



La vie consacrée

N° 3 ■ Août 2008
Trimestriel



Église et Vocations

N° 3 ■ Août 2008

Directeur de la publication : **Père Eric Poinsot**

Rédactrice en chef : **Paule Zellitch**

Secrétaire de rédaction : **Laurence Vitoux**

Impression : **Imprimerie Chirat, 42540 Saint-Just-la-Pendue**

Conception graphique : **Isabelle Vaudescal**

Comité de rédaction : **Père Eric Poinsot,**

Paule Zellitch, Sœur Anne-Marie David

Abonnements 2008 :

France : **37 €** (le numéro : **12 €**)

Europe : **39 €** (le numéro : **14 €**)

Autres pays : **45 €**

Trimestriel

Dépôt légal n°18912. N° CPPAP : 1007 G 82818

© UADF, Service National des Vocations, 2007

UADF, 58 avenue de Breteuil, 75007 Paris

Tél. : 01 72 36 69 70

E-mail : snv@cef.fr

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>



La vie consacrée

ÉDITO

Paule Zellitch

5

RÉFLEXIONS

Tous consacrés
Christiane Hourticq

9

Jeunes générations et communautés religieuses :
le choc des cultures
Jean-Daniel Hubert

19

"Voici, je me tiens à la porte et je frappe"
Marie-Jo Thiel

25

Fils dans l'obéissance
Michel Rondet

35

L'avenir de la vie religieuse
Timothy Radcliffe

41

PARTAGE DE PRATIQUES ET TÉMOIGNAGES

La vie monastique, un appel pour aujourd'hui et demain ?
Jean-Pierre Longeat

59

Bien dans l'Église et pourtant inclassables
Isabelle Parmentier

69

Laïcs consacrés en institut séculier 81
Nadège Védie

La vie consacrée dans la communauté du Chemin Neuf 87
Olivier Turbat

CONTRIBUTIONS

Le rassemblement des "familles spirituelles" à Lourdes 97
Bernadette Delizy

Un évêque devant le développement des "familles spirituelles" 107
Jean-Pierre Ricard

Les "donnés" en Chartreuse 115
Rémy Lebrun

La vocation de Moïse 127
Patrick Gaudin

INFORMATIONS DIVERSES

Sélection de films 135

Productions diverses 139

Abonnement 143

Nous parlons souvent en Église de « la vie consacrée » comme d'une simple catégorie particulière. Mais saisissons-nous qu'il s'agit, à chaque acquiescement au Christ, d'une vie, un « Je » à la fois unique et irremplaçable, qui vient s'agréger à d'autres « Je », eux aussi « consacrés » ?

Dans ce numéro, le dossier s'ouvre sur un article de C. Hourticq qui s'intéresse à la vie consacrée à partir du baptême – son fondement – et dans une de ses spécificités, l'engagement dans la vie religieuse. La littérature religieuse, la théologie, la tradition parlent beaucoup de renoncement, d'abandon comme composantes notables de la vie religieuse. Les trois vœux sont immédiatement nommés, et selon les époques, l'accent est placé de façon plus ou moins importante sur telle ou telle manière de vivre les vœux, bien qu'il reste impératif de tenir les trois. L'appel à la vie religieuse, ce numéro en atteste, comporte de nombreuses déclinaisons possibles en termes de radicalité et d'engagements. Cependant, le critère de radicalité évangélique ne saurait être réduit par la nécessité missionnaire de vivre l'Évangile dans un temps historique et un espace géographique donnés.

Il n'est pas inutile de rappeler ici qu'un des objectifs de la vie religieuse est le bonheur en Dieu ! Les chercheurs ne répugnent pas à analyser les multiples manières d'envisager la vie consacrée à travers l'œuvre hérité de religieux historiquement situés. Il est récurrent de lire, ici ou là, que le candidat passe du renoncement à la vie laïque à une vie d'austérités inhérentes à la vie religieuse, apostolique ou contemplative. Une telle vision de la vie mondaine et de la vie en communauté entraîne le maintien du candidat, voire du religieux, dans une illusion qui ne peut qu'entraver sa croissance spirituelle, la pleine assomption de son incarnation. Il imagine avoir sacrifié un destin glorieux pour Dieu qui est alors sommé de rétribuer un si beau cadeau ! Mais s'il s'agissait de passer d'une vie pleine de possibles à une existence racornie, seuls les esprits, au minimum tourmentés, pourraient envisager la vie religieuse. D'autres, tout aussi irréalistes dépeignent la vie religieuse comme une existence sans embûches, « le ciel sur la terre ». À ce propos, il convient de signaler l'article de P. Gaudin, dans la section « Contributions » : il aborde deux ques-

tions qui intéressent toute vocation humaine, celle de l'idéalisation / désidéalisation et celle du désir / plaisir, certes entendus au sens large ; nombreux sont ceux qui reconnaîtront, au détour d'une phrase, une situation rencontrée. Un autre courant de pensée – largement néoplatonicien – et qui ne figure pas dans ce numéro, présente le monde contemporain comme absolument mauvais. Il en résulte une double tentation : celle de fuir le monde et d'imaginer un temps parfait... hors du temps, qui n'informe pas l'incarnation du Fils ! Un « idéal » que rien ne vient borner, celui de l'identique identité jamais suffisamment réalisée, source de douleurs et de violences.

Nous pointons ici une des questions qui traverse de nombreux textes dédiés à la vie consacrée : la perfection. Les religieux, à l'instar de tous les baptisés, sont ordonnés à la perfection dans leur incarnation. La vie religieuse est un moyen parmi d'autres – fondé sur une expérience et une tradition empruntées par de nombreux fidèles – qui permet d'approcher cette injonction. La perfection est une tension confrontée sans cesse par l'incarnation au réel auquel il est impératif de consentir. Ce consentement est la marque spécifique du chrétien. La kénose du Fils, consentement extrême à la condition humaine de Celui qui est tout en Dieu, révèle que ce passage radical par le réel est le lieu de la filiation en acte dévolue aux hommes. Le renoncement demande le retourement de soi-même, ne serait-ce qu'une fois ! Il est renoncement à tout ce qui ne vient pas de Lui, seul et unique Désir. Soi, en reconnaissant l'autre devient l'Autre, acompte, même fugitif, de la joie à venir. Pense-t-on suffisamment à faire de nos communautés paroissiales ou religieuses de lieux de joie pour qu'y entrer et y vivre devienne la plus raisonnable des choses... ?

Les religieux s'engagent en faveur du Tout car ils ont rencontré le Désir qui les appelle. Ils ne laissent rien, ne quittent rien mais s'avancent pour tout recevoir de leur Seigneur. Ils aspirent à ce que Tout devienne leur lieu, leur seul lieu. S'il est donné à certains d'entrer dans les espaces infinis, emportés par la contemplation, ils expérimentent alors que Tout est partout, au-delà comme en deçà, insaisissable et éblouissant. ■

Prochain numéro :

- « Confiance en l'initiative divine et réponse humaine », thème de la JMV 2009.

RÉFLEXIONS

Tous consacrés

Christiane Hourticq
religieuse auxiliairice

« Consécration » : s'il est un mot pour lequel il faut préciser en quel sens on l'emploie, c'est bien celui-là. La signification première n'a rien de spécifiquement chrétien : consacrer une personne ou une chose, c'est la rendre « sacrée », la mettre à part et la réserver pour le culte ou le service d'une divinité. Nombreux sont les rites de consécration dans les traditions religieuses de l'humanité. Le christianisme ne fait pas exception : on parle de consécration pour une église, un autel, mais aussi pour des personnes.

Par extension, le même mot est souvent employé pour exprimer un engagement dans des domaines tout à fait profanes. On consacre du temps à l'étude ou au sport ; on consacre de l'énergie à obtenir un résultat ; on se consacre à une tâche.

Quand il est ainsi utilisé dans des contextes très variés, un mot risque de perdre sa force. Pourtant, lorsqu'il s'agit de la « consécration » par laquelle, au cœur de la prière eucharistique, le pain et le vin deviennent Corps et Sang de Jésus Christ, il est clair que le mot garde un sens éminent.

Les remarques qui précèdent ont simplement pour but de montrer qu'en parlant de consécration, on risque d'être plus ou moins consciemment influencé par les multiples références accumulées à l'occasion de ces divers emplois.

Cela dit, la seule consécration dont il sera question désormais est celle qui concerne les personnes. Cette consécration peut se réali-

ser à des niveaux très différents et sous des modalités très diverses. Nous verrons combien des distinctions sont utiles pour que la valeur propre de chaque réalité soit pleinement reconnue.

Tout homme est une histoire sacrée, l'homme est à l'image de Dieu

La première vérité à rappeler, c'est que toute personne humaine est sacrée parce qu'elle est créée à l'image de Dieu et qu'elle est appelée à l'union avec lui. Tout être humain est partenaire de Dieu dans le cadre de l'alliance conclue avec Noé ; alliance « éternelle » qui concerne toute l'humanité et tout le cosmos ; alliance qui ne peut être ébranlée ni par les fautes, la corruption, la révolte de l'humanité, ni par les catastrophes. Cette alliance comporte une loi : « *Tu ne tueras pas* », car l'homme peut se nourrir des animaux, mais Dieu demandera compte du sang et de la vie de tout homme. Autrement dit, Dieu lui-même se porte garant de cette dignité de l'homme « *car à l'image de Dieu l'homme a été fait* » (Gn 9, 1-17).

Le Nouveau Testament va plus loin. Il nous révèle que dès l'origine Dieu destine tous les hommes à être ses fils adoptifs et veut leur communiquer sa propre vie en Jésus-Christ (Rm 8 ; Ep 1). Cette grandeur du mystère de l'homme a été mise en lumière par le concile Vatican II : « *Puisque le Christ est mort pour tous et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal* » (Gaudium et Spes 22 § 5). Parler de vocation divine, n'est-ce pas reconnaître une première forme de consécration ?

La consécration baptismale

Ceux qui reçoivent la grâce du baptême sont consacrés à un titre nouveau. Le baptême n'est pas un rite qui met à part pour un usage sacré en éloignant de tout ce qui est profane. Toute consécra-

tion, en christianisme, doit être référée à la consécration de Jésus, « *celui que le Père a consacré et envoyé dans le monde* » (Jn 10, 36). Fondamentalement, en régime chrétien, toute consécration est une participation à celle de Jésus, le « Christ », le « consacré ». Lui-même a prié en ce sens : « *Consacre-les par la vérité : ta parole est vérité. Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les envoie dans le monde. Et pour eux je me consacre moi-même, afin qu'ils soient eux aussi consacrés par la vérité* » (Jn 17, 17-19).

Pour les chrétiens le baptême est la consécration fondamentale qui les « conforme » au Christ mort et ressuscité. Une vie nouvelle leur est donnée : vie animée par l’Esprit Saint qui se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu et nous fait nous écrier : *Abba ! Père !* (Rm 8, 15-16). De la grâce du baptême découlent une vocation et une responsabilité. Comme le Christ et avec lui, les chrétiens sont appelés à se donner eux-mêmes. Saint Paul l’a très bien dit : « *Je vous exhorte donc, frères, par la miséricorde de Dieu, à vous offrir vous-mêmes en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre* » (Rm 12, 1). Ce don de soi ne concerne pas seulement la prière et les célébrations liturgiques mais toutes les dimensions de l’existence, toutes les activités : « *Quoi que vous puissiez dire ou faire, que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus, rendant par lui grâces à Dieu le Père !* » (Col 3, 17). C'est ainsi que le baptisé participe à la mission de l’Église pour que « *la communauté humaine, toujours plus étroitement unifiée par de multiples liens sociaux, techniques, culturels, puisse atteindre également sa pleine unité dans le Christ* » (*Lumen gentium* 1).

On le voit, la vocation chrétienne est en elle-même très exigeante. Il s’agit d’aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit et de toutes ses forces et d’aimer son prochain comme le Christ nous a aimés. C'est un appel radical à la sainteté qui s’adresse également à tous les baptisés, quels que soient leur état et leur mission.

Consacrés en vue d'une charge dans l'Église

S'il est vrai que dans l'Église la vocation à la sainteté est universelle et jaillit de la consécration baptismale comme d'une source unique,

les formes qu'elle a prises pour se réaliser n'ont cessé de se diversifier. Pour certaines d'entre elles, on parle à nouveau de consécration.

C'est le cas en ce qui concerne les évêques et les prêtres. « *Certes, par la consécration baptismale, ils ont déjà reçu, comme tous les chrétiens, le signe et le don d'une vocation et d'une grâce qui comportent pour eux la possibilité et l'exigence de tendre à la perfection* » (*Presbyterorum ordinis* 12). Mais, de surcroît, les évêques reçoivent par la consécration épiscopale la grâce de l'Esprit Saint pour exercer leur charge qui est de sanctifier, d'enseigner et de gouverner (*Lumen gentium* 21). De même les prêtres, leurs collaborateurs, sont consacrés à l'image du Christ, Grand-Prêtre éternel (*Lumen gentium* 28).

La vie consacrée

Une réalité aux multiples visages

Indépendamment de sa structure hiérarchique l'Église ne cesse d'être enrichie, pour sa vie et sa sainteté, par ceux et celles que l'Esprit Saint appelle à choisir une forme de vie entièrement inspirée par le désir de suivre le Christ. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui la « vie consacrée ». Cette désignation commode masque l'extrême variété des initiatives et des réalisations qui ont surgi au fil des siècles, car l'Esprit Saint a répandu ses dons avec une liberalité qui n'encourage guère les efforts de classification. Pourtant il est bon de chercher à y voir clair. C'est ce qu'a fait Jean-Paul II dans son exhortation apostolique sur la vie consacrée et sa mission dans l'Église et dans le monde (*Vita consecrata*) publiée après le synode qu'il avait réuni sur le même thème en 1994.

Dès la constitution des premières communautés chrétiennes on a vu des hommes et des femmes choisir le célibat pour se consacrer aux affaires du Seigneur, comme en témoigne saint Paul (1 Co 7). Des ermites sont partis au désert pour être à l'avant-garde du combat spirituel et dans leur quête de Dieu ils ont parfois fait preuve d'une imagination débordante. Progressivement la sagesse des grands fondateurs a fait reconnaître les bienfaits d'une vie communautaire

vécue dans le respect d'une Règle et la vie monastique s'est organisée de telle sorte qu'elle n'a cessé d'occuper au cœur de l'Église une place privilégiée.

En Occident on a vu fleurir au long des siècles de nombreuses autres formes de vie religieuse qui, tout en maintenant un cadre favorable à la prière et à la vie en commun, font une large place à des activités apostoliques : évangélisation, éducation, soin des malades, service des pauvres et des blessés de la vie. C'est ainsi qu'on a vu apparaître successivement les diverses familles de chanoines réguliers, puis au Moyen Age les ordres mendiants, au temps de la Renaissance les clercs réguliers et plus récemment un grand nombre de congrégations religieuses d'hommes et de femmes.

L'histoire de la vie religieuse féminine mérite d'être retracée pour elle-même, car le développement de formes nouvelles a été longtemps entravé par le contexte culturel et ecclésial. Jusqu'au VII^e siècle on trouvait encore des vierges vivant au milieu des communautés chrétiennes. Mais du VIII^e au XII^e siècle l'Église n'a admis pour les femmes que la seule vie monastique. À partir du XII^e siècle la vie apostolique féminine est née modestement sous la forme de communautés de femmes qui se donnaient à Dieu en se mettant au service des plus démunis ; officiellement ce n'étaient pas des religieuses. Il y a eu des initiatives d'une grande créativité, mais la remise en ordre qui a suivi le concile de Trente a renforcé l'obligation de la clôture. Dès lors les membres des communautés qui voulaient avoir des activités apostoliques se gardaient bien de se présenter comme des religieuses : c'étaient des « filles séculières ». Au XIX^e siècle, après la tourmente révolutionnaire, les conditions avaient changé. On a vu se constituer de très nombreuses congrégations. Ce modèle a été adopté d'emblée par les groupes nouvellement fondés et il s'est imposé progressivement à ceux dont la fondation remontait aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Au XX^e siècle la vie consacrée a pris encore un nouveau visage avec l'apparition des instituts séculiers dont les membres se proposent de vivre la consécration à Dieu en plein monde. Il convient de mentionner aussi les sociétés de vie apostolique qui ont leur manière propre de se mettre au service de la mission de l'Église.

L'histoire n'est pas finie, car depuis Vatican II on a vu apparaître de nouvelles formes de vie consacrée. Dans certains cas, dit Jean-Paul II, « *il s'agit d'expériences originales, qui sont à la recherche*

d'une identité propre dans l'Église et attendent d'être officiellement reconnues par le Siège apostolique, à qui seul revient le jugement définitif » (*Vita consecrata* 12).

C'est également depuis Vatican II qu'on a vu l'ordre des vierges et les ermites retrouver un statut officiel dans l'Église. On assiste aussi au retour de la consécration des veuves et des veufs.

L'essentiel, c'est la vie

Le rapide survol qui précède montre qu'il est vain de vouloir enfermer un tel bouillonnement dans des concepts. Les définitions ne rendent pas compte de bien des aspects originaux, souples, évolutifs, et elles sont toujours en retard sur la vie. Les différentes formes de vie consacrée sont le fruit de la liberté de l'Esprit. Elles jaillissent sans qu'il soit possible de les programmer. La vie consacrée n'appartient pas à la structure organique et hiérarchique de l'Église. Elle n'existe pas de droit, mais de fait. Concrètement on constate que, depuis les origines, l'Église n'a cessé d'en recevoir le don sous des formes multiples et sans cesse renouvelées.

La vie consacrée est marquée par des choix qui ne s'expliquent qu'en référence à l'Évangile. Ce qui est en cause, ce n'est rien moins que la fidélité de l'Église à l'Évangile. Certes, c'est l'Esprit Saint qui assure cette fidélité, mais il ne le fait pas sans passer par des médiations humaines. Or la relecture de ce que fut au long des siècles la « manière » de l'Esprit Saint fait apparaître la vie consacrée comme une de ces médiations. De cela, une confirmation nous est donnée par les Églises de la Réforme, qui redécouvrent progressivement la raison d'être de la vie religieuse et son importance pour que les chrétiens se souviennent de leur baptême.

En fait, ce qui caractérise la vie consacrée, ce sont des choix existentiels. Dans l'expression « vie consacrée » il ne faut pas s'arrêter d'abord à l'adjectif « consacrée » mais au substantif « vie ». Or on ne comprend pas ce qu'est une forme de vie si l'on commence par essayer de la définir. Il convient d'abord de l'observer et de la décrire. Quand on procède ainsi, on remarque que les multiples visages de la vie consacrée présentent des traits communs. Le premier jaillissement d'une forme de vie est le plus souvent lié à l'état dans lequel se trou-

vent la société et l'Église à une époque donnée. Pour répondre à un affaiblissement de la foi ou de l'esprit évangélique ou encore à des besoins sociaux criants, des chrétiens se lèvent et choisissent de vivre d'une manière tout entière marquée par les exigences de la suite du Christ. Ils sont rejoints par d'autres chrétiens auxquels l'Esprit Saint inspire les mêmes désirs. Un groupe se constitue, qui progressivement va se donner des règles pour assurer sa cohésion et sa pérennité.

On pourrait croire que, nés à une époque donnée, ces groupes disparaissent quand le contexte historique n'est plus le même. C'est vrai pour certains. Mais l'expérience nous apprend que l'inspiration évangélique qui a suscité leur fondation est une force de vie riche de possibilités et de créativité. Dans la fidélité à leurs origines ils s'engagent sur des chemins nouveaux pour s'adapter et actualiser leur manière de répondre à leur vocation propre. C'est ainsi que les anciennes formes de vie consacrée ne disparaissent pas quand de nouvelles apparaissent. Bien au contraire, il s'ensuit de part et d'autre un enrichissement mutuel et une féconde émulation.

Une consécration particulière ?

Ce qui précède met en évidence que la « vie consacrée » est avant tout une manière de vivre correspondant à des choix existentiels très concrets. Quelle est alors la véritable portée du qualificatif « consacrée » ? Notons d'abord que l'usage de regrouper un certain nombre de formes de vie sous la dénomination de « vie consacrée » est relativement récent. Il correspond au fait que, compte tenu de la multiplication d'autres formes de vie, la vie religieuse n'apparaît plus désormais que comme une possibilité parmi d'autres. Ce n'était pas encore le cas au temps du concile Vatican II : dans la constitution sur l'Église, le chapitre 6 a pour titre « les religieux » et, s'il est vrai que les instituts séculiers sont mentionnés dans le décret sur la vie religieuse, ils y font une très modeste apparition (*Perfectae caritatis* 11).

Cela dit, Vatican II accorde une place importante à la notion de consécration. On se heurte ici à une difficulté : la consécration par excellence étant celle du baptême, quel est le sens d'une nouvelle consécration ? À propos de la consécration religieuse Vatican II parle d'une « *consécration particulière qui s'enracine intimement dans la*

consécration du baptême et l'exprime avec plus de plénitude» (*Perfectae caritatis* 5). Mais quelle est la véritable portée de ce comparatif ? Ne se trouve-t-on pas dans une perspective qui distingue deux niveaux de vie chrétienne en déclarant l'un supérieur à l'autre ?

Il semble que la solution du problème soit dans le mot « exprime ». Celui-ci nous renvoie à une idée importante, celle de « signe ». Dans la constitution sur l'Église, Vatican II présente « *la profession des conseils évangéliques comme un signe qui peut et doit inciter efficacement tous les membres de l'Église à l'accomplissement joyeux des devoirs inhérents à leur vocation chrétienne* » (*Lumen gentium* 44). La notion de signe, et plus encore celle de signe qui agit efficacement invite à entrer dans une logique sacramentelle. Dans cette logique les réalités humaines et les réalités de foi s'appellent mutuellement. De même que l'intensité du vécu appelle sa célébration liturgique, la vie consacrée, en montrant que la suite du Christ engage le tout de l'existence, loin d'entrer en concurrence avec la vocation baptismale, en manifeste la pleine signification.

Ici on doit prendre en compte un paradoxe. La vie consacrée se présente avec un caractère « exceptionnel », « marginal ». Et pourtant ce qui lui est essentiel est précisément ce qu'il y a de plus central dans toute vie chrétienne, de plus commun à tous les chrétiens. Bien plus, c'est en restant fidèle à la particularité de ses choix qu'elle « *manifeste avec éclat et fait comprendre la nature intime de la vocation chrétienne* » (*Ad gentes* 18). En un sens, elle n'a rien en propre, et c'est justement pour cela qu'elle reçoit d'être le signifiant privilégié de la vocation commune. N'esquivons pas le paradoxe : tous sont appelés à la sainteté, et c'est bien pour cela que Dieu fait don à son Église de la vie consacrée. L'appel reçu par quelques-uns signifie le don fait à tous. Le baptême atteint l'être humain à la racine et doit provoquer un renversement évangélique de toute l'existence. Ceux et celles qui s'engagent dans une forme de vie consacrée font profession d'accueillir cela et d'y laisser conformer toute leur vie. Par leur engagement même ils peuvent contribuer à faire en sorte que le baptême tienne une plus grande place dans les références vives du peuple chrétien, ce qui constitue une urgence pour l'Église de notre temps.

C hacun reçoit la grâce de l'Esprit pour le bien du corps entier

Pour Dieu, chaque être humain est unique, aimé d'un amour unique. Chacun a une vocation personnelle : il est appelé à réaliser son humanité d'une manière qui lui est propre et qui est irremplaçable. Mais aucune vocation n'a de sens si elle n'est mise en relation avec les autres.

Cela est manifeste dès l'appel d'Abraham. Celui-ci est unique entre tous, mais sa vocation n'est pas un privilège dont il pourrait se prévaloir avec orgueil et égoïsme. S'il est choisi, c'est pour le bien de tous : « *En toi seront bénies toutes les familles de la terre* », lui dit Dieu (Gn 12, 3). À sa suite le peuple d'Israël a compris que son élection a une portée universelle et que sa particularité, son privilège est de signifier la vocation de tout homme.

De même l'Église est « *une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est acquis* » (1 P 2, 9), mais c'est en vue d'une mission qui concerne toute l'humanité. Elle « *prie et travaille afin que le monde tout entier devienne le Peuple de Dieu, le Corps du Seigneur et le Temple de l'Esprit Saint ; et que dans le Christ, Chef de tous les êtres, tout honneur et toute gloire soient rendus au Créateur et Père de toutes choses* » (Lumen gentium 17).

Dans l'Église « *il y a, certes, diversité de dons spirituels, mais c'est le même Esprit... À chacun la manifestation de l'Esprit est donnée en vue du bien commun* » (1 Co 12, 4.7).

Tous consacrés ? Oui, chacun selon le don qu'il a reçu, au sein d'une humanité appelée à être rassemblée dans l'unique corps du Christ. ■

Jeunes générations et communautés religieuses : le choc des cultures

Jean-Daniel Hubert

bénédictin,
théologien et psychanalyste

Disons d'emblée que ces chocs culturels ne sont pas un privilège de la vie religieuse. Toute famille connaît, suivant les moments et les âges, des conflits de générations qui se nourrissent de ces différences culturelles souvent fortes. Les goûts musicaux des jeunes générations, leurs relations affectives, les « années parking » après le lycée, leur façon de prendre les événements, le rapport au travail sont autant de symptômes qui indiquent que chaque génération s'inscrit dans le mouvement de la vie à travers des repères culturels qui lui sont propres.

Ceci dit, il faut bien reconnaître que les communautés religieuses apostoliques sont d'emblée concernées par ces chocs culturels, dans la mesure où leur mission et leur charisme s'inscrivent et prennent sens dans des champs spécifiques (travail professionnel ou éducatif, choix des plus pauvres ou des exclus...). Ces tâches qui, par le passé, répondaient à un manque de la société, sont maintenant partagées par beaucoup dans des perspectives et avec des moyens qui ne se réfèrent pas explicitement à l'Évangile. Les jeunes générations viennent de ce monde-là, elles ont à découvrir la pertinence d'une vie communautaire à la suite du Christ et la singularité d'une mission qui prend sa source à distance du pur fonctionnement et de l'efficacité, sans pour autant les nier. Ce renversement ne va pas de soi et ne se fait pas d'un coup. Chercher Dieu ensemble, appartenir à un corps qui a une histoire parfois longue, exige un discernement qui aura inévitablement ses ombres et ses lumières. Incrire le mouvement de sa vie dans le mouvement du monde est une tâche et un risque.

Les communautés monastiques ou celles qui s'inscrivent dans la mouvance charismatique ont le plus souvent une visibilité identitaire forte et distanciée du monde tel qu'il se vit au quotidien. Elles offrent aussi une sécurité et un sens qui peuvent tenter les jeunes générations. Elles exigent une adhésion moins tourmentée par les questions du monde bien qu'ici, il ne faille pas trop forcer le trait.

Dans les communautés apostoliques comme dans les autres, les chocs culturels existent, même s'ils n'ont pas le même impact. Essayons d'en approcher quelques-uns.

« **Les modalités du croire** » se sont profondément transformées depuis bien des années. La vie chrétienne n'apparaît plus comme un bloc facilement identifiable et unifié. La diversité d'expression, le subjectivisme de la foi et le relativisme des pratiques marquent nos façons de croire. Tout cela ne veut pas dire que la croyance est devenue insignifiante mais elle s'organise autrement dans la conscience individuelle de chacun. Ces changements ne sont pas rien, ils deviennent de véritables questions quand il s'agit d'instituer un noviciat ou un postulat dans le cadre d'une vie religieuse. Le choc culturel qu'ils représentent touche aussi bien le ou la candidate possible que le responsable qui a en charge d'accueillir, d'accompagner et de discerner ce qui est juste. Il n'est donc pas étonnant que les premières années ressemblent plus à un catéchuménat qu'à une véritable initiation à une vie religieuse spécifique. Dans ce choc culturel inévitable aujourd'hui, le plus ancien comme le plus jeune doit réévaluer ce qui le fait croire, vérifier ses points d'appui vis-à-vis de sa propre trajectoire, de son rapport au monde et du corps religieux dans lequel il risque sa « durée de vie » ou vers lequel il se destine.

« **L'appartenance à un corps** » est aussi le lieu de bien des chocs culturels. Les communautés religieuses souvent vieillissantes ont leur histoire et leurs traditions qui ont fait leurs preuves et le bonheur de beaucoup. Mais voici que les jeunes générations désireuses d'absolu et de service ont à réinventer leur identité par rapport à cette communauté qui les précède et à leurs modes d'appartenance. C'est une tâche et un risque qui leur permettent d'inscrire leur trajectoire de vie dans une stabilité, une certaine durée qui, de toute manière, comporte aussi sa part d'inconnu. Le modèle de vie religieuse

proposé est-il assez souple et ferme pour structurer une identité, justifier une appartenance qui apporte bonheur et épanouissement sans nier les épreuves et les contraintes, instituer une durée qui ne soit pas une pure répétition de ce qui se fait déjà mais une œuvre de foi à risquer ensemble ? Ce genre de question appartient lui aussi au plus ancien comme au plus jeune.

« **La vie spirituelle** », à travers des modalités bien diverses, est l'appui fondamental d'une décision pour la vie religieuse. Encore faut-il chercher ce que recouvrent ces termes. Il y a des désirs de vie spirituelle qui peuvent être des cocons de piété, des refuges faciles ou des idéalisations. Ces points de départ sont ce qu'ils sont mais bien évidemment, on ne peut en rester là et les premières années de vie religieuse, et même les autres, sont nécessaires pour purifier tout cela. On a trop vite dit que les jeunes générations manquaient de maturité spirituelle. Tout cela peut être juste bien sûr, mais en même temps, il s'agit de percevoir comment celles-ci posent la question de Dieu, la pratique des sacrements et le rapport à la Parole de Dieu. Il y a des manières de faire qui peuvent surprendre, qui sont à approfondir, mais qui sont autant de questions par rapport à ce qu'on croyait acquis et sûr. Il n'est peut-être pas facile de mettre des mots sur le vécu pratique de sa propre vie spirituelle. Le choc des mots et des représentations peut déstabiliser des générations plus anciennes. Il n'empêche que ce dialogue est essentiel pour la transmission d'un charisme et, comme le rappelle l'apôtre Pierre : « *Soyez toujours prêts à rendre compte de l'espérance qui est en vous* » (1 P 3, 15).

« Les modalités du croire », « l'appartenance à un corps », « la vie spirituelle » sont des lieux significatifs de chocs culturels. Il ne suffit pas de les repérer pour s'en lamenter, les ignorer ou tenter de les réduire. À quelles conditions peuvent-ils être des lieux de croissance et de créativité ? Autrement dit, comment ce qui peut faire crise est-il aussi et en même temps une chance d'évolution ?

Reprenons ce qui fait le quotidien d'une vie religieuse à la suite du Christ. Il s'agit d'un être ensemble pour chercher Dieu, pour vivre l'Évangile avec quelques autres et en rapport avec un fondateur qui a été habité au plus profond par quelques intuitions majeures. Cette

école de fraternité et de foi institue un « entre nous », ce qui est tout autre chose que de croire à des formules et à des pratiques. Les chocs culturels inévitables naissent et se développent dans cet « entre nous ». C'est celui-ci qu'il s'agit d'analyser. C'est à partir de lui qu'on peut vivre et penser ce qu'on a appelé jusqu'à présent le choc des cultures pour les jeunes générations en communauté religieuse.

Parler de « l'entre nous » à propos d'une communauté religieuse n'est pas du tout réduire son identité ou ses objectifs mais plutôt porter sur elle un regard différent qui peut aider à avancer.

De quoi est fait cet « entre nous » ? Dans le cadre de la vie religieuse, cet « entre nous » n'est pas un système clos fermé sur lui-même mais l'ensemble de toutes les relations tissées au quotidien dans le hasard et la nécessité des tâches à accomplir. « L'entre nous » n'est pas non plus l'idéalisation d'un être ensemble qui serait sans cesse en recherche de plus et de mieux. En ce sens, « l'entre nous » n'est pas d'abord un lieu de débat ou de conflit, même si cela est parfois, mais d'abord un espace d'élaboration des possibles qui tienne compte de chacun et de ce qui l'habite. Il y a en chacun une part de transcendance, un mystère de foi, « l'entre nous » est le lieu privilégié de sa révélation et de son expression. Dans cet « entre nous », chacun a sa place et sa parole, il fait signe par ce qu'il est, ce qu'il dit et ce qu'il fait, dans les limites nécessaires du respect dû à l'autre. « L'entre nous » est une réalité humaine très simple mais en même temps très subtile et c'est en cheminant dans cette perspective qu'on retrouve les questions essentielles qui s'ouvrent pour chacun. Ici, les chocs culturels inévitables trouvent une place pour se dire et un sens. L'enjeu de cet « entre nous » sans cesse réélaboré est double, car il s'agit tout autant d'assumer un « héritage » que de risquer des « renaissances ». Ce paradoxe à vivre doit nommer les possibles comme les impasses, tout le monde est concerné, les plus jeunes comme les plus anciens.

Cette perspective de « l'entre nous » peut apparaître à certains bien réductrice par rapport à l'idéal communautaire. Il n'en est rien. « L'entre nous » ainsi envisagé oblige à un regard de foi sur l'autre et à la reconnaissance que cet espace interpersonnel voulu par chacun est le lieu même de la révélation de Dieu. C'est en ce sens qu'on peut

dire que la vie religieuse est une sorte de laboratoire de l'entre nous à la suite du Christ.

C'est enfin dans cet « entre nous », voulu et sans cesse reconstruit malgré toutes les difficultés, qu'une institution plus large est vivante et enviable. Là se construit une parole de plus en plus libre et authentique, au-delà des échanges d'idées et des bons sentiments. Là peut advenir un sujet et non pas seulement un acteur de l'institution.

Au chapitre 3 de l'évangile de Jean, j'aime relire la rencontre de Jésus et de Nicodème. Le choc culturel est certain. Nicodème marche sa vie dans la nuit et en cela, il ressemble à bien des communautés religieuses d'aujourd'hui ! Malgré tout, son cœur et son intelligence ont soif d'autre chose. Il pressent que cette rencontre dans laquelle il se risque peut inaugurer du neuf. « *En vérité je te le dis... nul ne peut voir... à moins de naître d'en-haut... Comment cela peut-il se faire ?... Il te faut naître d'en-haut... Le vent souffle où il veut...* »

Dans cet « entre nous » de Jésus et de Nicodème, chacun élabore peu à peu la vérité de son être. Dans la parole donnée et reçue, la « lumière » se fait, la « vie » prend son sens. Le choc des personnes et des cultures ouvre des chemins inattendus. La parole, le désir, le goût de l'autre et de la vérité « re-suscitent » en nous la « VIE » qui ne cesse de se donner jusqu'à notre dernier souffle. À travers sa parole, son désir, son goût de l'autre et de la vérité, le Christ jusqu'en sa croix et son dernier souffle nous ouvre ce chemin de vie. Nicodème, la figure indispensable pour les communautés et les jeunes générations qui ont à traverser les chocs culturels que l'on sait. ■

“Voici, je me tiens à la porte et je frappe”

Marie-Jo Thiel
théologienne

Nous publions ici une partie de l'intervention de Marie-Jo Thiel au rassemblement religieux-laïcs qui a eu lieu à Lourdes du 19 au 21 octobre 2007 sur le thème : « Les familles spirituelles : un nouveau visage d'Église ? Vous serez mes témoins ».

[...]

« *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé*³⁴. » Au départ, il y a le désir de donner sens à sa vie, d'expérimenter « quelque chose », mais cela n'est guère commode pour autant : les questions existentielles, dès lors que l'on consent à leur donner prise, dérangent. Chacun, y compris les communautés religieuses, doit s'en rappeler afin de veiller à la disponibilité intérieure et aux choix possibles.

Le désir presuppose ensuite un au-delà, un plus dont la connaissance, écrit Augustin, n'est pas le résultat d'une simple quête humaine. « *Tu nous as cherchés sans que nous te cherchions, mais tu nous as cherchés pour que nous te cherchions*³⁵. » En d'autres termes : on peut se soustraire à l'inquiétude, expérimenter sans décider, ne pas suivre la requête intérieure, mais le désir d'un « plus » finit toujours par rattraper, comme l'ombre qui accompagne le voyageur, signe que nous ne coïncidons pas parfaitement avec nous-mêmes.

Mais qu'en sait celui qui cherche ? Sans doute pas grand-chose, du moins au moment où il cherche. Cependant, pour les croyants qui l'accompagnent de près ou de loin, cette quête indique une direc-

tion : « *Venez et vous verrez.* » Elle pointe vers des possibilités nouvelles d'existence à expérimenter, c'est-à-dire de porter le regard vers ce hors-soi de l'existence en vérité. Parfois, cependant, ce hors-soi égare. Parfois, au contraire, comme le suggère encore Augustin, il conduit au plus profond de soi, dans ce « *plus intime que l'intime de moi-même*³⁶ ». Car tant que l'être humain n'entend pas la voix de son maître, il se projette constamment vers un ailleurs, vers l'éparpillement de lui-même. Mais quand il a trouvé sa source en ce Dieu qui rejoint l'homme là où il est, dans sa quête, il est revêtu de l'identité filiale (cf. Lc 15, 22). Ce vêtement, cependant, n'est pas celui qui clôture mais celui qui ouvre le travail de réception identitaire de soi-même³⁷. Christianisme et modernité ici partagent le même sens du devenir. Et le Verbe s'est fait ce que nous sommes afin que nous devenions ce qu'il est.

Quels repères ?

Sans rentrer dans les détails, je voudrais souligner trois étapes interreliées qui pourraient aussi être des repères de discernement : accueillir et accompagner, former et vérifier, construire ensemble.

Accueillir et accompagner

Quand un fondateur crée un institut, un mouvement, une communauté, il fait du nouveau, quand bien même il s'inscrit dans les règles qui gouvernent l'Église, éventuellement en adaptant celles-ci. Et il n'est pas rare que ce « nouveau » dérange les communautés anciennes, d'autant qu'il n'a pas directement surgi en leur sein. Le renouveau charismatique, et d'une façon générale les mouvements et communautés nouvelles n'ont ainsi pas toujours été accueillis les bras ouverts³⁸. Et l'évangélisme d'aujourd'hui, dans sa forme pentecôtiste, suscite beaucoup de réserve³⁹.

Quand des nouvelles pousses surgissent en lien avec une communauté, la donne est souvent un peu différente car le nouveau surgit d'un ordre ancien qui lui confère une certaine légitimité ; mais

c'est alors d'un certain désordre dont il faut prendre acte, ce désordre dont peut surgir la nouveauté, nous l'avons souligné, mais qui ne manque pas non plus de déranger. À l'instar d'une famille. L'on s'était habitué à vivre ensemble d'une certaine manière, et voilà que des êtres plutôt différents surgissent ; certes, ils veulent vivre selon le charisme du fondateur, mais ils ne l'interprètent pas exactement comme on l'a fait jusque-là. Par leur seule présence et par leurs exigences, ils poussent à un certain renouvellement. L'on est fier dans l'institut que le charisme fondationnel ait pu être compris, porté au loin et en même temps, on est bousculé, déplacé dans sa manière de réguler, voire inquiet à l'instar de Jean-Baptiste : « *Es-tu bien le Messie ?* » L'on est encore dans l'ancien, l'on attendait seulement du renfort, et voilà qu'on est déjà dans du nouveau, et on a l'impression d'être assis entre deux chaises. L'on essaie d'accueillir ce partenariat, de s'adapter au rythme de vie, l'on se découvre finalement heureux d'une certaine audace. Mais voilà qu'un jour l'animateur laïc mis en place pour gérer tel groupe, ce laïc formé, mûri, sur lequel reposait toute une structure, perd un enfant. Il doit renoncer aux engagements pris pour s'occuper de sa famille. Ses collègues ne sont pas prêts à prendre la relève. Ou alors se disputent la responsabilité... Et les réalités bien humaines reprennent le dessus. Et dans la famille spirituelle on s'interroge : a-t-on bien fait ? Comment bien faire ? Chacun est-il à sa juste place ? Ou est-on en train de promouvoir des religieux/religieuses sécularisé(e)s et/ou des laïcs « religiosés », voire cléricalisés ?

Ainsi une certaine audace rationnelle, spirituelle, n'empêche pas de nombreuses questions de surgir. Pour engendrer, il faut se laisser engendrer par l'autre que l'on accueille, cet autre figure du Tout Autre, le Christ, vers lequel cet accueil doit faire signe sous peine d'être idolâtrique. Accueillir et accompagner implique donc un régime de médiation à la fois essentiel et diversifié, difficile et exigeant.

Une médiation essentielle et diversifiée

Le régime chrétien s'appuie, en effet, sur la médiation unique, essentielle, du Christ médiateur, mort et ressuscité, que nous rencontrons à travers ce qu'on appelle des lieux théologiques, c'est-à-dire des réalités diversifiées où le Christ se donne à rencontrer⁴⁰ : la Parole de Dieu, la tradition, les sacrements, l'être humain créé à l'image de

Dieu et spécialement ses témoins. Même si l’Esprit Saint nous précède au cœur de tout homme, « *au cours des siècles, comme l’a rappelé Benoît XVI, le christianisme a été communiqué et s'est diffusé grâce à la nouveauté de vie de personnes et de communautés capables d'apporter un témoignage incisif d'amour, d'unité et de joie. [...] Sur le visage et dans la parole de ces "créatures nouvelles", sa lumière devient visible et son invitation peut être entendue*

⁴¹ ». »

Le christianisme valorise donc, en son essence même, une diversité d’expériences du Christ dans la diversité de ses manifestations⁴² ; une diversité d’approches de la médiation unique du Christ qui s’avère d’autant plus féconde qu’elle rejoint les exigences identitaires multiples du croyant moderne.

Une médiation difficile et exigeante

Pour décisives que soient ces médiations, elles ne sont pas (entièvement) maîtrisables. Et pour cause : elles sont aussi de l’ordre de la grâce. Le croyant ne peut être médiation pour autrui de par sa seule volonté. Néanmoins, par la justesse de son comportement, de ses attitudes, de ses actes, il peut devenir parce que sa vie bien humaine à la suite du Christ est accueil de cette grâce gratuite qu’est le Christ médiateur. Il offre ainsi, par les services d’Église qu’il assume un/des visages du Christ que l’autre pourra éventuellement s’approprier. Il n’en est pas propriétaire pour autant ; il porte ce trésor en un vase d’argile et doit veiller à la justesse de son usage.

Ce qui s’avère exigeant car l’accueil doit permettre à l’autre de découvrir peu à peu le Christ médiateur, à son rythme, en garantissant – pour reprendre les mots clés de tout à l’heure – la possibilité d’expérimenter cette suite de Jésus, en garantissant les capacités d’engagement du chercheur d’un plus. « *Le Christ doit être non pas reçu mais accueilli*, explique François Varillon. *La différence est grande entre ces deux mots : accueillir est actif, recevoir peut être purement passif et empirique*

⁴³. » L’accueil, en d’autres termes, doit être hospitalier au double sens du terme hôte, chacun étant à la fois un accueillant et un accueilli, et renonçant à faire de l’autre un otage⁴⁴.

L’accompagnement prend ainsi une importance décisive. Non seulement en raison de l’évolution vers une Église de services, mais parce que la fragilité du lien social⁴⁵ et l’importance du rapport

charismatique implique de pouvoir miser sur l'accueil par des témoins crédibles, engagés, soucieux de la juste distance et attentif au fait que la relation soit comme le notait avec force Xavier Thévenot⁴⁶, iconique (et non pas idolâtrique). Les nouvelles pousses peuvent ainsi trouver leur propre chemin en lien avec le nôtre, non parfois sans passer par des crises, des hésitations et même des reculs : la proposition peut se révéler non concluante ; mais n'oublions pas non plus que la distance entre Dieu et nous croît, comme l'a noté très justement Karl Rahner, à proportion de l'intimité avec Dieu : plus je perçois la proximité de Dieu, plus je perçois aussi la distance. Et pour un jeune converti cela peut désarçonner...

Former et vérifier

Peut-on encore renoncer à tout pour suivre Jésus ? La réponse est « oui », mais seulement après discernement, après réflexion éclairée, c'est-à-dire après un début de formation et une vérification personnelle et communautaire.

Il importe d'identifier ce qui évolue, naît, grandit, en étant à la fois attentif à la nouveauté, vigilant pour ne pas se crisper parce que les fruits de l'Esprit de Dieu dérangent, et prudent car tout ce qui est neuf et tout ce qui brille n'est pas forcément parole d'Évangile. On peut donc déjà se poser des questions telles : sur quels critères (de services, de visions de l'homme et de Dieu, de perspectives spirituelles) puis-je dire que cette nouvelle pousse – au sens général – est ou non un succès ? On pourra également repérer des profils spirituels : un événement ou une rencontre ont pu aboutir à une prise de conscience soudaine puis à un engagement fort dans une communauté spirituelle, voire communauté de vie... Mais tout croyant, loin de là, ne fait pas l'expérience d'un chemin de Damas.

Presque toujours, même pour ce qui apparaît comme un soudain saisissement de l'Esprit, il y a eu des rencontres successives de figures marquantes des Écritures, de fondateurs de communautés, de témoins, ou même d'hommes/de femmes de la société civile ; il y a pu y avoir le choc d'un film, d'une lecture... Tout cela peut imprégner graduellement un être de la certitude de l'amour de Dieu,

jusqu'à devenir un jour un sentiment d'évidence, ou d'illumination : « nos cœurs étaient tout brûlants » et puis nous l'avons reconnu à la fraction du pain, au partage fraternel, dans la Galilée des nations. Certains pourront encore s'arrêter là, faire marche arrière, tandis que d'autres trouvant enfin Celui qui les cherchait de toute éternité, oseront l'audace de la nouveauté de l'aujourd'hui de Dieu.

Deux défis complémentaires engagent finalement la communauté : celui du témoignage et des services rendus (au sens large) et celui de la formation.

Le défi du témoignage et des services rendus

Une figure fondatrice, des pratiques, des rassemblements en lien avec elle, ont pu jouer un rôle déclencheur évident. Mais cela ne signifie pas que la formation s'appuyant sur ces figures ne doive pas être vérifiée : il y a toujours un écart entre le donné et le reçu. Et dans notre société sécularisée, le risque demeure grand d'idolâtrer la figure fondatrice décisive, voire même le Christ ou Marie ; ou de se placer sous la puissance tutélaire d'un Dieu omnipotent. Découvrir que le Credo n'affirme pas la foi en un Dieu tout-puissant, mais en un « Dieu le Père tout-puissant », c'est entrer dans un chemin d'accueil de la filialité dans l'Esprit⁴⁷.

Cette vérification est d'autant plus importante que la formation sous le mode du témoignage et des services mis en œuvres est la plus commune, souvent la première, bien avant toute formation biblique, théologique. La signification de la foi est davantage transmise par des figures d'élection et ce qu'elles peuvent permettre de vécu commun, de cultes ou de pratiques diverses, que par un enseignement. Cela ne conduit pas nécessairement à une approche subjective. Beaucoup demandent ensuite un exposé objectif de la doctrine, d'où d'ailleurs le succès des manuels de la foi. Mais cet enseignement ne sera souvent reçu, là encore, que de la bouche d'une personne que l'on reconnaît charismatique, compétente.

Le risque de subjectivité s'en trouve reporté sur la communauté et l'institution si elles fixent trop unilatéralement la foi sur un seul type de témoignage, la figure fondatrice. D'où l'importance d'une formation proposant une variété de figures (non seulement un fondateur), échos à la catholicité de la foi.

Le défi de la formation

Si c'est bien le milieu diversifié qui est formateur, voire la diversité des visages du fondateur lui-même – car lui aussi devait assumer ses limites bien humaines et rencontrait les aléas inhérents à toute vie –, cela suppose un débat interne⁴⁸, dans les communautés, permettant à la fois de valoriser et de relativiser ces figures formatrices. La réflexion du cardinal Newman sur l'intergénérationnalité peut y aider. Le chrétien, écrit-il, « *se contente de commencer une œuvre, puis d'interrompre son travail, de remplir son rôle, sans plus, de mettre en train ce que d'autres doiventachever, de semer ce que d'autres récolteront. Personne n'a accompli jusqu'au bout sa tâche, et ne l'a terminée dans la justice, sinon celui qui est Un. [...] C'est ainsi que se sont élevées nos églises. Un siècle bâtissait le chœur, un autre la nef, un troisième ajoutait une chapelle, un quatrième une crypte, et un cinquième le clocher. Petit à petit, l'œuvre de grâce se complétait. [...] Est-ce qu'une cathédrale est le fruit d'une pensée capricieuse, quelque chose que l'on peut concevoir et réaliser à son gré ? Ou bien plutôt ces constructeurs n'étaient-ils pas les successeurs et les descendants d'ancêtres lointains qui les ont faits tels qu'ils étaient, et les ont rendus capables, par la grâce de Dieu, d'accomplir des œuvres qui ne pouvaient être réalisées par tous, mais seulement par les fils de tels pères⁴⁹ ?* ».

Les fondateurs sont et des suiveurs et des prédecesseurs, des constructeurs dont nous poursuivons la tâche. Le visage de Dieu qui prévaut dans chaque institut (la providence, la charité, le service du pauvre...) n'est pas une lumière à mettre sous le boisseau, c'est une bonne nouvelle à partager, mais dont la force illuminante apparaît d'autant mieux qu'à l'instar du vitrail, elle sait trouver harmonie avec d'autres visages pour dire la figure mystérieuse, toujours autre et même, toujours en et devant nous, du Christ.

Construire ensemble

Si les communautés sont le terreau d'enracinement de nouvelles familles spirituelles, si elles aident à la construction d'identités chrétiennes, il faut dès lors rajouter que ce discernement de l'action des

communautés leur permet aussi de se recevoir autrement, notamment, de l'Esprit. Et c'est ainsi que l'on construit ensemble.

Si ce ne sont pas les communautés seules qui forment spirituellement, elles jouent un rôle déterminant dans le déchiffrement de la vie spirituelle, jusque dans la gestion des rivalités et conflits qui se produisent inévitablement et qui sont en quelque sorte nécessaires à la maturation de chacun. Mais cela signifie aussi pour ces communautés un certain lâcher prise, comme y invite au demeurant la célébration de l'œuvre de Dieu, et un « se recevoir à nouveau », à la fois condition et conséquence de l'accueil de l'autre.

L'enjeu pourrait finalement être ce « bain ecclésial » évoqué par la Conférence des évêques de France dans le *Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France*⁵⁰. L'expression pourtant non définie, revient quatre fois⁵¹. Christophe Dufour, président de la Commission épiscopale de la catéchèse et du catéchuménat s'en explique. Dans une société sécularisée, « *l'action catéchétique a besoin de ce que l'on pourrait appeler un "bain" de vie ecclésiale. Ce bain ecclésial ou ce milieu nourricier sont plus que jamais indispensables. C'est le rôle de la communauté de l'offrir : quand elle se nourrit de la Parole de Dieu, quand elle se laisse conduire par les itinéraires de foi que la liturgie lui fait vivre, quand elle puise sa dynamique dans la vie sacramentelle, quand elle développe en son sein des occasions de partager les questions de foi, quand elle vit la réciprocité et l'attention mutuelle par un accueil et une charité inventive, quand elle se soucie de laisser toute leur place aux petits, quand elle participe activement à la vie de la cité et y atteste concrètement l'amour de Dieu, quand elle vit le pardon mutuel et connaît la joie de la réconciliation, quand elle découvre l'Esprit à l'œuvre dans le monde, alors ces différentes facettes de la vie ecclésiale forment comme "un milieu nourricier où s'enracine l'expérience de foi"*⁵² ». L'institution est pour la nouvelle pousse spirituelle un bain ecclésial autant que celle-ci l'est pour celle-là.

Sans doute n'avons-nous pas encore pris aujourd'hui toute la mesure du bouleversement et de l'interpellation en cours. Chrétiens, nous avons encore souvent un pied dans le passé et raisonnons avec les outils d'hier. Or, comme vient de le rappeler le cardinal Walter Kasper : « *Il ne peut pas en aller ainsi dans la durée. Nous penserons de manière différente et nous devons nous orienter de manière*

nouvelle pour traverser la "vague de l'espérance" (Jean-Paul II). Pour cela, il faudra aussi des modifications structurelles⁵³. » Ainsi donc ces pousses spirituelles nouvelles sont à la fois fruits des évolutions religieuses et sociétales en cours, levain qui fait bouger toute la pâte Église, signe de l'appel de Dieu aujourd'hui.

Conclusion

« *Voici, je me tiens à la porte et je frappe* » (Ap 3, 20). Nous voici donc aujourd'hui encore envoyés dans la Galilée de ces nations qui parlent d'autres langues que la nôtre. Le vent de l'Esprit y souffle autant que le vent de la modernité. Et il se passe toujours quelque chose quand des hommes et des femmes, des communautés et des instituts se laissent façonnner par la Parole vivante de Dieu et deviennent ses porte-Parole ! Nous sommes aujourd'hui les témoins et les acteurs de quelque chose de grand, de beau, de stimulant. Soyons donc attentifs autant qu'audacieux. Aujourd'hui, le vent de l'Esprit souffle, le Fils semeur est sorti et le Père veille au grain. Regardons ! Regardons bien. Ne sont-ce pas ces pousses nouvelles que nous voyons grandir ? ■

Texte paru dans les Actes du rassemblement religieux-laïcs : « Les familles spirituelles : un nouveau visage d'Église ? Vous serez mes témoins ». Publié avec l'aimable autorisation de la CSM et de la CSMF.

NOTES

34 - Cette sentence très connue de la veine de l'Augustin des *Confessions* est aussi celle de Blaise Pascal dans ses *Penseées* (553, Section VII : "La morale et la doctrine") : « *Console-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé.* »

35 - AUGUSTIN, *Confessions* XI, 2, 4.

36 - AUGUSTIN, *Confessions*, I, 1, 1.

37 - Cf. ce qu'on appelle la structure inchoative du christianisme, c'est-à-dire le fait qu'il articule le « déjà là » avec le « pas encore là ».

- 38** - Comme l'a noté Jean-Paul II, la naissance et la diffusion des mouvements et communautés nouvelles « *n'a pas manqué de susciter des interrogations, des embarras et des tensions ; il y a eu parfois d'un côté des présomptions et des exagérations, et de l'autre bien des préjugés et des réserves* ». (« Discours aux mouvements ecclésiaux et communautés nouvelles », *La Documentation catholique* n° 2185, 5 juillet 1998, p. 625).
- 39** - Voir *Esprit*, mars 1994.
- 40** - Voir Marie-Jo THIEL et Xavier THÉVENOT, *Pratiquer l'analyse éthique. Étudier un cas, examiner un texte*, Paris, Cerf, 1999.
- 41** - BENOÎT XVI, « Vous êtes un signe lumineux de la beauté du Christ et de l'Église », *La Documentation catholique*, n° 2361, 2 juillet 2006, p. 619 s.
- 42** - On pourrait aussi évoquer la diversité-unité des mystères de la foi.
- 43** - François VARILLON, *Beauté du monde et souffrance des hommes*, Paris, Le Centurion, 1989, p. 344.
- 44** - Tous ces mots, hôte, hospitalier, hôpital, otage, ont la même origine étymologique.
- 45** - Cette fragilité du lien social est une des conséquences du déplacement des institutions d'identification vers des institutions de service.
- 46** - Xavier THÉVENOT, *Compter sur Dieu ; études de théologie morale*, 2^e édition, Paris, Cerf, 1993. L'auteur revient à plusieurs reprises sur cette thématique qui lui est chère. Icône est la relation qui renvoie à un au-delà d'elle-même ; idolaïque est celle qui enferme le regard sur le même ; observons les icônes : elles renvoient le regard vers l'arrière, vers un au-delà, vers Celui qui les fait vivre (sans arrêter le regard sur elles-mêmes).
- 47** - Mais « *on peut fausser Dieu* », écrit François VARILLON, *en l'espérant comme celui qui va combler notre besoin. On se plaint sans cesse de ce que les gens ne sentent et ne voient plus qu'ils ont besoin de Dieu. Non, Dieu n'a besoin de rien et nous n'avons pas besoin de Dieu, il existe un désir de Dieu* » (*Beauté du monde et souffrance des hommes*, Paris, Le Centurion, p. 301).
- 48** - Cf. Patrick GOUJON, conférence au colloque de l'ATEM, 2007.
- 49** - NEWMANN, *Sermon 13* (1836, 13 novembre : « Dépendance des générations dans leur vie de communion avec Dieu ») in *Pensées sur l'Église*, Paris, Cerf, coll. *Unam Sanctam*, 1956, p. 89-91. Bernard Bastian note (et je le remercie pour son commentaire) que pour le Puits de Jacob à Strasbourg (dont il est responsable), cet aspect est très important : « *La filiation au fondateur, se révèle être une filiation du don qu'il porte et dont les fils et les filles à sont à leur tour porteurs. La formation, dès lors, porte davantage sur le charisme et son déploiement que sur la connaissance du fondateur.* »
- 50** - CONFÉRENCE DES ÉVÉQUES DE FRANCE, *Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France, et principes d'organisation*, préface du cardinal Jean-Pierre RICARD, Paris, Bayard / Cerf / Fleurus-Mame, 2006. Voir l'article très explicite de Joël MOLINARIO, ISPC, Institut catholique de Paris : « *Le texte national pour l'orientation de la catéchèse en France* », publié en 2007 dans la revue salésienne italienne *Catechesi*, reproduit avec l'accord de cette revue sur le site : http://interparole-catholique-yvelines.cef.fr/bibliographie/texte_national_francais_catechesi_Molinario.htm#_ftn3.
- « *À la suite du texte de 1979, écrit Joël Molinario, l'action catéchétique était entendue comme une activité au seuil de l'Église, ni tout à fait dedans, ni tout à fait dehors. Le catéchiste était compris comme un passeur qui parviendrait par son action pédagogique à faire entrer les enfants dans l'ecclésia. Ici, l'action catéchétique est comprise dans "un bain ecclésial", parce que le Christ est le fondement de cette responsabilité de l'Église qui n'est pas une activité facultative, mais une action qui la constitue comme Église du Christ, avec le Père, par le Fils et dans l'Esprit ; l'Église est sujet de l'action catéchétique.* » Une tentative pour les évêques de prendre en compte l'évolution de la cité et de la donne religieuse dans notre société sécularisée...
- 51** - Cf. Conférence de Jean-Louis SOULETIE au colloque de l'ATEM, 2007.
- 52** - Texte sur : www.ccee.ch/Catechesis/DUFOUR/Dufour%20-%20Francesce.doc
- 53** - Cardinal Walter KASPER, *Serviteur de la joie. La vie du prêtre et le service sacerdotal*, trad. française Marie-Anne Vannier, Paris, Cerf, 2007, p. 14-15.

Fils dans l'obéissance

Michel Rondet
jésuite

Dans l'Évangile lorsque Jésus veut invoquer sa filiation divine, c'est à son obéissance à la volonté du Père qu'il se réfère : « *je fais toujours ce qui lui plaît* » (Jn 8, 29), « *ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père* » (Jn 4, 34). Ce qui permettra à l'auteur de l'épître aux Hébreux de le présenter comme Fils dans l'obéissance (He 5, 7-10). Ce lien à la volonté du Père est en effet pour Jésus le signe incontestable de l'union de son humanité à la personne du Père.

L'obéissance de Jésus

Mais comment vit-il ce lien ? Si l'union du Fils au Père ne fait pas de problèmes, Jésus, en assumant notre condition humaine en toutes choses excepté le péché, a choisi de vivre son obéissance au Père dans les conditions qui sont les nôtres. C'est dire que, fidèle à la volonté du Père, il ne l'a pas lu dans une vision immédiate, il a cherché à la connaître avec les moyens qui sont ceux de chacun d'entre nous : la prière, le recours à l'Écriture, le discernement des signes des temps. Avant de choisir ses apôtres, il a passé la nuit en prière (Lc 6, 12), comme avant d'affronter ceux qui viendraient l'arrêter (Lc 22, 41). Après son baptême au Jourdain, il a lu dans le texte d'Isaïe qu'on lui présentait dans la synagogue de Nazareth les grands traits de la mission pour laquelle l'Esprit s'était manifesté en lui

(Lc 4, 8). Devant le durcissement de l'opposition des chefs religieux d'Israël, il a reconnu que son avenir serait celui des prophètes persécutés comme le Serviteur souffrant d'Isaïe. L'empressement des foules à venir écouter la parole de Jean a été pour lui le signe que l'heure était venue de commencer sa mission. La volonté du Père n'est donc pas pour lui un diktat qui s'impose de l'extérieur, ni un plan tracé d'avance qu'il lui faudrait accomplir points par points, c'est un dessein d'amour que sa conscience d'homme découvre peu à peu et auquel elle adhère de tout son cœur. Il lui arrive même d'hésiter : à douze ans dans l'enthousiasme de son premier pèlerinage à Jérusalem, il pense un instant que les affaires de son Père l'appellent à rester dans le Temple au milieu des docteurs. L'attitude de Joseph et de Marie lui fait comprendre que ce n'est pas dans le Temple qu'est sa vocation mais dans l'atelier de Joseph. Il les suit et leur sera soumis nous dit l'évangile de saint Luc (Lc 2, 41). Plus dramatiquement dans le jardin de l'agonie, il prierà un instant pour que ce calice s'éloigne de lui, avant de se relever pour accueillir ceux qui viennent l'arrêter (Lc 22, 46). Ce qui est divin en lui, ce n'est pas une vision exceptionnelle de la volonté du Père, mais l'amour et la foi avec lesquels il y adhère.

C'est sur ce chemin que nous sommes appelés à le suivre. Or trop souvent nous nous faisons une idée fausse de la volonté de Dieu. Des images nous égarent, celle du grand livre où seraient inscrits de toute éternité les choix que Dieu aurait faits pour nous. Nous n'aurions plus alors qu'une liberté, celle de nous éloigner de ce chemin tracé. Non, Dieu attend dans la confiance que nous répondions à son amour en créatures libres par un projet personnel. Sa Providence sera avec nous, non pas pour nous tracer le chemin, mais pour nous accompagner sur le chemin que nous aurons choisi, nous soutenir dans les difficultés, nous relever dans les faux pas que nous aurions commis. Le problème pour nous est alors de choisir librement ce qui nous paraît le plus conforme à l'amour bienveillant de Dieu. Compte tenu de ce que je suis, des grâces reçues, des appels entendus, de ce que je peux savoir de la situation du monde et de l'Église, qu'est-ce que Dieu peut attendre de moi ?

Ainsi lorsqu'un jeune vient nous trouver avec des questions sur son avenir, il n'est pas rare de l'entendre dire : j'hésite entre plusieurs voies, je voudrais bien faire la volonté de Dieu mais je ne sais pas où elle est ; sous-entendu, je viens vous voir pour que vous me le disiez.

Posée ainsi, la question est sans réponse. Il n'est pas question qu'au nom d'une quelconque science spirituelle je dise à ce garçon ou à cette fille où est pour lui la volonté de Dieu. C'est à eux de découvrir que Dieu n'attend pas d'eux autre chose que de les voir décider honnêtement ce qu'ils pourront faire de leur vie pour le service de Dieu. Ce qui importe alors ce n'est pas tellement la matérialité du choix qu'ils feront, mais sa qualité. Dieu sera avec eux dans leur décision si elle est libre, réfléchie, généreuse. À nous de les aider se situer dans cette perspective et à comprendre qu'au fond Dieu ne veut pas autre chose que ce que désire leur volonté profonde. C'est en allant au cœur de leur désir qu'ils rencontreront la volonté de Dieu. Tant il est vrai que Dieu n'attend pas de nous autre chose que de nous voir réaliser la forme de sainteté qui est la nôtre, celle que l'Esprit nous aide à découvrir et à construire. Et en ce sens Dieu travaille avec notre fragilité même, l'Esprit est assez puissant pour nous rejoindre dans nos erreurs et nos médiocrités et nous aider à en faire des vocations. Il faut donc exorciser radicalement l'idée d'une volonté de Dieu qui viendrait contredire notre désir profond. Dieu ne peut vouloir que notre bien et si les chemins pour y parvenir sont parfois difficiles, nous ne devons jamais oublier qu' « *Il nous a élus dès avant la fondation du monde pour être saints et immaculés en sa présence dans l'amour* » (Ep 1, 4). La volonté de Dieu c'est finalement notre divinisation, notre assomption dans la communion trinitaire.

L'obéissance religieuse

C'est dans cette perspective que nous pouvons situer tout ce que la tradition nous a transmis sur l'obéissance religieuse. Dès les premières générations chrétiennes, l'engagement dans une vie évangélique d'hommes et de femmes se vit en communauté et demande à être reconnu par l'Église. Une telle structure suppose autorité et obéissance et elles s'organisent peu à peu selon différents modèles. Mais très vite ce lien prend une valeur spirituelle qui sera soulignée dans la règle de saint Benoît et va s'exprimer dans le vœu d'obéissance. Il s'agit de faire d'une relation humaine, assez semblable à celle que l'on peut trouver dans d'autres types de société, une consécration de la liberté

humaine à la volonté de Dieu, à l'image de l'obéissance du Christ au Père. Cette obéissance de Jésus, elle s'est vécue dans la fidélité à la mission reçue du Père, « *comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie* » (Jn 17, 21). Sensibles à cet appel, les religieux ont choisi librement de faire de leur vie une suite du Christ dans son obéissance au Père. Avec Jésus, ils seront fils dans l'obéissance et pour bien le manifester ils ont suivi cet appel en entrant dans une famille religieuse qui incarne dans l'Église un charisme évangélique pour le bien de tout le peuple. Dieu les a rejoints dans cette décision, si elle a été loyale et généreuse. Désormais cette famille religieuse est devenue pour eux la terre de leur Alliance, c'est là que va se vivre au quotidien leur fidélité à la mission reçue. C'est dire que leur premier acte d'obéissance, celui qui répondra à leur filiation divine, sera d'entrer généreusement dans la volonté du Père en s'efforçant de vivre de l'intérieur leur vocation. La première instance qui a autorité sur eux, c'est le charisme de la famille religieuse qu'ils ont choisie. Le découvrir, l'approfondir, s'efforcer, jour après jour, d'y correspondre, c'est autre chose que d'appliquer des règles, c'est consacrer sa liberté. Elle est ainsi arrachée aux errances et aux atermoiements de notre libre arbitre et fixée, comme celle de Jésus, dans la volonté du Père. Voilà ce que l'obéissance religieuse peut réaliser en nous : faire de nous en vérité des enfants de Dieu dans la consécration de notre liberté à sa volonté.

Le charisme, où nous avons reconnu la terre de notre Alliance, ne reste pas pour nous un idéal lointain, il se vit dans des orientations, des décisions qui en expriment pour nous l'actualité. Nous les communiquer est l'œuvre des chapitres et des supérieurs qui sont pour nous les interprètes légitimes du charisme. Ils ont donc autorité sur nous pour nous guider dans notre vocation. On dit parfois qu'ils tiennent la place de Dieu. Il ne semble pas que l'on ait intérêt à employer des formules qui peuvent être mal comprises. Personne ne tient la place de Dieu ! Les supérieurs sont au service du charisme et leur autorité leur vient de leur fidélité à remplir ce rôle. Leurs décisions ne sont pas des oracles divins, mais des décisions humaines au service de notre vocation et de notre mission communes. À ce titre nous leur devons obéissance. Aucun d'entre nous n'est maître du charisme, il est donné à l'Église pour le bien de tout le corps et le rôle des supérieurs est de nous aider à le vivre dans cette perspective.

Ceci ne veut pas dire que la compréhension du charisme soit l'apanage des supérieurs. L'Esprit est vivant en nous et nous avons le droit et le devoir d'exprimer ce qu'il nous inspire, mais dans un dialogue où notre volonté accueille et accepte la parole d'autorité que les supérieurs peuvent nous dire. Jésus, à douze ans, a exprimé sa compréhension de la volonté du Père, mais il a accepté la parole d'autorité de Joseph et de Marie qui l'ont ramené à Nazareth.

Nuits et lumières de l'obéissance religieuse

La netteté de ces perspectives spirituelles n'exclut pas les conflits dans les relations entre le religieux et ses supérieurs. Ils peuvent éclater à propos de tout : organisation de la vie quotidienne, mission donnée, relations avec les uns ou les autres... Ils sont de gravité diverses, certains concernent de simples mesures d'organisation communautaire, ils sont à vivre dans l'acceptation simple des mesures prises pour le bien commun, même si d'autres pouvaient sembler préférables. D'autres plus importants concernent la mission et les conditions de son exercice. Ici les différends portent sur des manières d'annoncer le Royaume de Dieu, donc sur des biens possibles mais incompatibles : il faut choisir entre deux obéances intéressantes, on ne peut pas localiser la même communauté en réponse à des demandes de deux diocèses différents, etc. Il ne m'est pas demandé alors de justifier la décision prise parce qu'elle vient de l'autorité. Je peux, devant Dieu, rester d'un avis différent, mais j'accueillerai avec humilité la décision prise faisant prévaloir l'intérêt général sur mon opinion personnelle. Quels que soient les motifs qui m'inspirent, je ne suis pas propriétaire de la vérité et je ne créerai pas par mon refus d'obéissance une situation de conflits et de division. Dans une vision de foi, je ferai prévaloir la décision de l'autorité responsable sur mon jugement propre.

Le problème est différent lorsqu'il s'agit d'une directive qu'en conscience je ne puis pas accepter. Par exemple, pendant la dernière guerre, un supérieur qui aurait interdit à un religieux de cacher ou de secourir des enfants juifs poursuivis par la Gestapo. Dans ce cas, je

dois désobéir ; si je peux je le ferai discrètement et en essayant de ne compromettre personne d'autre que moi ; mais en cas de conflit ouvert et grave, je dois en tirer les conséquences. Je ne peux pas vivre en état d'objection de conscience vis-à-vis des directives de ma congrégation. Je patienterai, si le temps laisse espérer une solution, sinon je dois partir. J'essayerai alors de le faire dans la paix, sans amertume et en sauvegardant l'essentiel de mon engagement qui reste de suivre le Christ dans son obéissance au Père. Et si je suis appelé à aider quelqu'un qui se trouve dans une situation de ce genre, je ferai tout pour que la décision se prenne dans la clarté et le respect des personnes.

L'histoire de la vie religieuse a connu bien des exemples d'obéissances difficiles qui se sont révélés fécondes pour les individus et pour le Royaume de Dieu. Un des plus connus est celui du Père Teilhard de Chardin. Il a accepté de ne rien publier de son vivant, tout en continuant recherches et réflexions dans la ligne qu'il pensait juste et dans laquelle il était encouragé par de grands théologiens de son temps. On lui a rendu justice après sa mort et sa pensée a alors éclairé beaucoup de nos contemporains. Il avait compris qu'on ne sert pas l'Église en la quittant. Son obéissance fondée sur une foi profonde ne justifie évidemment pas l'étroitesse d'esprit de ceux qui l'ont empêché de s'exprimer.

Dans une culture individualiste et relativiste, bien des voix s'élèvent pour contester l'attitude de l'Église qui maintient le caractère définitif des vœux de religion, comme celui d'autres engagements chrétiens : mariage, baptême... Il est vrai qu'on peut envisager des engagements pour un service qui, eux, peuvent être temporaires. Mais quand il s'agit d'engagements de foi dans une Alliance, donner sa confiance à quelqu'un, la réponse ne peut être qu'un oui sans conditions, comme celui de Marie à l'Annonciation. L'Évangile, du reste, le souligne fortement : « *Quiconque a mis la main à la charrue et regarde en arrière est impropre au Royaume de Dieu* » (Lc 9, 52). Religieux et religieuses peuvent rendre grâce à l'Église de sa fidélité à la radicalité évangélique qui leur permet, aujourd'hui encore, de construire leur liberté dans la fidélité. Leur témoignage dans l'Église et dans le monde nous trace à tous le chemin d'une filiation divine, réalisée à la suite du Christ dans l'obéissance à la volonté du Père. ■

L'avenir de la vie religieuse

Timothy Radcliffe
dominicain

Nous publions ici une intervention donnée dans le cadre de l'assemblée générale de la Conférence religieuse canadienne, qui s'est tenue à Québec du 5 au 9 juin 2008.

Je suis ravi d'être ici pendant le 400^e anniversaire de la fondation de Québec. Vous célébrez la richesse de votre histoire et l'immense contribution des Canadiens et des Canadiennes à l'Église de partout à travers le monde. Je suis allé à tant d'endroits où j'ai découvert des Églises fondées par des missionnaires venus de Bretagne et du Canada. Je ne sais pas si je serai encore le bienvenu ici quand je vous aurai dit que l'un de mes ancêtres a joué un rôle dans votre histoire. Il y a un tableau célèbre qui représente la mort du général Wolfe après la prise de Québec par les Anglais : l'homme qui tient le drapeau britannique est mon ancêtre !

A Appelés à être des signes d'espérance

Dans le cadre de votre assemblée, vous allez aussi réfléchir à l'avenir. Ce n'est pas une période facile pour la vie religieuse sur la plupart des continents. Au cours de la dernière année, j'ai pris la

parole devant des conférences de religieux en Asie, en Amérique latine, en Afrique, en Amérique du Nord et en Europe et, presque partout, on se pose la même question : la vie religieuse a-t-elle un avenir ? C'est vrai aussi au Canada. De nombreuses congrégations sont menacées de disparaître. Mais, déjà, le nom de Québec devrait nous redonner courage. Il vient du mot algonquin qui désigne un passage étroit, un détroit. À l'origine, il faisait référence au rétrécissement du fleuve, à la hauteur du cap Diamant.

À l'heure qu'il est, nous traversons un passage étroit, entre le vaste bassin du fleuve en amont et la mer en aval. J'estime que notre vocation de religieuses et de religieux est plus importante que jamais. Nous sommes appelés à être pour l'humanité des signes d'espérance. Comme religieuses et religieux, nous traversons peut-être un moment où nous avons des doutes sur notre avenir mais toute l'humanité doit affronter une grave crise d'espérance. Je ne veux pas dire que tout le monde est nécessairement malheureux, encore qu'il y ait une épidémie de suicides chez les jeunes. Je veux dire que nos contemporains n'ont pas de récit porteur d'espérance à propos de l'avenir.

Quand j'étais jeune, à la fin des années soixante, nous avions confiance de voir l'humanité évoluer vers un avenir prodigieux où c'en serait fini de la guerre et de la pauvreté. Tout semblait possible. Nous croyions au progrès. Les Beatles charmaient le monde entier. Même la cuisine anglaise s'améliorait ! Aujourd'hui, au début d'un nouveau millénaire, nous faisons face à la crise écologique, à la diffusion du fondamentalisme religieux, au terrorisme, à l'épidémie du sida, à l'élargissement constant du fossé entre riches et pauvres. Plusieurs états africains risquent de s'effondrer. De quels récits porteurs d'espérance les jeunes disposent-ils ? Il y a le récit d'un désastre écologique imminent et le récit de la guerre au terrorisme. Ni l'un ni l'autre ne promettent d'avenir aux jeunes. Dans bien des pays, le Canada, l'Espagne et l'Italie, par exemple, la chute du taux de natalité est désastreuse. Les gens ont peur de faire naître des enfants dans un monde sans avenir.

Dans ce contexte, la vie religieuse est appelée à être un signe d'espérance. Pour nous autres religieux et religieuses, rassurez-vous, il ne s'agit pas d'avoir des enfants ! Notre drôle de vie, avec ses vœux, est néanmoins un signe d'espoir pour l'humanité. Nous sommes un espoir parce que nous avons une vocation. Cette vocation nous appelle à entrer en communauté et nous envoie en mission.

Notre vocation est merveilleuse non pas parce que nous sommes merveilleux mais parce qu'elle est le signe de l'espérance merveilleuse dont nous témoignons pour l'ensemble de l'humanité. Je vais donc traiter ici trois façons pour la vie religieuse d'être signe d'espérance : d'abord, à cause de notre profession ; deuxièmement, du fait de notre vie communautaire, et enfin brièvement grâce à notre mission.

Répondre à l'appel de Dieu en toute confiance

Commençons par la notion de vocation. J'ai été attiré chez les Dominicains parce que j'aimais la mission de l'Ordre et que j'aimais bien les frères. Mais, en fin de compte, ça ne suffisait pas. Je suis devenu dominicain parce ce que j'étais convaincu que c'était ma vocation. J'étais appelé par Dieu à suivre la voie dominicaine.

Mais c'est là l'expression d'une vérité plus profonde, à savoir que chaque être humain est appelé par Dieu. C'est Dieu qui nous appelle à l'existence et il nous appelle à trouver en lui notre bonheur. Être religieux, c'est incarner au sujet de l'humanité une conviction fondamentale et porteuse d'espérance. Nous sommes en route vers Dieu. Peut-être ne savons-nous rien de ce que sera l'avenir de l'humanité, des désastres et de la violence qui la guettent – périra-t-elle sous les bombes, noyée par la hausse du niveau de la mer, grillée par le réchauffement climatique ? – mais nous savons que Dieu appelle à lui toute la création.

« Me voici »

Tout existe parce que Dieu l'appelle à exister. « Dieu dit : "Que la lumière soit" », et elle resplendit. Il y a un très beau passage chez le prophète Baruch : « Les étoiles se sont mises à briller, joyeuses, chacune à son poste veille sur la nuit. Il les appelle ; elles lui répondent : Nous voici ! » (Ba 3, 34). L'existence d'une étoile n'est pas seulement une donnée scientifique abstraite. Les étoiles disent à Dieu un oui joyeux. L'existence de tout, toute existence, est un oui à Dieu.

Ce qu'il y a de curieux à propos des êtres humains, c'est que nous ne disons pas « oui » uniquement du fait de notre existence. Nous disons oui à Dieu par nos paroles. Dieu nous adresse la parole, et nous répondons en paroles. C'est pour cela que nous avons été créés, pour répondre dans nos propres mots à la parole de Dieu. Cette vocation de l'être humain, un très beau terme hébreu la résume : « *Hineni* ». Il veut dire : me voici. Quand Dieu appelle depuis le buisson ardent, Moïse répond : « *Me voici.* » Quand Dieu appelle Abraham pour qu'il sacrifie Isaac, Abraham répond : « *Hineni, me voici.* » Quand Isaïe entend une voix qui demande : « *Qui enverrai-je ?* », il répond : « *Me voici. Envoyez-moi.* » Mais lorsque Dieu appelle Adam dans le jardin, l'homme ne dit pas « me voici » : il va se cacher derrière les buissons.

C'est cette vérité de la vocation humaine que nous exprimons en faisant profession. Nous nous plaçons entre les mains de nos frères et sœurs, et nous disons notre oui définitif. Me voici. C'est plus qu'accepter l'obéissance à une règle. C'est plus que s'engager à vivre un mode de vie. C'est un signe explicite de ce que cela signifie que d'être un être humain.

S' appeler mutuellement

D'ailleurs, nous ne disons pas oui seulement à notre profession. Toute notre vie, nous continuons d'être appelés par nos frères et sœurs, quand nous sommes appelés à exercer une fonction dans la communauté, à être économe, ou maîtresse des novices, ou prieure. Nous nous appelons les uns les autres. Notre obéissance est une obéissance mutuelle. Et il ne s'agit pas seulement ici d'organiser de manière efficace la mission de l'Ordre. Il s'agit de l'assentiment continu que nous donnons à Dieu : *Hineni, me voici !*

Nous devons nous appeler mutuellement au courage et à la liberté, à faire des choses que nous n'osierions pas faire. Nos frères et nos sœurs sont là pour nous appeler à surmonter la peur, quand nous nous sentons paralysés et bloqués.

Un jour que je faisais une promenade avec des confrères en Écosse, nous sommes arrivés à une falaise où le sentier disparaissait.

Il fallait avancer en tâtonnant le long d'une corniche. C'était assez effrayant, vous étiez suspendus entre le rocher et les vagues de l'océan. Une fois arrivés à l'autre bout, nous avons réalisé que notre frère Gareth n'était pas là. Nous ne savions pas qu'il souffrait de vertige. Un de nous a dû rebrousser chemin pour aller le retrouver : il était paralysé par la peur. Il a fallu lui dire : « *Gareth, tu mets ta main ici. Là, tu peux avancer d'un mètre. Maintenant, avance l'autre pied.* » Jusqu'à ce que finalement, il se retrouve en sécurité. Pendant tout le périple que nous faisons en communauté, nous nous appelons les uns les autres, et c'est en fait la voix de Dieu qui appelle chacune et chacun de nous à la liberté et au courage, alors que nous ne savons pas ce que nous réserve la route, au prochain détour. C'est hasardeux. Il nous faut apprendre à faire confiance à la voix qui appelle.

C'est comme le type qui conduisait sa voiture le long d'une falaise en se demandant si Dieu existe. En fait, la question l'a tellement distrait qu'il a quitté la route et s'est trouvé éjecté de sa voiture. Sa chute l'entraînait le long de la falaise quand il a pu s'accrocher à une branche d'arbre. Tout à coup, la question de la foi est devenue urgente et il s'est mis à crier : « Est-ce qu'il y a quelqu'un là haut ? » Un bout d'un moment, une voix s'est fait entendre : « Oui, je suis là. Fais-moi confiance. Lâche la branche, laisse-toi tomber et je vais t'attraper. » Le type réfléchit un moment, avant de s'écrier : « Il n'y a pas quelqu'un d'autre, là haut ? »

Vivre l'incertitude dans la joie

Le grand signe chrétien de l'espérance, c'est la dernière Cène. Jésus s'est placé entre les mains de ses disciples fragiles. Dieu a osé se rendre vulnérable et faire don de lui-même à des gens qui allaient le trahir, le renier et l'abandonner. Dans la vie religieuse, nous prenons le même risque. Nous nous confions à des frères et des sœurs fragiles, sans savoir ce qu'ils vont faire de nous. Nous nous mettons même entre les mains de personnes qui ne sont pas encore nées et qui seront un jour nos frères et sœurs. Mon prieur à Oxford est né cinq ans après que je sois entré dans l'Ordre ! Même aujour-

d'hui, après plus de quarante ans de vie dominicaine, je ne sais pas vraiment ce que les frères vont me demander.

Nous sommes appelés à vivre cette incertitude dans la joie. La semence de ma vocation religieuse aura probablement été la joie inattendue d'un grand-oncle bénédictin. Gravement blessé pendant la première guerre, il avait perdu un œil et la plupart de ses doigts mais il débordait de joie ; à condition que ma mère n'oublie pas de lui servir sa rasade de whiskey avant d'aller au lit ! Et même si je n'étais qu'un enfant, je soupçonnais que cette joie trouvait son origine en Dieu. L'abbé primat des bénédictins, Notker Wolf, a invité des moines japonais bouddhistes et shintoïstes à venir passer deux semaines au monastère de Saint-Ottilien, en Bavière. Quand on leur a demandé ce qui les avait frappés, ils ont répondu : « *La joie. Pourquoi les moines catholiques sont-ils si joyeux ?* »

La joie est signe d'espérance pour les gens qui ne voient plus d'avenir devant eux. Pour les sans-emploi, les étudiants qui échouent leurs examens, pour les couples dont le mariage traverse une passe difficile, pour les personnes qui doivent affronter la guerre, notre joie face à l'incertitude devrait être un signe d'espérance, le signe que toute vie humaine est en marche vers Dieu, quelles que soient les difficultés qui se dressent sur la route.

Être religieux, c'est donc ne pas connaître l'histoire de sa vie. La plupart des gens ont des carrières autour desquelles peuvent structurer leur histoire personnelle. Ils grimpent dans l'échelle des promotions. Le simple soldat devient sergent, le capitaine rêve de devenir général, et l'enseignante directrice d'école. Mais nous n'avons pas de carrières. Quel que soit notre rôle dans l'ordre, nous ne pouvons jamais être plus que l'un des frères ou l'une des sœurs. D'une certaine façon, peu importe ce que nous faisons. Quand les gens me demandent ce que je fais maintenant, je peux leur dire que je fais ce que nous faisons tous, c'est-à-dire que je suis l'un des frères.

Évidemment, il nous arrive d'avoir l'impression que nos frères ne nous reconnaissent pas pour ce que nous sommes et qu'on nous appelle à faire des choses qui sont une perte de temps. Peut-être nos talents ne sont-ils pas reconnus. Dans ce cas, il faut parler. Nous ne sommes pas des lavettes, des paillassons passifs. Nous ne pouvons pas accepter une obéissance infantile qui fait de nous des pions que

le supérieur déplace à son gré sur l'échiquier pour combler les trous. Il faut qu'il y ait dialogue et attention mutuelle. Mais cela fait partie de notre vocation religieuse, comme signe d'espérance, de conserver la joie de personnes dont la vie est en marche vers Dieu même quand on n'est pas bien traité et qu'on n'est pas apprécié à sa juste mesure. Saint Jean de la Croix arrivait encore à chanter même après que ses frères carmes l'eurent mis au cachot.

Je recevais dernièrement une lettre d'un ami qui est un religieux anglican. Il souffre d'une maladie qui entraînera inexorablement une paralysie complète. Ce grand enseignant est en train de perdre la parole. Et il me citait le mot d'un grand homme, Dag Hammarskjold : « *Pour tout ce qui a été... merci. Pour tout ce qui sera... oui.* » Tel est le témoignage de la vie religieuse.

Être des témoins d'espérance

Il est vrai que la vie religieuse traverse à bien des endroits, et notamment au Canada, un temps de crise. Et bien des religieuses et des religieux traversent, eux aussi, une crise. Nous pouvons nous inquiéter de l'avenir de notre province ou de notre monastère. Nous pouvons trouver que notre vie cesse rapidement d'avoir un sens. Mais nous ne pouvons être signe d'espérance pour une génération qui vit elle-même une crise que si nous sommes capables d'affronter nos propres crises dans la joie et la sérénité. Cela peut faire partie de notre vocation religieuse que d'affronter nos crises de vocation comme des temps de grâce et de vie nouvelle.

À chaque Eucharistie, nous commémorons la crise de la nuit du Jeudi saint. Jésus aurait pu fuir cette crise ; il ne l'a pas fait. Il l'a assumée et l'a rendue féconde. Si nous arrivons au point où nous ne voyons plus de route devant nous, où nous nous sentons tentés de plier bagages et de partir, c'est précisément que notre vie religieuse est sur le point de mûrir, de grandir en maturité. Comme Jésus à la dernière Cène, c'est le moment d'embrasser ce qui arrive, confiants que l'événement portera du fruit. Cela fait partie du témoignage d'espérance que donne notre vocation.

Ces crises peuvent aller jusqu'à nous faire envisager la mort de notre communauté. Pour de nombreux monastères en Europe de l'Ouest, il ne semble y avoir aucun avenir. Oserons-nous voir venir cela dans la joie ? Quand j'étais provincial, je suis allé visiter un monastère dont la fin approchait, le monastère de Carisbroke. Il n'y restait plus que quatre moniales, dont trois très âgées. L'une des sœurs me dit : « *Timothy, mais Dieu ne peut pas laisser mourir Carisbroke, n'est-ce pas ?* » Et l'ancien provincial, qui était assis à côté de moi, de répondre : « *Il a quand même laissé mourir son Fils, non ?* » Comment pouvons-nous être des témoins de la mort et de la Résurrection si nous avons peur de regarder en face la mort de notre propre communauté ?

Donner sa vie jusqu'au bout

Voici deux ou trois ans, il y a eu un congrès sur la vie religieuse à Rome, et bien des gens se demandaient si l'engagement perpétuel était encore un élément essentiel à la vie religieuse. Je suis tout à fait favorable à ce que nos communautés s'ouvrent à toutes sortes d'amis, d'associés et de collaborateurs ou collaboratrices, mais je continue d'affirmer qu'au cœur de la vie religieuse il doit y avoir le geste courageux du don de notre vie jusqu'à la mort, *usque ad mortem*. C'est un geste extravagant qui dit notre espérance que toute vie humaine, dans sa totalité, jusqu'à la mort et incluant la mort, est un chemin vers le Dieu qui appelle.

Un jour, un frère âgé, qui était sur le point de mourir, m'a confié qu'il allait réaliser une grande ambition qu'il avait toujours eue, et qui était de mourir dominicain. À l'époque, je n'ai pas été trop impressionné par cette ambition mais avec le temps j'en suis venu à m'y attacher. Il avait fait le don de sa vie, et en dépit des difficultés surgies en cours de route, il ne l'a pas reprise. Il a été un signe d'espérance pour les jeunes.

On m'a répété mille fois qu'on ne peut pas attendre des jeunes qu'ils s'engagent de manière définitive, jusqu'à la mort. C'est vrai que les jeunes vivent dans un monde d'engagements à court terme, que ce soit au travail ou à la maison. L'Américain moyen a onze emplois différents pendant sa vie. Souvent, les mariages ne durent

pas. Et c'est pourquoi on prétend qu'il ne faut pas attendre des jeunes qu'ils fassent profession perpétuelle. Je me rappelle un jeune frère français à qui on demandait, la veille de sa profession solennelle, s'il se donnait à l'Ordre totalement, sans réserve et pour toujours. On dit qu'il aurait répondu : « *Je me donne complètement et sans réserve aujourd'hui. Mais qui sait qui je serai dans dix ans ?* »

Mais voilà, c'est justement parce que nous vivons dans une culture d'engagements à court terme que la profession jusqu'à la mort est un beau signe d'espérance. Elle parle du récit à long terme dans lequel chaque être humain est appelé à aller à Dieu. C'est un geste extravagant mais il faut demander aux jeunes de poser des gestes courageux et un peu fous, et il faut croire qu'ils peuvent, avec la grâce de Dieu, vivre en conséquence.

Récemment, quatre jeunes hommes ont fait leur profession solennelle dans ma province anglaise. Diplômés, brillants, énergiques. Chacun d'eux aurait pu réussir dans le monde, vivre un mariage heureux et gagner beaucoup d'argent. Des jeunes femmes disaient : « *Quel gaspillage ! Ils auraient pu être heureux en mariage... peut-être avec moi.* » (Je ne suis pas sûr que quelqu'un ait dit cela quand j'ai fait profession, malheureusement !) Le fait qu'ils se donnent à l'Ordre jusqu'à la mort parle de l'espérance que nous avons pour tout être humain.

A Appelés à entrer en communauté

Ainsi donc, avoir une vocation, c'est dire quelque chose de ce qu'être humain veut dire. Mais nous ne sommes pas seulement appelés. Nous sommes appelés à entrer en communauté et à être envoyés en mission. Chacun de ces mouvements, l'entrée en communauté et l'envoi en mission, exprime une vérité au sujet de notre espérance du Royaume.

D'abord, la vocation à la communauté. C'est un signe que Dieu appelle toute l'humanité à entrer dans le Royaume, Royaume dans lequel il n'y aura plus ni divisions ni violence. La vocation humaine est une vocation à la paix, « *quand de leurs épées, comme dit Isaïe (2, 4), ils feront des socs de charrues, et de leurs lances, des fauilles ; on ne lèvera plus l'épée, nation contre nation, on n'apprendra plus à*

faire la guerre ». Jésus est celui en qui et par qui s'est écroulé le mur de l'hostilité. Nos communautés devraient être un signe du Seigneur ressuscité, lui qui disait à ses apôtres : « *La paix soit avec vous.* »

Quand je demande à des jeunes gens pourquoi ils souhaitent devenir dominicains, c'est souvent parce qu'ils recherchent la communauté. Dans notre monde brisé, bien des gens vivent seuls. Nous quittons nos collectivités rurales pour des grandes villes comme Vancouver et Montréal. Depuis l'année dernière, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, plus de la moitié des êtres humains vivent en ville. Au village, les gens connaissent leurs voisins. Dans les rues, nous sommes invisibles. Les familles sont devenues plus petites. Bien des gens n'ont pas de frères et sœurs. Dieu a dit à Adam qu'il n'est pas bon de vivre seul, mais le monde moderne est plein de solitaires qui aspirent à trouver une communauté.

Or justement parce que notre société est pleine de gens seuls, la vie communautaire peut être difficile. Nous ne sommes pas habitués à partager notre vie avec plusieurs autres personnes. J'ai grandi dans une famille de six enfants, avec mes parents, ma grand-mère et d'autres personnes aussi. J'ai appris que ma mère m'aimait même quand elle avait l'air d'oublier mon nom ! Ce que j'ai trouvé en entrant au noviciat, par conséquent, n'était pas si différent de la vie à la maison. Et pourtant, il m'arrive même à moi de trouver difficile la vie communautaire. Ainsi, c'est le désir d'une communauté qui en attire beaucoup à la vie religieuse et c'est la difficulté de la vie communautaire qui fait que certains ne restent pas.

La vie communautaire, signe du Royaume

Mais c'est à la fois la joie et la souffrance de la vie communautaire qui parlent du Royaume. J'ai dit de la joie qu'elle est un élément essentiel de notre vocation. Mais c'est aussi un élément du témoignage que nous donnons du Royaume que de vivre avec des gens qui sont différents de nous, qui ont d'autres théologies, d'autres options politiques, qui aiment des aliments différents et qui parlent des langues différentes. La vie avec eux pourra parfois être merveilleuse mais elle sera aussi difficile. Avec eux nous pourrons être tentés de transformer

nos serpes en épées, plutôt que l'inverse. Mais notre vie commune est un signe du Royaume précisément à cause de nos différences. Une communauté d'individus qui pensent tous la même chose n'est pas un signe du Royaume. Elle ne signifie rien d'autre qu'elle-même.

J'ai passé un an en France comme étudiant dominicain. Ce fut à la fois merveilleux et terrible. Un jour que j'étais assis avec quatre dominicains français très intelligents, qui ne semblaient accorder aucune importance à ce que je pouvais dire, j'ai mis le point final à la conversation en disant : « *Maintenant, je sais pourquoi Descartes était français. C'est parce qu'en France, si vous ne prouvez pas que vous existez, il n'y a aucune raison de croire que vous existez !* » Et pourtant, c'est en vivant avec ces dominicains français que j'ai découvert que nous ne pouvons devenir des signes du Royaume qu'en endurant et en goûtant la différence.

Le signe le plus puissant de tout cela, c'est avec mon frère Yvon que je l'aurai vu, lors de visites au Rwanda et au Burundi pendant les années difficiles. Yvon sait beaucoup mieux que moi à quel point c'était difficile. Il est dur de s'asseoir à table et à l'église avec des gens dont les frères ont assassiné vos frères et sœurs. Mais cette douleur est aussi une expression d'espérance.

La tentation pour notre société, c'est de ne rechercher la communauté qu'avec des gens qui pensent comme nous, qui partagent nos opinions, nos préjugés et notre sang. Les conservateurs fréquentent des conservateurs, et les progressistes des progressistes. Les personnes âgées sont envoyées dans des résidences pour personnes âgées, les adolescents passent leur temps avec d'autres adolescents, et ainsi de suite. Mme Thatcher avait l'habitude de s'informer des gens en demandant : « *Est-ce qu'il est des nôtres ?* » Il faut rejeter cette tentation. Au lieu de rechercher l'homogénéité d'une brique de glace à la vanille, nous devrions être un pot-au-feu où la variété des saveurs donne le goût.

Nouer des amitiés par delà les divisions

Dans de nombreux pays, l'Église est profondément polarisée entre soi-disant conservateurs et progressistes. Il y a une véritable

hostilité, une vraie colère à l'endroit de ceux qui sont « de l'autre bord ». Notre rôle prophétique consiste à essayer de nouer des amitiés par-delà les divisions. L'opposition entre droite et gauche, traditionalistes et progressistes, remonte à l'époque des Lumières, au dix-huitième siècle, et n'a rien de catholique. Nous sommes tous et toutes nécessairement à la fois conservateurs, attachés aux Évangiles et à la tradition, et progressistes, en attente du Royaume. Il est vrai que certains ont des tempéraments plus conservateurs ou plus progressistes, mais pour nous, il ne peut y avoir d'opposition fondamentale et irréductible entre tradition et transformation. Par conséquent, dans nos communautés, nous devons refuser de nous laisser diviser en camps opposés.

L'un des défis consiste à franchir le fossé entre les générations. Dans ma communauté d'Oxford, quatre générations sont représentées. Il y a un vieux frère qui a été formé selon la tradition classique d'avant le Concile. Nous sommes quatre ou cinq de ma génération à avoir vécu les années exaltantes et tumultueuses de l'après-Concile. Il y a un groupe plus nombreux qui vient de ce qu'on appelle parfois la « génération Jean-Paul II », en réaction contre ce qu'ils tenaient pour le libéralisme sauvage de ma génération. Et maintenant, il y a la « génération Y », au milieu et à la fin de la vingtaine, qui est encore autre chose. Une communauté ne peut être florissante que si elle ose accueillir les jeunes, les interroger et se laisser interroger par eux, en sachant qu'ils ne seront jamais comme nous. Plusieurs congrégations sont en train de mourir parce qu'elles n'acceptent pas que les jeunes doivent être différents de nous. Quand j'étais encore jeune frère, nous avions un vieux dominicain épatait qui s'appelait Gervase : c'était un grand savant et il argumentait souvent contre les idées folles des jeunes mais, quand venait le temps de voter, il se rangeait toujours avec nous parce que, sans les jeunes, il n'y a pas d'avenir.

Notre capacité de tolérer la différence, et d'en venir à l'apprécier, fait aussi partie du témoignage que nous donnons à l'Église. Le concile Vatican II a mis l'accent sur l'Église locale, regroupée autour de l'évêque. C'est très bien et c'est très beau. Mais l'Église hiérarchique a besoin, elle aussi, des religieux avec leurs différents charismes et leurs différentes vocations. Elle a besoin de contemplatifs qui

résistent à l'affairement du monde, et de religieux qui travaillent avec les pauvres et les exclus, ou qui exercent un apostolat intellectuel. Nous avons besoin de l'admirable diversité des spiritualités religieuses : franciscaine, jésuite, dominicaine, carmélitaine, etc.

La tentation pour l'Église hiérarchique, c'est de tendre à l'uniformité. L'unité a tendance à tourner à l'imposition de l'uniformité. Mais, comme nous l'avons vu, une communauté homogène n'est pas un bon signe du Royaume. Ainsi donc, les communautés religieuses peuvent, par leur excentricité, aider l'Église à garder le cap sur le Royaume. C'est vrai depuis l'époque où les pères et mères du désert ont lancé leur étrange mode de vie, voilà plus de mille six cents ans. Nous sommes comme les bouffons, autrefois, à la cour du roi, eux qui avaient la liberté de parler librement et même de taquiner Sa Majesté ! Faute de cette liberté, l'Église meurt.

L'envoi en mission

Nous ne sommes pas seulement appelés à entrer dans la communauté, nous sommes aussi envoyés en mission. Cela aussi parle du Royaume et de notre espérance pour l'humanité. Jésus nous a été envoyé par le Père. À la fin de chaque messe, nous sommes envoyés. C'est un signe de l'amour de Dieu, qui n'oublie personne et qui rassemblera l'humanité entière dans le Royaume.

J'ai été profondément touché par une conversation avec un frère appelé Pedro, en Amazonie. C'était un homme instruit qui aurait pu faire toutes sortes de choses. Au lieu de cela, il a accepté d'être envoyé en ministère dans ce coin reculé de la jungle. Il passait la plus grande partie de son temps à marcher et à circuler en canoë pour visiter de petites collectivités d'indigènes inconnus du reste du monde. D'une certaine façon, en se consacrant à ces personnes, Pedro disparaissait, partageait leur invisibilité. Mais il y trouvait sa joie parce que c'était sa vocation. C'était un signe que ces populations que nous n'avions jamais remarquées n'étaient pas oubliées de Dieu. Par le soin que vous prenez des exclus, vous êtes un signe de la mémoire infaillible qu'a Dieu de chaque personne humaine.

S'envoyer les uns les autres

Il est important que Pedro n'ait pas simplement choisi d'aller là-bas. Il y a été envoyé. C'est le fait d'être envoyé qui en fait un signe de l'attention personnelle de Dieu et non plus une carrière comme une autre. Nous-mêmes, osons-nous envoyer et osons-nous être envoyés ? Plusieurs congrégations religieuses n'ont plus le courage de le faire. Lors d'une réunion aux États-Unis, une soeur m'a confié qu'elle avait vingt ans de vie religieuse et que jamais personne ne lui avait jamais demandé de faire quoi que ce soit. Elle peut choisir la mission qu'elle veut. Elle a beau dire, comme Isaïe : « *Me voici, envoie-moi* », mais il n'y a personne qui le fasse.

Pourquoi certaines congrégations ont-elle peur d'envoyer ? Il y a plusieurs raisons à cela. Certaines et certains supérieurs préconciliaires étaient tyranniques et décidaient de manière arbitraire : les membres en ont été tellement blessés qu'aujourd'hui les responsables hésitent à envoyer quelqu'un. Après de tels abus du vœu d'obéissance, nous n'osons plus envoyer. Une autre raison a trait à la disparition des missions communautaires dans de nombreuses congrégations qui ne dirigent plus d'hôpitaux, d'écoles ou de collèges, qui se sont tournées vers les paroisses pour exercer l'apostolat et qui ont été absorbées par les structures de l'Église locale. Il n'y a donc plus de mission où envoyer des gens.

Mais je suis convaincu que pour que la vie religieuse redevienne florissante, il va nous falloir retrouver le courage de nous envoyer les uns les autres, car autrement nous n'arrivons pas à être un signe de la mémoire de Dieu. Je ne serais jamais entré chez les Dominicains si on m'avait dit que je pourrais faire ce que je voudrais. Et les jeunes ne viendront pas aujourd'hui à moins de savoir que nous allons leur demander de faire des folies, des choses qui pourraient sembler dépasser leurs capacités.

Jésus a été envoyé pour incarner le visage du Père. Il reconnaissait les gens. Rencontrer Jésus, c'est toujours rencontrer quelqu'un qui vous a reconnu le premier. Il reconnaît Nathanaël, et alors Nathanaël le reconnaît. Il reconnaît Zachée dans le figuier. Il reconnaît Marie-Madeleine dans le jardin, et alors elle peut le reconnaître : « *Marie. – Rabbouni.* » Un jour à Lima, j'ai trouvé une photo d'un

enfant de la rue. Et sous le portrait, il y avait : « *Saben que existo, pero no me ven.* » (Vous savez que j'existe mais vous ne me voyez pas.) Les gens savent qu'il existe en tant que problème, comme menace, mais ils ne le voient pas, lui. Les religieux et les religieuses sont envoyés dans les endroits les plus oubliés, pour être le signe du Dieu qui n'oublie personne et qui reconnaît les visages.

Garder confiance

En conclusion : à cette époque où l'humanité souffre d'une crise d'espérance, la vie religieuse peut être un petit signe du Royaume. Nous sommes un signe d'abord en vertu de notre vocation. Nous rendons visible la vocation de toute l'humanité, qui est appelée au Royaume. Nous sommes un signe du Royaume en étant appelés à entrer en communauté et en osant vivre avec des gens différents de nous. D'une manière prophétique, nous refusons la sécurité d'un foyer composé de personnes qui pensent comme nous. Et nous sommes un signe en étant envoyés en mission en dehors de la communauté, pour signifier l'amour et la mémoire infinis de Dieu. Être un signe de ce genre, c'est quelque chose qui vaut la peine. L'Église et la société ont plus que jamais besoin de ce signe. Alors ayons confiance. Nous ne sommes pas finis ! ■

Publié avec l'aimable autorisation de la CRC

*Toute reproduction de cette conférence
requiert l'autorisation préalable de la CRC :
communications@crc-canada.org*

PARTAGE DE PRATIQUES
TÉMOIGNAGES

La vie monastique, un appel pour aujourd’hui et demain ?

Jean-Pierre Longeat
bénédictin,
abbé de Ligugé

En France, la vie monastique est toujours très présente : on compte quelques 1 300 moines (au sens strict : bénédictins, cisterciens, chartreux) répartis en 44 monastères et quelques 5 500 moniales réparties en 294 monastères (bénédictines, carmélites, cisterciennes, clarisses, dominicaines, visitandines, autres). Bien sûr, la chute du nombre des vocations est réelle depuis longtemps, mais il est peu de pays hors d’Europe à bénéficier d’une telle abondance de moines et moniales. Il est vrai que les monastères ne sont pas également répartis sur le territoire français et que beaucoup de régions déplorent ne pas avoir une telle présence dans leur Église locale. Mais il faut rajouter, à cet ensemble des grands ordres traditionnels, un certain nombre de communautés nouvelles qui représentent aussi un apport numérique et qualitatif non négligeable.

Au lieu donc de gémir sur les malheurs des temps, voyons quels sont les appels auxquels le charisme monastique peut répondre aujourd’hui.

Vie monastique

Mais qu’entend-on exactement par vie monastique ? Le label est tellement en vogue actuellement que l’on ne sait plus très bien à quelle couleur d’habit se vouer. Dans le vocabulaire actuel, au sens strict, les

moines sont des hommes ou des femmes célibataires qui vivent dans un monastère ou un ermitage, dans un lieu donc qui comporte une part plus ou moins grande de solitude, afin d'y consacrer toute leur énergie à la recherche de la pacification qui conduit à l'accomplissement du commandement de l'amour et permet d'orienter sa vie en fraternité avec tous les hommes vers la communion divine. Tous les disciples du Christ sont bien appelés à poursuivre ce projet de pacification intérieure pour vivre le commandement de l'amour, mais tous ne sont pas appelés à se retirer dans une plus grande solitude pour s'y consacrer d'une manière aussi radicale. Ce type de « définition » de la vie monastique n'exclut pas et même comprend une certaine part de contact et de collaboration avec la société. Les activités de travail et d'accueil sont souvent l'occasion d'un partage fructueux avec toutes les personnes rencontrées. Il a même pu arriver au cours de l'histoire que des moines soient envoyés hors de leur monastère pour participer à l'annonce de l'Évangile sous différentes formes dans un élan missionnaire.

Il serait trop restrictif de vouloir définir la vie monastique comme un pur et simple engagement dans la prière. Cette manière de définir le moine est trop marquée par l'esprit moderne qui depuis la fin du Moyen Âge catégorise, spécialise, classe à outrance, tout objet susceptible d'être analysé. Comme l'a écrit le P. Lécrivain, « *la vie monastique est comme la matrice de la vie consacrée* ». À tel point que même si au cours des siècles suivant le Moyen Âge, cette vie a pris des tournures différentes, en son essence, c'est toujours la même vie : toute vie religieuse comporte une part de vie monastique et toute vie monastique contient une part de vie religieuse qui se déploie en des formes variées. C'est pourquoi, la vie bénédictine et même cistercienne (dans une moindre part) présente une belle diversité à travers les continents et les pays. Certains monastères ont des collèges, des universités, des missions, des entreprises avec de nombreux salariés, alors que d'autres mènent une vie de grand silence dans la réclusion d'une stricte clôture.

La vocation monastique passe par une attention à l'unité entre la vie dite apostolique et la vie dite contemplative. Il est indispensable de retrouver la source commune qui consiste en un travail de conversion et que les anciens appelaient « vie active » ou « vie pratique » et un désir de prière qui conduit à l'union à Dieu, appelé

par les anciens, « vie contemplative ». L'une et l'autre sont nécessaires à tous, et même à tous les fidèles ; la vie consacrée, à l'intérieur de laquelle se situe la vie monastique en cultive des accents divers qui sont autant de richesses et espérons-le de stimulants pour l'Église. Parmi tous ces accents, le recul pris sur l'immédiateté des choses de ce monde n'est pas le moindre.

La communauté

La vie monastique comporte généralement une dimension communautaire (la vie érémitique n'est pas le fait des débutants mais, comme le dit saint Benoît, « *de ceux qui ont déjà été aguerris dans les rangs de la communauté fraternelle afin de pouvoir envisager un face à face non illusoire avec le diabolos, le diviseur, l'adversaire spirituel* »). Cet élément communautaire revêt une grande importance dans le monde contemporain. On peut dire que l'un des témoignages les plus impressionnantes de la vie monastique est le fait qu'une communauté d'hommes ou de femmes rassemblés en un même lieu pendant trente, quarante, cinquante ans et même pendant des siècles, sans que ses membres n'en viennent à s'entredéchirer. Une communauté monastique est missionnaire dans la mesure où c'est sa vie même qui annonce l'Évangile. Sa vie est une prédication infiniment précieuse. Dans une culture qui tend à se globaliser, où l'individu et la masse indifférenciée sont les ingrédients d'une certaine compréhension de la vie en ce monde, on peut être frappé du choix différent des communautés chrétiennes et spécialement monastiques. Là, la personne est bien prise en compte comme un sujet individuel à part entière, mais cette personne est membre non d'une masse mais d'un corps vivant, dans la cohésion duquel l'existence acquiert un sens, car jamais l'homme n'a été créé pour être réduit à lui-même ou pour être objectivé dans un collectif.

On peut comprendre combien, pour des jeunes ou des moins jeunes de notre temps, l'adaptation à une telle perspective ne va pas de soi tout en étant fortement désirée. Il y a donc un équilibre à trouver pour que individu et communauté trouvent leur juste place. C'est bien ce que propose la *Règle de saint Benoît* en maints endroits :

depuis le chapitre 1 (*Les catégories de moines*) jusqu'au chapitre 72 (*Du bon zèle*) en passant par bien d'autres : 3 (*L'appel des frères en conseil*) ; 53 (*La réception des hôtes*) ; 58 (*La manière de recevoir les frères*) ; 63 (*Le rang à garder dans la communauté*) ; 64 (*L'institution de l'Abbé*) ; et aussi les chapitres 68 et 71 (*L'obéissance*).

Hommes et femmes

Dès le début de l'expérience ascétique, hommes et femmes ont été également concernés. Les femmes cependant ont toujours été plus nombreuses à répondre à cet appel. Même si les réseaux étaient jusqu'à présent relativement étanches entre les congrégations masculines et féminines, les influences réciproques ne manquent pas et la prépondérance institutionnelle des hommes reste très forte en matière de législation. La question posée ici est particulièrement actuelle : elle concerne l'équilibre hommes/femmes dans les sociétés contemporaines. On peut constater l'apparition de communautés d'inspiration monastique, doubles ou même mixtes plus nombreuses que par le passé. Que dire à ce sujet ? Dans l'histoire de l'Église, les fondations parallèles ont toujours existé : il arrivait souvent qu'un monastère d'hommes et un monastère de femmes soient voisins l'un de l'autre. Les monastères doubles présentent une autre formule : au centre, une église où tous se retrouvent pour la liturgie, avec de part et d'autres deux bâtiments distincts et indépendants pour la plupart des services. Dès le IX^e siècle, les monastères doubles avaient disparu au profit des monastères parallèles.

On peut noter aujourd'hui une reviviscence de ce genre d'initiatives. Le plus souvent, c'est le fait de communautés nouvelles qui ne suivent pas la règle de saint Benoît, mais dont certaines s'inspirent : les situations sont très diverses, depuis le monastère double où sœurs et frères ont des vies de communautés bien distinctes mais se retrouvent pour la liturgie, le repas ou quelques réunions, jusqu'aux communautés où sont rassemblés célibataires consacrés hommes et femmes, célibataires laïcs hommes et femmes, couples et enfants sous l'autorité d'un seul « berger » et sous un même toit.

Les ordres bénédictins et cisterciens ont toujours connu les fondations parallèles de moines et de moniales ou, en tout cas, des monastères proches avec des échanges de bonne fraternité ; certaines congrégations fonctionnent en grande complémentarité au niveau des chapitres généraux ou même des réunions régionales ou provinciales. Dans les sociétés contemporaines où hommes et femmes ont tant de mal à se situer réciproquement, il est important que les moines et les moniales puissent développer une parole et des actions communes afin d'être les témoins de la constante nouveauté de l'Évangile.

Anciens et jeunes

Une des caractéristiques des sociétés occidentales est le vieillissement et la difficulté de renouvellement de la population : les naissances sont en moins grand nombre que les décès et l'espérance de vie progresse régulièrement. On imagine bien et on expérimente chaque jour les difficultés liées à cet état de fait. De tout temps, les relations entre les différentes générations ont été l'objet de nombreuses questions. Saint Benoît évoque déjà dans sa règle ce problème en deux passages (ch. 4 et ch. 64). L'expression « *aimer les jeunes et respecter les anciens* » est la clé de compréhension de la position de saint Benoît. La jeunesse est incontestablement une force puissante ; tout semble possible à celui qui commence. Cela se traduit parfois par un certain absolutisme. Mais cet élan est souvent contrecarré par la dure constatation de la réalité brute. Alors, on prend conscience qu'il n'est possible d'aboutir que par un long cheminement : l'élan ne suffit pas, il faut aussi de l'expérience et surtout beaucoup de patience.

Personne n'est fait pour rester jeune ; la croissance se fait en vieillissant. Chaque étape de vieillissement est marquée par une crise nécessaire. On apprend que l'on est capable de beaucoup mais souvent bien autrement que l'on ne pensait. Il faut donc réentendre un appel qui va se déployer à travers des choix différents et mieux adaptés à la situation. Ne pas vouloir accepter ces temps de crises,

ne pas vouloir accepter les étapes de maturation dans le vieillissement peut être l'un des aspects les plus difficiles dans la relation entre les générations. Il est bien clair qu'aujourd'hui, l'idéal de jeunesse est maintenu aussi longtemps que possible et la traversée juvénile peut durer jusque vers trente ans, voire plus encore. Dans l'âge adulte, prennent sens les notions de durée, de stabilité, de fidélité à la parole donnée, de nécessité de l'institution. Mais cet âge est aussi marqué par l'expérience progressive d'un certain déenchantement avec la tentation de baisser les bras, de fuir dans le travail ou la sur-occupation qui meublent le vide avec aussi, cette difficulté à céder la place lorsqu'on commence à voir ses forces diminuer. Si la société occidentale a fixé une limite d'âge pour la cessation des activités professionnelles, il n'en va pas de même dans la vie monastique et pour bien des raisons, on peut se sentir encore indispensable dans sa charge jusqu'à l'extrême limite de ses possibilités, ce qui ralentit inévitablement certains renouvellements nécessaires : si l'adolescence se prolonge jusque vers trente ans, l'entrée dans la vieillesse proprement dite en est d'autant plus retardée !

Dans des sociétés productives comme les nôtres, c'est presque une honte de vieillir ! Comment aujourd'hui retrouver la richesse de cette expérience du dernier vieillissement et comment la partager en communauté ? La vieillesse est la période du détachement. La perspective de la mort s'y fait davantage présente. Il arrive qu'on vieillisse très mal en refusant cette réalité, en ne voulant pas lâcher prise. Le besoin de se faire encore valoir, de tyranniser les autres de mille manières pour se donner le sentiment d'exister encore peut être une des pires manifestations de la vieillesse. Et voilà bien l'ultime crise, celle qui conduit à la sagesse. La sagesse advient quand l'homme connaît sa fin et qu'il l'accepte sans s'en réjouir à tout prix mais d'une manière réaliste. On distingue alors l'important du négligeable, ce qui reste de ce qui passe. Là est la grandeur de la vieillesse. C'est d'un autre ordre que l'efficacité ou la force d'intervention, mais plutôt du rayonnement et de la pacification.

La communauté monastique est donc là pour témoigner que l'amour est possible même entre les générations. Chaque monastère regroupe jusqu'à quatre générations ! Il y a là un défi considérable pour les années à venir.

Formation

Même si les moines quittent les activités ordinaires du « monde » et cherchent une certaine simplicité de vie et un dépouillement de moyens, leur expérience les conduit cependant à promouvoir des éléments de culture qu'ils développent ensuite avec méthode et souvent quelque intelligence ! C'est pourquoi les moines ont toujours mis beaucoup de soin à la formation des jeunes qui se présentent dans leurs couvents. Aujourd'hui, les questions sont peut-être plus complexes qu'elles ne l'ont jamais été en ces matières, car la tentation matérialiste ou en tout cas, immanentiste est omniprésente et la conception habituelle d'un monde sans Dieu oblige tous les chrétiens à essayer de comprendre cette évolution pour mieux y répondre.

Ainsi, les moines sont en devoir de participer à ce type de problématique avec leur manière propre qui les rend sensibles au mystère de toute chose sans jamais avoir fini d'entrer dans l'immensité de la réalité dernière.

Il semble clair, mais pas pour tous cependant, que les moines ne peuvent se contenter de répéter servilement les acquis du passé. Les plus grands théologiens, sur lesquels s'appuie la tradition de l'Église, n'ont jamais fait cela. Enracinés dans la tradition, ils ont inventé toutes sortes de langages pour annoncer l'Évangile à tous les peuples tout au long de l'histoire. Cela est encore à poursuivre aujourd'hui, et il faut bien reconnaître que les moines sont souvent douloureusement absents de ce chantier sans lequel l'Église aura bien du mal à passer les grandes crises qui vont encore la secouer dans les temps à venir.

Pour cette tâche, il est important que les monastères aussi bien de moines que de moniales s'unissent, se concertent, se montrent exigeants et généreux ; l'effort à faire est très onéreux à tous points de vue, mais à long terme, il est prometteur et permet de porter de nombreux fruits autrement que dans le repli sur l'observance littérale de coutumes relatives et cependant nécessaires, mais secondes par rapport à l'étonnante vitalité de la foi.

Des foyers monastiques en ville sont indispensables pour développer le fruit des dialogues entre moines, chercheurs, professeurs, étudiants et spécialistes ou simplement témoins des réalités de la foi.

Des studiums sont nécessaires, pris en charge par plusieurs monastères ou en relation avec les facultés catholiques pour que puissent se vivre ensemble sous forme de sessions par exemple, l'acquisition des connaissances, d'une méthode de travail et l'expérience monastique très concrète du plus quotidien (travail, *lectio*, vie fraternelle).

La formation se trouve aussi confrontée à la grave question de la structuration des personnalités selon un équilibre satisfaisant de la psychologie : il est reconnu aujourd'hui que cette construction humaine et spirituelle s'étend sur une période relativement longue, avant qu'il ne soit même possible de prendre un engagement définitif. L'accompagnement de cette formation initiale nécessite une proximité des candidats et de leurs formateurs et une connaissance minimale de la dimension psychologique mais aussi un enracinement dans une tradition porteuse, sans crispation, avec beaucoup de souplesse, sans pour autant renier les exigences liées à tout développement authentique.

Culture

Dans le prolongement de la formation, on peut dire que les moines se trouvent appelés à transmettre et à inventer avec d'autres des éléments de culture qui participent à la construction d'une société et d'un monde toujours à renouveler.

Les monastères sont souvent des lieux de mémoire que les artistes ou les savants aiment à fréquenter pour nourrir et interroger leur inspiration. Depuis toujours, ces hommes et femmes conduits au désert pour y chercher Dieu dans la vérité de leur être profond se sont montré attentifs à un certain art de vivre où chaque détail prend de la valeur : la forme, la couleur, la position, l'expression, l'intensité d'une réalisation comptent beaucoup dans la réussite de la communication entre les êtres.

Si la culture occidentale est amenée dans l'avenir à connaître un certain effondrement, les communautés monastiques avec d'autres communautés pourront peut-être se présenter comme des lieux stables où des passages seront possibles vers une nouvelle culture.

C'est pourquoi, même si la dimension de retrait reste essentielle dans la vie monastique, elle ne coupe pas cependant des cris et des

espérances des hommes que toutes les cultures de par le monde sont chargées d'exprimer.

On peut espérer que les monastères sauront saisir cette chance de participer à ce grand passage en collaboration avec les artistes et les chercheurs prêts au dialogue.

Exclusion et intégration

Par définition, en raison de leur situation de mise à l'écart volontaire, les moines sont des marginaux et se trouvent ainsi proches de tous les autres marginaux et exclus de notre société. Déjà, au temps de saint Benoît, les hôtes de toute espèce frappant à la porte du monastère, ne manquaient pas à toute heure du jour et de la nuit et la règle de saint Benoît prescrit de leur répondre et de les traiter comme le Christ en personne, spécialement en la personne des pauvres.

On peut penser qu'un des éléments de construction de l'avenir passe par la collaboration avec tous ces exclus habituels de la vie sociale qui portent tant de richesses à laisser grandir pour pouvoir penser et agir d'une manière totalement neuve.

Un accueil d'urgence pour la nuit ne peut suffire. Il est nécessaire pour les communautés de s'inscrire dans des réseaux qui prennent en compte les besoins de ces personnes aux différents stades de leur cheminement.

Cette perspective reflète l'esprit de la Révélation où Dieu s'adresse en priorité aux pauvres, aux humiliés qui n'ont aucun droit à faire valoir, mais sont des êtres en attente, en désir prêts à recevoir la Parole de vie pour la suivre. Les monastères sont bien des lieux de partage, mais ne sont-ils pas aussi des lieux d'installation et de sécurité où la simplicité de vie, le dépouillement sous toutes ses formes sont insuffisamment vécus ?

Les lieux de passage vers une société nouvelle ne pourront être que des lieux de pauvreté, de précarité. C'est pourquoi, si l'on veut que dans des pays riches comme les nôtres, la vie monastique puisse avoir quelque avenir, il est nécessaire qu'elle soit simple et concrètement pauvre comme elle l'est incontestablement dans certaines communautés. Peut-être faudrait-il imaginer des refondations en

groupes plus restreints autour d'une communauté centrale forte de son enracinement humain et spirituel pour redécouvrir et vivre concrètement cette dimension de dénuement matériel.

C Conclusion

La vie monastique, aujourd'hui comme hier, est en mesure de permettre à certains et à certaines de répondre à un appel de vie en Christ. En soulignant quelques aspects très contemporains que la vie monastique permet d'aborder sous un jour positif, nous avons pu montrer l'une ou l'autre caractéristique de cette vocation et montrer en quoi elle avait quelque pertinence. Chaque année, quatre à cinq nouvelles fondations monastiques apparaissent sur la surface du globe, mais elles naissent généralement sur d'autres continents que l'Europe. Pourtant, la vie monastique a quelque chose à dire et à faire dans les pays de vieille tradition chrétienne qui éprouvent assez douloureusement la perte du sens et qui devront vivre un passage vers une civilisation ou une culture nouvelle dans les décennies à venir. Cependant l'essentiel réside encore ailleurs. L'avenir des communautés monastiques est entre les mains de l'Esprit Saint.

Le développement de la vie monastique est bien d'actualité ! Il est donné dans le mystère d'une présence qui ne cesse d'advenir et qui seule, peut éclairer le chemin des hommes sur la route du Christ par la force de l'Esprit. ■

Bien dans l'Église et pourtant inclassables

Isabelle Parmentier
vierge consacrée,
diocèse de Poitiers

Le 31 mai 1970, le *Rituel de la consécration des vierges* est mis à jour et promulgué selon les orientations du concile Vatican II. Conférée au cours des siècles à certaines moniales qui en avaient gardé la coutume, cette consécration s'offre désormais aux femmes désireuses de vivre un célibat pour Dieu au cœur du monde. Grande nouvelle pour celles qui étaient déjà engagées mais qui, jusque-là, devaient vivre leur engagement en toute discrétion, sans autre possibilité que des vœux privés. Les voilà publiquement reconnues dans l'Église¹. Rien qu'en France, elles sont aujourd'hui près de quatre cents. Qui sont-elles au juste ?

Une antique tradition : les « vierges consacrées »

On les appelle vierges consacrées, nom historiquement situé, affectivement chargé, lourd à porter, qui prête, sinon à sourire, du moins à confusion. Une appellation contrôlée qui renseigne peu sur ce qu'elles sont réellement. Beaucoup s'interrogent. Pourquoi, en plein XX^e siècle, avoir été rechercher cette expression ancestrale ? L'enjeu dépasse la seule question de vocabulaire. Il nous faut expliciter cette vocation, risquer d'autres mots pour en dégager le fondement chrétien, montrer son originalité toute baptismale, son actualité prophétique dépoussiérée au cœur de l'Église pour le monde d'aujourd'hui.

Cet article voudrait mettre en lumière la chance que représente une telle vocation dans l’Église, en montrant aussi ses ambivalences, ses ambiguïtés et même ses tentations. Car cette vocation est une vocation à risque, tant pour l’Église qui s’engage que pour la femme qui se donne. Engagement offert à un petit nombre et qui devrait rester, à mes yeux, exceptionnel. Je n’ai paradoxalement jamais travaillé à la promotion de cette vocation complexe. Si j’accepte aujourd’hui de parler après des années de silence, c’est parce qu’on me le demande instamment. Je le fais non pour convaincre, mais pour tenter de contribuer, dans la mesure du possible, à éclairer un peu. Loin de moi la prétention de parler au nom des autres vierges consacrées, encore moins à leur place. Chacune est unique. Toutes différentes. Alors, à partir de mon expérience personnelle, m’appuyant sur l’histoire d’autres femmes engagées ces dernières années, en particulier dans le diocèse de Poitiers, j’essayerai de donner chair à cette réalité féminine multiple et riche. Je risquerai quelques réflexions théologiques dans l’espoir d’ouvrir peut-être des perspectives.

Une seule consécration : le baptême

Je me suis personnellement engagée il y a près de vingt-huit ans, le 16 novembre 1980 à Maisons-Alfort, dans le Val-de-Marne entre les mains de Mgr François Frétellière, au milieu d’une assemblée nombreuse de témoins, foule disparate composée de collègues de travail – j’étais à l’époque enseignante dans un collège public – de prêtres, d’amis d’enfance de mon village du Sud-Ouest, de ma famille, d’enseignants de la faculté de théologie de Paris où j’étais étudiante au cycle C, des voisins du quartier, des religieuses, les membres de mon équipe d’accompagnement, et les paroissiens avec qui je vivais des engagements pastoraux aussi variés que passionnantes. Première « consacrée » dans le diocèse de Créteil, l’événement éveillait la curiosité à une époque où se cherchait avec enthousiasme et souffrance, dans l’espérance malgré les difficultés et les tâtonnements, la place de la femme dans l’Église. Ni ministère, ni consécration religieuse, ni sacrement, quoi donc alors ? Nous avions l’impression que quelque chose de nouveau commençait. Cinq mois plus tôt,

le pape Jean-Paul II en visite en France, avait lancé au Bourget son vibrant : « *France, qu'as-tu fait de ton baptême ?* » J'avais conscience de vivre mon baptême jusqu'au bout en consacrant ma vie à Dieu dans le célibat, aux côtés de ceux qui, dans le sacrement du mariage, déployaient leur baptême, eux, dans l'amour conjugal. Car à la même époque, mes frères et sœur se mariaient, mettaient au monde leurs premiers enfants, une amie très chère s'engageait comme moniale à l'abbaye du Bec-Hellouin, un séminariste ami se tenait dans le chœur, et moi, je me donnais autrement qu'eux, à leurs côtés, comme eux et différente, dans une même allégresse partagée. Tous consacrés, tant il est vrai qu'une même et unique consécration se déploie en toute vocation : la consécration baptismale. Tout baptisé, marié ou pas, religieux ou ministre ordonné, est consacré à Dieu, greffé au Christ, oint de l'Esprit. Vierge consacrée, vierge baptisée, c'est donc la même chose. On pourrait dire alors que je suis laïque consacrée. L'expression est commode mais, reconnaissons-le, tout aussi illogique. Si laïc veut dire non prêtre ou non diacre, (qui n'a pas reçu de ministère ordonné), ou membre du peuple saint tout entier baptisé (*laos*), alors laïque consacrée est encore l'équivalent de chrétienne baptisée. On tourne en rond.

Un don total et définitif

En ces années post-conciliaires d'effervescence théologique et pastorale, le père Fréteilliére soucieux autant que moi de ne pas rétrécir mon engagement au seul vœu de chasteté, prit la liberté d'écartier le vocabulaire trop exclusivement nuptial². Nous avons laissé de côté les expressions mystiques de vierge, de pureté, d'innocence première, de corps sanctifié, ignorant même jusqu'à l'expression épouse du Christ. « *Comment Jésus peut-il être le mari de tant de femmes à la fois ?* » m'avait demandé un collégien insolent. *Serait-il polygame ?* Si la tradition patristique est solide, si la poétique et la symbolique liturgiques sont édifiantes, en réalité, la pente est glissante : sexualité refoulée et sublimée en une sainteté rêvée, désincarnée, idéal inatteignable, souvent déconnecté de la réalité bien fragile d'une féminité affrontée aux relations humaines sexuées, toujours complexes. Que d'excès !

Sans parler du lyrisme exalté, exprimé souvent (mais pas seulement) par des hommes eux-mêmes célibataires. Qui oserait s'enquérir à propos d'un jeune homme s'engageant par voeu au célibat s'il est bien « vierge consacré » au masculin ? Sérieusement, pourquoi la virginité serait-elle exclusivement féminine ? Quoi qu'il en soit, la vie – et *a fortiori* toute une vie – ne se résume pas à la maîtrise de la sexualité.

« Vous êtes au Christ »³

D'un commun accord, le père Fréteilliére et moi avons donc substitué au vocabulaire nuptial le vocabulaire paulinien d'appartenance au Corps du Christ. Ainsi ai-je prononcé mes vœux avec les mots mêmes de l'apôtre Paul : « *Je considère que tout est perte en regard de ce bien suprême qu'est la connaissance du Christ mon Seigneur, le connaître, Lui, avec la puissance de sa Résurrection et la communion à ses souffrances...* C'est pourquoi je m'engage par voeu, pour toute ma vie, à Lui consacrer mon corps, mon cœur et ma liberté, m'efforçant de vivre dans la simplicité évangélique et le partage avec mes frères... Ainsi, tendue en avant de tout mon être, je m'élance vers le Christ pour tâcher de le saisir, ayant déjà été saisie par lui⁴. » Le reste du cérémonial fut également adapté, dans le respect de ses signes et de son esprit, privilégiant d'un bout à l'autre les mots de l'Écriture. La Bible me fut remise comme livre de prière et de vie. Pas de voile, pas de place d'honneur attitrée à la cathédrale comme dans l'antiquité, mais l'anneau pour signifier l'alliance baptismale définitive dans le Christ avec Dieu, dans une vie de célibat au service de l'Église et de mes frères. La prière consécra-toire a elle aussi été entièrement réécrite par l'évêque : le don de l'Esprit n'est pas d'abord pour la sanctification de mon âme (ni de mon corps), mais en vue d'édifier et de sanctifier le Corps du Christ. Ainsi se transmet la Tradition dans l'obéissance à l'Esprit, loin des soumissions stériles à la lettre⁵.

« Nous vous donnons notre enfant ! »

Vingt-huit ans plus tard, avec du recul, je me réjouis de la difficulté que nous avons toujours à nommer cette vocation. Ni prêtres, ni

évêques (!), ni diacres, ni mariées, ni religieuses, ni moniales, ni ermites... ni ceci, ni cela. On nous définit facilement par ce que nous ne sommes pas. Notre nom semble imprononçable. C'est peut-être mieux ainsi. Je repense souvent au témoignage bouleversant que ma mère a fait le jour de mon engagement en 1980. Il n'a pas pris une ride.

« Le projet de notre fille n'est pas tellement facile à comprendre. Comme les Mages, nous devons marcher les yeux fixés sur l'étoile. Quand nous voulons décider nous-mêmes de la route à prendre, nous nous retrouvons au pire devant Hérode, au mieux devant quelques vieux Sages, pas si sages que cela, décidés à nous faire marcher sur des chemins connus, tranquilles, bien balisés qui ne sont pas obligatoirement ceux que le Seigneur a choisis pour nous. Comme il serait plus simple en effet et, en un sens, plus rassurant, de pouvoir mettre un voile sur la tête de notre fille et de lui donner une étiquette conforme aux normes habituelles. Mais voilà : "l'Esprit souffle où il veut" et l'étoile nous guide toujours "sur un autre chemin". Notre fille a délibérément choisi de rester laïque, comme vous et moi, prenant l'Église comme famille. Ce choix nous conduit, nos enfants et nous, à une plus grande solidarité avec elle sur tous les plans. Sa recherche est pour nous un appel à l'inconfort spirituel. Elle nous provoque à une plus grande fidélité à la grâce de notre baptême et de notre mariage, elle nous invite sans cesse à ne pas nous satisfaire de notre médiocrité. Et maintenant je m'adresse à vous, chers frères et sœurs du diocèse de Créteil : voici que ce soir nous vous donnons notre enfant. Aimez-la bien, c'est-à-dire aidez-la par votre soutien fraternel, par l'amitié, et surtout par vos exigences spirituelles, à faire grandir en elle la charité du Christ. Qu'ainsi, grâce à vous, elle puisse prêter une attention toujours plus fervente à l'eau vive de son baptême qui ne cesse de ruisseler sur son âme en murmurant : "Viens vers le Père" ⁶. »

Cette vocation insaisissable s'est incarnée pour moi dans la durée d'une histoire riche et mouvementée, bien réelle. Au regard d'autres expériences, je voudrais souligner trois traits qui me paraissent communs à l'ensemble de ces femmes. Trois traits qui mettent en lumière la vocation de toute l'Église, en lui rappelant d'où elle vient, qui elle sert et vers qui elle va.

Célibataires au cœur du monde

Vivre seule, pour une femme, dans la société d'aujourd'hui, est devenu fréquent. Subi ou choisi, le célibat féminin semble installé pour longtemps dans le paysage occidental. Le phénomène va croissant : esseulées par force ou par choix, femmes séparées ou divorcées, mères célibataires, veuves, de grandes souffrances se cachent sous l'apparente banalité. Contrastant par leur style de vie, certaines femmes témoignent, elles, d'une liberté pleine de gaieté. Libres : à l'évidence, elles ne sont pas à prendre, leur cœur est pris. Elles vivent réellement seules, sans amant dans leur lit, mais pas isolées, décentrées d'elles-mêmes, intéressées par tout et par tous. Gaieté, elles sont habitées par une joie inépuisable qui vient d'ailleurs que du métier qu'elles exercent, des biens qu'elles possèdent ou des projets qu'avec d'autres elles bâtissent.

Chrétiennes radicales, pas des vestales

Quelqu'un d'Autre qu'elles-mêmes les anime et les pousse dehors. Aucune n'est confinée. Ni pieuses, ni timorées. Réservées, certes, car Dieu se les réserve, à l'écart mais pas à l'abri. Données. Ainsi croise-t-on Christelle chaque matin dans les rues de Poitiers qui pédale dur sur son vélo de factrice. Cécile est aumônier d'hôpital au CHU ; Élisabeth, artiste peintre, se rend disponible à tous dans son village, Isabelle s'engage depuis des années dans plusieurs associations, etc. Quelque chose de radical est perceptible en chacune. Certes, elles peuvent agacer par le côté entier de leur personnalité. Il est inconfortable de fréquenter quelqu'un dont la vie ne se justifie que par une invisible présence. « *Comprene qui pourra* » dit Jésus, en soulignant que certains se font eunuques pour le Royaume des cieux⁷. La vie de ces femmes témoigne d'une absolue gratuité, un signe que j'ose qualifier d'eschatologique, un célibat pour la Résurrection, un célibat pour Dieu. Pour Dieu seul. Rien d'autre en effet que Dieu ne peut saisir une vie de manière aussi radicale. Une passion dévorante que ces femmes s'épuisent à contenir sans y parvenir. Comme le prophète Jérémie⁸. La joie de Dieu est la plus forte.

D'abord pour la louange, ensuite aussi pour le service

Cette gratuité caractérise notre vocation. « *L'homme est créé pour louer, respecter et servir Dieu son Seigneur* », dit saint Ignace de Loyola⁹. Dans l'ordre : pas d'abord pour servir. D'abord pour louer, pour rien d'autre que cette reconnaissance fondatrice, première. Un célibat de gratitude. « *Vous n'êtes pas consacrée à ce que vous faites, vous êtes consacrée à Dieu seul !* » aime me dire le père Maurice Vidal. Dans notre société où prévalent la performance, la rentabilité, le profit et, dans l'Église, l'efficacité pastorale, le célibat pour Dieu ne sert d'abord à rien, à rien d'autre qu'à combattre les idoles en désignant Dieu comme l'Unique. C'est clair, « *ou bien tu adores ce que tu fais, ou bien tu adores Celui qui t'a fait* » (Paul Beauchamp). « *Écoute Israël, le Seigneur est UN. De Dieu, tu n'en auras pas d'autre que moi*¹⁰. » Si Dieu seul est Dieu, rien d'autre ne peut être absolu sur terre. Si Dieu seul est Dieu, tout sur terre devient relatif. Le célibat pour Dieu ne relativise pas ce qui est humain, le Christ a pris chair de notre chair pour porter notre humanité au plus haut de la gloire de Dieu. Non, le célibat consacré ne relativise rien, il met tout en relation avec Dieu. Telle est l'offrande obstinée de ces priantes insérées dans le monde pour la gloire de Dieu.

Notre vocation n'est pas d'abord d'être des militantes. Notre mission première est d'adorer. Dire que Dieu est Premier, ne relativise pas l'action. C'est remettre l'action – éminemment nécessaire – à sa juste place, comme un fruit, une action de grâce, en refusant de prendre les moyens pour la fin. Dieu est la source et la fin. Ces femmes viennent de lui et retournent vers lui. Fatiguées peut-être, « vidées » souvent, mais jamais épuisées, ressourcées par le don d'elles-mêmes en Celui qui les ressuscite sans cesse pour Lui. Comme pour tant de chrétiens, le lieu de leur ressourcement quotidien est la lecture priée de l'Écriture. C'est cette Parole qui les engendre à elles-mêmes dans l'Église. Qui les ressuscite et les envoie. Leur solitude n'est pas une fin, elle n'est même pas un moyen, elle est d'abord le lieu d'une révélation. Chacune à sa manière atteste que Dieu fait naître, que le Dieu vivant fait vivre.

Dans une Église diocésaine

Incorporées, pas collectionnées

Ces chrétiennes radicales ne forment entre elles aucune corporation, aucune congrégation. Elles n'ont ni règle ni structure, ne cherchent pas ou peu à se connaître, ne se fréquentent pas régulièrement. Elles choisissent de se lier à un diocèse. Pourquoi s'étonner ? Personne ne s'étonne qu'un jeune homme entre au séminaire pour consacrer sa vie à Dieu dans un diocèse. Qu'offre l'Église aux jeunes femmes qui expriment le même désir ? Rien. Ah si ! Vierge consacrée, à défaut d'autre chose. Interrogez-les ! Presque toutes ont cherché longtemps leur place dans l'Église, elles ont tâtonné, essayé telle ou telle congrégation, institut séculier, ou autres. Toutes sont revenues à leur désir premier, être incorporées à leur diocèse, réalisation locale de l'Église « *peuple de Dieu, Corps du Christ, Temple de l'Esprit* ». Cette option si évidente pour elles, continue curieusement de poser question dans l'Église. Combien de fois ai-je personnellement entendu, sur un ton de reproche compassé : « Quel est ton collectif ? Où sont ta communauté, ton institut, ta congrégation ? » Soupçon terrible et récurrent, tant il est difficilement admissible dans notre sainte Église de voir une femme laissée à elle-même, seule dans la nature. Appel à la vigilance ecclésiale, certes. Mais, de même que le célibat désigne Dieu comme l'Unique, de même cette solidarité diocésaine pourrait bien contester d'excessifs attachements à diverses appartenances ecclésiales. Il est facile de sacraliser une pastorale ou un courant théologique au nom du Christ. Il est tentant, au nom de l'Évangile, d'absolutiser sa paroisse, son mouvement d'action catholique, sa « communauté nouvelle», de défendre avec la meilleure conscience du monde les intérêts des uns contre les autres. « *Chacun de vous dit : "Moi, je suis à Paul. Et moi, à Apollos, et moi à Cephas. Et moi au Christ."* Le Christ est-il divisé ?¹¹ » Ce n'est pas être nulle part que de choisir le diocèse comme seule famille. Pas d'identité collective, pas d'école théologique propre. Pas d'autre congrégation que le diocèse, pas d'autre supérieur que l'évêque, pas d'autre spiritualité que l'Évangile. Pas d'autre étiquette que chrétienne, pas d'autre cloître que la vie des hommes. À l'heure où certains courants

d'Église cèdent à la tentation de contourner la médiation diocésaine pour recourir directement à l'évêque de Rome, une telle volonté tenace de s'enfouir dans le terreau diocésain fait signe aujourd'hui. L'Église locale est le lieu de l'Église universelle. Ces femmes libres mais non déliées se donnent pour une appartenance.

Librement référencées à l'évêque

Ce qui rend visible et consacre publiquement l'appartenance diocésaine de ces chrétiennes radicales, c'est leur lien personnel avec l'évêque. C'est l'évêque qui les appelle. Par là même, elles ont avec lui une relation canonique. Ainsi se trouve garantie l'authenticité ecclésiale de leur état de vie.

Ce lien n'est pas forcément simple. L'évêque n'est pas leur accompagnateur spirituel, il n'est pas non plus leur patron, puisqu'elles ne font pas vœu d'obéissance. Osons dire que ce lien peut parfois poser de réelles difficultés, surtout lorsque ces femmes exercent une mission pastorale, *a fortiori* un ministère reconnu. Risquent alors de se mélanger ministère et état de vie. À la différence des prêtres liés entre eux par un presbyterium, elles se trouvent particulièrement exposées et vulnérables quand survient un changement d'évêque, ou lorsqu'un évêque change d'orientation. « *Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête*¹². » Au coude à coude avec les chrétiens ordinaires, peut se vivre alors parfois quelque chose du mystère pascal. Qui dit mystère pascal dit mort, mais aussi résurrection. En vingt-huit ans, j'en suis pour ma part à mon quatrième diocèse et à mon sixième évêque...

Pour une fraternité universelle

Femmes d'amitié, pas des ermites

« *Qui est ma mère ? Qui sont mes frères ? demande Jésus (qui ne dit pas : qui est mon épouse ?). Celui qui fait la volonté de Dieu,*

*celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère*¹³. » J'entends en écho : « Montre-moi tes amis, je te dirai qui tu es ! » Dans le Christ, l'amour n'a rien de sentimental. « *L'amour n'est pas un état d'âme, c'est une décision* » écrivait Simone Weil. « *Il y a en vous Quelqu'un qui nous aime tous* » dit un jour un homme médusé par l'audace de sa collègue qu'il savait chrétienne et qui venait de réussir une médiation difficile lors d'un conflit dans l'entreprise. Signe parmi les signes, l'amour du Christ traverse les frontières, transcende tous les particularismes, les corporatismes. Il ne fait pas de différence entre les hommes, se réjouit seulement de ce qui est juste. « Non, aimer tout le monde, c'est n'aimer personne » grognent les sceptiques. Ce n'est pas aimer personne que choisir d'aimer tout le monde un par un, visage par visage, en commençant par ses voisins de palier, ses collègues de travail ou les paroissiens de son quartier. La parole de Jésus fonde la vocation chrétienne à la fraternité universelle. Comme le dit avec force le Père Vidal, « *Jésus est mort pour la même chose pour laquelle il est né : être le Premier-né d'une multitude de frères.* »

« *Notre Père, donne-nous aujourd'hui...* » les amis, les frères de ce jour ! Ainsi s'élève souvent ma prière. Inlassablement, je supplie Dieu de me donner l'Église comme un pain. Et il m'exauce, car effectivement, l'Église m'est donnée jour après jour, communauté nourrissante, provisoire, inattendue, toujours neuve, chaque jour reçue, chaque soir rendue, jamais retenue, visages aimés non possédés, coeurs rencontrés et quittés : chasteté au quotidien dans l'attachement et le détachement, dans une solitude non isolée, tout entière orientée et finalisée par la relation à tous. Devant Dieu, je suis « foule ».

Des femmes sans frontières

En tant que laïques, nombre de ces femmes pénètrent loin dans la société avec légèreté, souplesse, féminité. Elles se lient facilement, nouant des relations de confiance avec des personnes de tous âges, de toutes cultures, langues, traditions ou milieux. Reconnues par l'institution, elles ne sont pas perçues comme institutionnelles. D'où leur rayonnement apostolique, leur audace pastorale. Elles annoncent l'Évangile comme elles respirent, elles rassemblent, consolent, chantent, encouragent, témoins de la compassion de Dieu à la prison

comme Christelle, à l'hôpital comme Élisabeth ou Cécile, dans des associations laïques comme Isabelle. Femmes sans frontières, leurs dons et leurs talents sont mis au service de tous.

Je rends grâce chaque fois que l'Église ose faire confiance à ces femmes inclassables. Chacune est unique, non clonnable. Des femmes tenaces. Pas meilleures que les autres, ni plus douées, ni moins pécheresses. Adultes. Majeures. Fidèlement libres. Indépendantes et solitaires. Au cœur de l'Église, des femmes de foi discrètement visibles, priantes et données. Marthe et Marie à la fois. Dans cette vocation, pas de prêt-à-porter, seulement du sur-mesure. L'obéissance au Christ est l'unique source de leur liberté. À une époque où beaucoup se crispent sur la sacralisation de leur identité, la liberté inconfortable de ces femmes dérange l'Église autant que la société. Elle les réveille. Sauront-elles s'en réjouir ? ■

Prière consécraatoire

Mgr F. FRETELLIERE (+ 1997)

Père, par le baptême et la confirmation, tu t'es consacré X... pour qu'elle témoigne de ton amour, et aujourd'hui, nous reconnaissons que tu l'appelles à donner le signe de cette consécration par le don total de tout son être. Toi, l'Auteur de tout don parfait, toi qui, selon les promesses du Christ, donnes l'Esprit Saint à ceux qui te le demandent, envoie sur X... ton Esprit Saint. Qu'il porte en elle, en abondance, des fruits de liberté, de vérité, d'amour, de sainteté. Et puisque chacun reçoit le don de manifester l'Esprit en vue du bien commun, qu'elle contribue, pour sa part, à la croissance du Corps du Christ qui se construit dans l'amour, jusqu'à ce que nous parvenions tous ensemble à l'unité dans la foi et dans la connaissance de ton Fils, qui vit et règne avec toi et l'Esprit Saint pour les siècles des siècles. Amen !

NOTES

1 - En plus du *Rituel*, voir l'article 603 du Code de Droit canonique.

2 - La note préliminaire n° 13 du *Rituel* invite explicitement à cette liberté d'adaptation.

3 - 1 Corinthiens 3,23.

4 - D'après Philippiens 3,8-12.

5 - Cette prière a été utilisée plusieurs fois ensuite pour d'autres engagements similaires dans le diocèse de Créteil.

6 - Solange PARMENTIER, 16 novembre 1980.

7 - Matthieu 19,10-12.

8 - Jérémie 20,7-9.

9 - *Principe et fondement. Exercices spirituels* n° 23.

10 - Deutéronome 6,4.

11 - 1 Corinthiens 12-13.

12 - Luc 9,58.

Laïcs consacrés en institut séculier

Nadège Védie

Conférence nationale des instituts séculiers en France (CNISF)

La vie consacrée est fondamentalement enracinée en Jésus Christ qui nous a dévoilé sa relation « chaste, pauvre et obéissante » à son Père, en nous révélant le mystère trinitaire de Dieu – Père, Fils et Esprit – qui rejoint les hommes dans toutes les dimensions de leur vie quotidienne pour y « demeurer » (cf. Jean 14) avec eux.

Si la consécration « première » est réellement celle du baptême pour tous les chrétiens, la vie consacrée revêt des formes diverses et toujours en évolution, signe de la présence variée et particulière de l’Esprit de Jésus Christ à l’œuvre dans le monde.

La dernière forme de vie consacrée promulguée par l’Église est celle des instituts séculiers. Par la constitution apostolique *Provida Mater* (1947), Pie XII introduit de « *nouvelles aspirations à la perfection dans le monde pour obéir à un appel de Dieu* ¹ » ; il crée ainsi une forme nouvelle de l’état de perfection.

Provida Mater précise les éléments constitutifs d’un institut séculier : la profession des conseils évangéliques en vue de tendre à la perfection, la pratique de la vie consacrée dans le monde et avec les moyens du monde, l’engagement total dans l’apostolat.

Plus précisément, les consacrés en institut séculier (laïcs ou clercs) « s’efforcent de contribuer de l’intérieur à la sanctification du monde » (canon 710), avec les moyens du monde, « par le témoignage de leur vie chrétienne et de leur vie consacrée » (canon 713).

Confirmant les propos des précédents papes, Jean-Paul II a souligné au sujet des instituts séculiers : « *Par la synthèse de la vie séculière et de la consécration qui leur est propre, ils entendent introduire dans la société les énergies nouvelles du Règne du Christ, en cherchant à transfigurer le monde de l'intérieur par la force des Béatitudes. De cette façon, tandis que leur totale appartenance à Dieu les consacre pleinement à son service, leur activité dans les conditions laïques ordinaires aide, sous l'action de l'Esprit, à donner une âme évangélique aux réalités séculières*². »

Les lignes qui suivent porteront plus spécialement sur les laïcs ayant consacré toute leur vie à Dieu dans un institut séculier.

Signe du mystère de l'Incarnation

Des personnes, en France et sur tous les continents (30 000 personnes dans le monde et 2 500 en France) ont entendu un appel à vivre en profonde communion avec Dieu au cœur même de ce qui fait leur vie quotidienne ; toutes les réalités de l'existence humaine sont « prises » dans cet appel : vie familiale, professionnelle, culturelle, économique, politique, associative, spirituelle... aucune n'est étrangère à Dieu ; en assumant les mêmes conditions de vie que les hommes de leur temps, les laïcs consacrés sont, comme beaucoup de chrétiens, les témoins du respect, de l'accueil de l'autre, de la compassion et d'actes d'amour, de paix, de justice et de réconciliation. Pour les personnes engagées en institut séculier, cet « être » avec les autres hommes, dans le quotidien, est le lieu essentiel de leur consécration, de leur appel, de leur union à Dieu qui leur demande aujourd'hui de « demeurer avec Lui » au cœur de la vie de chacun.

Pour les laïcs consacrés, le monde n'est ni un décor ni un prétexte mais le lieu où se déploie leur mission : aimer chaque être humain de l'Amour de Dieu qui seul peut transformer le cœur de l'homme. Voici quelques aspects de ce type de présence spécifique au monde :

- le partage de la vie quotidienne ordinaire, commune à toutes les personnes de leur temps ;

- l'apprentissage de la confiance que Dieu a en chaque homme avec tout ce qu'il porte en lui ;
- le discernement, éclairé par l'Esprit du Christ, de ce qui « travaille » les coeurs pour y reconnaître les signes des temps, révélateurs du travail d'enfantement de l'Esprit (cf. Rm 8, 22).

Par leur « immersion » dans le monde, les laïcs consacrés vivent et sont nourris par la contemplation du travail de l'Esprit, qui leur apprend à ne jamais désespérer ; ce réel chemin de conversion est aussi celui de tous les chrétiens. Ce qui caractérise les laïcs consacrés, c'est l'accent mis sur la dimension séculière, la présence au monde en plénitude avec un cœur pour Dieu, sans partage.

Pour ces personnes, il s'agit d'un véritable état de vie, d'une « consécration séculière », à la différence des religieux qui vivent une « consécration régulière ». Leurs engagements (appelés aussi « vœux ») sont « publics », définitifs et vécus selon le charisme propre à chaque institut séculier.

En effet, la voie radicale qui est la leur, les amène à s'engager par un lien sacré reconnu par l'Église, qui atteint trois dimensions fondamentales de la personne (l'être, l'avoir, le pouvoir) et qui manifestent ainsi les trois conseils évangéliques (chasteté dans le célibat, pauvreté et obéissance). Ils aident le laïc consacré à avancer dans la voie des Béatitudes en se laissant conformer au Christ pour le laisser convertir en lui ses puissances d'aimer, de posséder et d'agir.

Enfin, pour les personnes qui choisissent cette voie, l'engagement à la suite du Christ inclut une dimension très forte, la vie fraternelle, selon le charisme de l'institut. C'est un lieu de partage réel entre « frères », de formation, de discernement de l'appel de Dieu et de recherche de fidélité à cet appel, dans la vie quotidienne ; c'est aussi un lieu de prière, de célébrations, de vie spirituelle et d'accueil de Dieu à l'œuvre au cœur de toute créature humaine. Les temps de vie en fraternité nourrissent chacun et sont un chemin par lequel l'Esprit invite à établir concrètement, une nouvelle relation de « frères » en Jésus Christ.

En s'exprimant sur cette radicalité, un laïc consacré disait : « *La radicalité n'est pas de notre côté mais du côté du Christ : seul le don du Christ est radical, un don à accueillir à travers la prière, la rencontre de l'autre, nos fraternités. Un don qui nous rejoint à la racine de*

notre être : racine et radicalité ont la même étymologie. Un don qui travaille l'humanité de l'intérieur, qui fait de tout homme le Temple de l'Esprit et qui nous ouvre à une autre radicalité : celle du caractère sacré de l'Homme, de tout Homme, image de Dieu et Temple de l'Esprit... celle qui fait dire ces paroles en Matthieu 25 : "J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger..."³.

Jean Paul II écrivait : « *À l'imitation de Jésus, ceux que Dieu appelle à sa suite sont eux aussi consacrés et envoyés dans le monde pour poursuivre sa mission. De plus, sous l'action de l'Esprit Saint, la vie consacrée devient elle-même mission*⁴. »

Don fait à l'Église et au monde

Par leur présence au cœur du monde comme « ferment et lumière », les laïcs consacrés participent, à leur manière, à la mission de l'Église d'annoncer l'Amour de Dieu pour tout homme ; en tant que membres de l'« Église-Corps du Christ », ils sont présents dans les réalités concrètes de notre monde – où l'Église ne peut pas toujours agir en tant qu'institution – pour y être signes que tous les aspects et les lieux de la vie de l'homme ont du prix aux yeux de Dieu. Seul Jésus Christ peut aider les hommes à découvrir le sens, comme Il l'a fait cheminant avec les pèlerins d'Emmaüs et leur donnant son Esprit.

Les laïcs consacrés sont aussi, à leur manière propre, un signe du « *prolongement dans le monde d'une présence spéciale du Seigneur ressuscité* » pour répondre à l'attente de la société d'aujourd'hui « *de voir en eux le reflet concret de la façon d'agir du Christ, de son amour pour chaque personne, sans distinction ou adjectifs qualifiants*⁵ ».

Le *Catéchisme de l'Église catholique*, en précisant que « *l'institut séculier est un institut de vie consacrée où les fidèles vivant dans le monde tendent à la perfection de la charité et s'efforcent de contribuer, surtout de l'intérieur, à la sanctification du monde*⁶ », éclaire le rôle particulier de la consécration séculière.

Les membres d'instituts séculiers participent ainsi, avec les hommes de leur temps, à l'accueil d'un Don qui travaille l'humanité

de l'intérieur et qui fait de l'homme le temple de l'Esprit, un lieu sacré, quelles que soient ses blessures et limites.

Paul VI déclarait aux responsables généraux des instituts séculiers : « *Vous enrichissez l'Église d'aujourd'hui en donnant un exemple particulier de sa vie "séculière" vécue d'une façon consacrée et un exemple particulier de sa vie "consacrée" vécue de façon séculière* ⁷. »

Jean-Paul II rappelle dans *Vita consecrata* qu'« aux personnes consacrées, il est demandé d'être véritablement expertes en communion et d'en pratiquer la spiritualité, comme témoins et artisans du projet de communion qui est au sommet de l'histoire de l'homme selon Dieu... une spiritualité de communion consiste avant tout en un regard du cœur porté sur le mystère de la Trinité qui habite en nous, et dont la lumière doit aussi être perçue sur le visage des frères qui sont à nos côtés ⁸. »

La vitalité de l'Église se déploie avec le travail de l'Esprit qui s'exprime à travers les différentes formes de vie consacrée pour que le Dieu Trinité puisse habiter au cœur du monde. ■

NOTES

1 - Pierre LANGERON, *Les Instituts séculiers. Une vocation pour le nouveau millénaire*, Paris, Cerf, coll. « Droit canonique », 2003.

2 - Jean-Paul II, exhortation apostolique post-synodale *Vita consecrata*, n° 10.

3 - Annette GODART in *Pleinement consacrés et pleinement dans le monde : le défi des instituts séculiers*, Saint-Maur, Parole et silence, coll. « Signatures », 2007.

4 - Congrégation pour les instituts de vie consacrée et les sociétés de vie apostolique, *Repartir du*

Christ. Un engagement renouvelé de la vie consacrée au troisième millénaire, 19 mai 2002.

5 - *Id., Ibid.*

6 - *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 928-929.

7 - PAUL VI, *Discours aux responsables généraux des instituts séculiers*, le 20 septembre 1972.

8 - JEAN-PAUL II, exhortation apostolique post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996).

La vie consacrée dans la communauté du Chemin Neuf

Olivier Turbat
prêtre de la communauté du Chemin Neuf

Une communauté nouvelle issue
du renouveau charismatique
et structurée par la tradition ignacienne

La communauté du Chemin Neuf est une communauté catholique à vocation œcuménique, née en 1973 à Lyon d'un groupe de prière du renouveau charismatique. Elle a été fondée par sept célibataires dont plusieurs sont encore membres de la communauté. Très vite des couples souhaitent se joindre à cette expérience communautaire naissante. Cette nouveauté importante marquera toute la vie de la communauté. L'autre événement important, en ces débuts, est l'entrée, comme membres à part entière de la communauté, de frères et de sœurs appartenant à d'autres Églises chrétiennes que l'Église catholique (Églises réformée et luthérienne, puis Églises évangéliques, Églises anglicane et plus tard Églises orthodoxes).

Dès 1975, plusieurs frères et sœurs se sont engagés au célibat évangélique pour le Royaume, en présence du cardinal Renard alors archevêque de Lyon, qui fut le premier à reconnaître et accompagner la communauté.

Aujourd'hui, la communauté compte environ mille deux cents membres, dont quatre cent cinquante couples et deux cent cinquante célibataires consacrés. Elle est présente dans vingt-quatre pays, au service de nombreuses paroisses confiées par plusieurs évêques à la

communauté ; elle anime des sessions « Cana »¹ dans plus de cinquante pays et des sessions de formation pour jeunes et adultes un peu partout dans le monde.

Sa spiritualité se reçoit à la fois du renouveau charismatique et de la spiritualité ignacienne. La pédagogie de saint Ignace de Loyola, et en particulier sa retraite des *Exercices spirituels* de trente jours, structure la vie et la mission des frères et sœurs de la communauté.

Une nouvelle forme de vie consacrée au cœur d'une communauté où vivent couples et célibataires

Avec ses deux cent cinquante membres engagés dans le célibat, dont une soixantaine de prêtres et autant de jeunes en formation pour le sacerdoce, la vie consacrée est une des facettes importantes de la vie de la communauté.

Ces frères et sœurs consacrés vivent selon les conseils évangéliques de pauvreté, chasteté et obéissance, explicitement inscrits dans leurs constitutions. Ils habitent dans des maisons de la communauté, par petites fraternités de huit à dix personnes. Tout en étant la plupart du temps dans des maisons au cœur de la cité, ces frères et sœurs sont, par leur engagement « mis à part » pour la recherche de l'unique nécessaire : la relation au Christ au service de son Église.

Ces trois aspects : la vie commune, la profession des conseils évangéliques et la mise à part pour le Seigneur font de la vie consacrée au Chemin Neuf une authentique vie religieuse. Les prêtres et les frères sont regroupés dans l'institut religieux du Chemin Neuf² ; les sœurs consacrées sont membres de l'association publique de fidèles.

La vie quotidienne dans les maisons du Chemin Neuf est rythmée par trois temps de prière communautaire : office des laudes, eucharistie – le plus souvent à midi – et temps de prière silencieuse et d'adoration suivi des vêpres le soir. Les frères et sœurs consacrés sont au service, comme leurs frères et sœurs mariés de la communauté, des maisons de retraite spirituelles de la communauté, des paroisses, des différentes sessions pour les couples ou pour les jeunes ainsi que des centres de formation animés par la communauté.

Une des spécificités de la vie des frères et sœurs consacrés du Chemin Neuf tient sans doute dans la vie commune menée avec les couples engagés dans la communauté. Les familles habitent en fraternité de vie (dans une maison de la communauté) ou en fraternité de quartier (dans un même quartier, souvent à proximité d'une maison communautaire). Dans tous les cas, chacun a un logement bien distinct ; chaque famille a son appartement ou sa maison bien définie, de manière à préserver l'intimité conjugale et familiale, et les célibataires, hommes et femmes, vivent dans des bâtiments différents (ou bien à des étages différents d'une même maison).

Ainsi, dans la communauté, les couples et les célibataires se partagent les responsabilités des activités apostoliques. C'est un travail et une prière commune qui les rassemblent ; les « laïcs » ne sont pas séparés des « religieux », ils vivent le service de l'Évangile au même titre que leurs frères et sœurs consacrés.

Cette vie et cette prière commune, entre couples et célibataires au service des mêmes activités apostoliques, est particulièrement équilibrante pour les frères et sœurs consacrés. La radicalité de la vie d'une famille chrétienne renvoie sans cesse les consacrés à leur propre radicalité pour le Seigneur. Les enfants (qui ne font pas partie de la communauté), ont souvent une relation privilégiée avec tel prêtre ou telle sœur de la communauté et reçoivent ainsi un témoignage de foi et de vie d'Église complémentaire de celui donné par les parents (surtout à la période de l'adolescence où la parole des parents est parfois reçue plus difficilement).

La prière et le baptême dans l'Esprit Saint

« Petite cellule d'un grand corps, notre communauté disparaîtra un jour. Cependant, pensant qu'elle doit durer longtemps, nous voulons l'établir fermement sur le roc de la Parole et sur un amour indéfectible de l'Église, Corps du Christ³. »

La spiritualité du renouveau charismatique et celle de saint Ignace de Loyola se rejoignent certainement dans la certitude que « Dieu peut se communiquer directement à sa créature⁴ » et agir effectivement dans la vie des hommes. Le livre des Actes des Apôtres,

avec ces hommes appelés par le Christ, qui annoncent l’Évangile, pas seulement selon leur projets et leur sagesse, mais aussi sous l’action concrète de l’Esprit Saint qui les guide, n’est plus un récit un peu mythique des origines de l’Église, mais il redevient le témoignage de ce que l’Esprit du Christ peut effectivement accomplir dans la vie de ceux qui s’abandonnent à Lui. Ici la prière (qu’elle soit silencieuse dans l’oraison, liturgique célébrée à l’église, charismatique dans l’assemblée de prière) est à l’origine de toute activité apostolique dans la communauté. « *Frères ou sœurs, si tu t’engages avec nous c’est uniquement à cause du Christ et de l’Évangile* » disent les constitutions de la communauté, qui ajoutent : « *La solidité de la communauté repose donc sur la relation personnelle de chacun avec Jésus.* »

« *Cette relation intime avec Jésus, loin de nous replier sur nous-mêmes ou sur la vie propre de la communauté nous ouvre aux dimensions de l’Amour de Dieu. Notre communion nous pousse à la mission : à tout homme, nous souhaitons annoncer “l’insoudable richesse du Christ” (Ep 3, 8)⁵.* » Chaque frère ou sœur a fait, à sa manière, l’expérience fondatrice du « baptême dans l’Esprit Saint » qui est un engagement personnel dans un renouvellement de la grâce baptismale et dans le don total de sa vie au Christ. Le baptême dans l’Esprit Saint, qui marque la vie et la mission de la communauté tout autant que les exercices spirituels de saint Ignace, est comme un « oui » redit en pleine conscience par chacun à l’Esprit Saint reçu au baptême et à la confirmation. C’est le « oui » de chacun au travail de la grâce, dans la foi que le Christ peut réellement changer nos cœurs de pierre et faire de nous des frères qui se découvrent enfants du même Père et qui apprennent à témoigner sans crainte de l’amour de Dieu pour le monde.

Une spiritualité de l’unité : unité des Eglises et unité des peuples

L’autre particularité de la vie consacrée au Chemin Neuf est liée à la présence de plusieurs confessions chrétiennes dans la communauté. Des frères et sœurs consacrés – réformés, luthériens ou évangéliques⁶ – vivent les conseils évangéliques comme leurs frères et sœurs catholiques. Sans gommer les différences, restant chacun en

pleine obéissance à nos Églises respectives, nous essayons, selon le mot de Jean-Paul II « *de faire ensemble tout ce que nous pouvons faire ensemble* » dans la vie commune, la prière quotidienne et l'annonce de l'Évangile. Source inévitable de tensions, cet engagement commun veut être un témoignage d'unité, dans la foi que le Seigneur Lui-même veut « *que tous soient un afin que le monde croie* » (Jn 17).

Ainsi, une spiritualité de l'unité et de la réconciliation s'est forgée à mesure que la communauté prenait de la maturité. Chaque frère ou sœur consacré qui s'engage à vie dans la communauté du Chemin Neuf prononce, en plus des trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, une promesse : « *donner sa vie pour l'unité des chrétiens* ».

Par sa présence dans vingt-quatre pays, la communauté regroupe des frères et des sœurs de très nombreuses nationalités. Cette vie commune de polonais, tchèques, hongrois, allemands, congolais, ivoiriens, malgaches, français, italien, libanais, philippins, etc., donne une couleur très internationale à la vie et la prière de chaque maison de la communauté. Ici nous apprenons au quotidien à nous comprendre, nous réconcilier, nous aimer comme des frères alors que parfois nos pays se sont affrontés dans le passé ou sont encore en guerre. « *À l'écoute de nos différences, nous accueillons les richesses de la culture de l'autre. Nous apprenons à choisir comme un privilège, mais aussi comme une épreuve et une mission, la dimension internationale de nos fraternités et l'indispensable travail de l'inculturation*⁷. »

Le rassemblement de réalités différentes dans une même vie communautaire – couples et célibataires, catholiques et protestants, jeunes et vieux, noirs et blancs, etc. – nourrit cette spiritualité de l'unité et de la réconciliation qui informe fortement la vie et la prière quotidienne de la communauté. ■

NOTES

1 - Mouvement pour couples et familles fondée par la communauté du Chemin Neuf en 1975.

2 - Institut religieux clérical de droit diocésain, érigé par le cardinal Decourtray, archevêque de Lyon, le 24 juin 1992, en la fête de Jean-Baptiste.

3 - Extrait des *Constitutions* de la communauté du Chemin Neuf.

4 - *Exercices spirituels* de saint Ignace, n° 15.

5 - Extrait des *Constitutions*.

6 - La vie consacrée, moins répandue dans les Églises protestantes que dans l'Église catholique, a subsisté malgré tout dans plusieurs Églises (comme l'Église réformée, l'Église luthérienne ou l'Église anglicane) de manière plus ou moins forte selon les pays.

7 - Extrait des *Constitutions*.

Manifeste communautaire

Parce que Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde les aima jusqu'à la fin... Parce que Jésus s'est engagé à vie pour nous donner la vie ; à notre tour, conscients de nos faiblesses, définitivement, **nous engageons nos vies.**

Parce que la faim de ceux qui meurent de faim n'a d'autre issue que notre partage, parce qu'il ne suffit pas de rêver une société plus juste et plus fraternelle, **dès maintenant, aujourd'hui, nous partageons nos biens.**

Parce que nos enfants aiment la vie communautaire et que beaucoup d'autres enfants sont pauvres et nus, parce que nous voulons leur laisser pour héritage le sens des réalités et la réalité d'un monde meilleur, **nous choisissons de partager nos héritages.**

Parce que, consacrés dans le célibat ou dans les liens du mariage, nous voulons une vie conforme à l'amour de Dieu, **nous comptons sur l'aide de nos frères pour grandir dans la fidélité.**

Parce que la vérité n'a pas de prix, et que le mensonge est monnaie courante, parce que la vérité nous rendra libres, **nous essayons d'être vrais entre nous.**

Parce que la division des chrétiens est le plus grand obstacle à l'évangélisation, parce que nous croyons que sera exaucée la prière de Jésus-Christ pour l'unité : « *que tous soient un afin que le monde croie* », **ensemble, orthodoxes, protestants, catholiques, sans plus attendre, nous empruntons l'humble chemin d'une vie quotidienne partagée.**

Parce que nous voulons être disponibles pour la moisson qui est grande et parce que Jésus sauve le monde par son obéissance, **nous décidons de vivre l'obéissance et la soumission fraternelle.**

Parce que la puissance de l'Esprit Saint est à la mesure des problèmes de notre temps et que la force de Dieu triomphe dans notre faiblesse, **nous demandons l'aide de l'Esprit Saint.**

Parce que nous nous aimons, parce que la joie est la plus forte, **nous nous engageons à vie dans la communauté du Chemin Neuf au service de l'Église et de l'unité des chrétiens.**

Manifeste communautaire distribué à l'issue de la célébration d'engagements à vie de couples et de célibataires consacrés de Pâques 1986 à la primatiale Saint-Jean à Lyon, en présence du cardinal Decourtray

Liberté apostolique

« Nous désirons être libres par notre vœu de chasteté afin d'être tout à tous. Consacrés à Dieu dans le célibat, nous voulons être des « hommes et des femmes pour les autres »... Libres dans les relations, disponibles dans la communion avec tous et spécialement proches de ceux qui souffrent.

Nous désirons être libres par notre vœu de pauvreté afin d'être plus léger pour l'évangélisation, en étant détaché des biens de ce monde. Ne possédant rien, partageant tout, nous serons plus proches des pauvres. Vivant une parabole de partage dans le concrét d'une vie mettant sa sécurité dans la Providence, nous témoignons de l'urgence du partage et de la réalité de l'amour de notre Père.

Nous désirons être libres par notre vœu d'obéissance, afin de répondre plus profondément à l'appel du Christ en étant disponible pour toute mission. « Obéissant », nous serons plus libres par rapport à toute tentation concernant le pouvoir. Nous mettant ensemble au service de l'Évangile par le lien de l'obéissance, nous serons un "corps" plus efficace et plus étroitement uni au cœur de l'Église. »

Extrait des constitutions de l'Institut du Chemin Neuf



Complétez votre collection

Tabga place la catéchèse au cœur de la vie de la communauté chrétienne. Dans les pages « Résonances » de chaque numéro, la responsabilité catéchétique de l'Église se laisse interroger par une phrase :

n° 1 : Nous ne renonçons pas à être une Église pour tous. 9€
n° 3 : La vocation de l'Église c'est de servir l'humanité. 9€
n° 4 : Donner de l'épaisseur historique à la vie de foi, une exigence. 9€
n° 5 : Quand le sentiment d'appartenance à l'Église ne va plus de soi. 9€
n° 6 : Tout homme est habité par une aventure spirituelle. 9€
n° 7 : L'Évangile et les cultures de l'homme se rencontrent. 9€
n° 8 : Transmettre la foi de l'Église. 9€
n° 9 : Faire acte de foi est un acte de liberté. 9€
n° 10 : Les mots de la foi sont porteurs d'un dynamisme vital. 9€

n° 11 : Le défi de conduire vers les sacrements. 9,50€
n° 12 : Les étapes de la vie façonnent l'être chrétien. 9,50€
n° 13 : Il se révèle à eux par la médiation des Écritures. 9,50€
n° 14 : Servir en l'homme le travail du semeur. 9,50€
n° 15 : Quand l'art conduit à un chemin de foi. 9,50€
n° 16 : La liturgie, un lieu de foi. 9,50€
n° 17 : *Ecclesia*, visage d'Église. 9,50€
n° 18 : Être aîné dans la foi. 9,50€



Les numéros hors série Tabga



UNE ORIENTATION NOUVELLE POUR LA CATÉCHÈSE

- Quelle est la décision des évêques de France à propos de catéchèse ?
- Quels sont les enjeux de la nouvelle orientation ?
- Sur quelle conviction repose-t-elle ?



L'ESPACE FAMILIAL, UN LIEU OÙ S'ÉVEILLE LA VIE DE FOI

Pour aider les communautés paroissiales, les écoles, les mouvements, les aumôneries... à réfléchir à leur offre auprès des parents et des familles. Avec des témoignages de parents et d'animateurs de différentes régions de France. *Avec un DVD*



ECCLESIA 2007, LES ACTES DU CONGRÈS

Ce hors série présente les actes du congrès de la responsabilité catéchétique d'octobre 2007. On y trouve les textes des conférences, la méditation du Notre Père, la catéchèse mystagogique, le tout illustré de nombreuses photos et témoignages de participants. Il est accompagné d'un DVD comprenant entre autres le film *Eclats du monde*.

Bon de commande (à recopier ou téléchargeable sur le site <http://sncc.cef.fr>) à retourner à Tabga, Sncc, 58, avenue de Breteuil, 75007 Paris

Service :			
Nom :			
Adresse :			
Code postal :	Ville :		
Tél. :	E-mail :		

Commande à 9 € : n° 1 n° 3 n° 4 n° 5 n° 6 n° 7 n° 8 n° 9 n° 10

Commande à 9,50 € : n° 11 n° 12 n° 13 n° 14 n° 15 n° 16 n° 17 n° 18

Commande des hors séries : n° 1 n° 2 n° 3

	Quantité	Coût unitaire	Total
N° 1 à 10		x 9€	
N° 11 à 18		x 9,50€	
Tabga Hors Série n°1		x 13€	
Tabga Hors Série n°2		x 18€	
Tabga Hors Série n°3		x 25€	
Total d'exemplaires			
Frais de traitement de commande	1 ex	2,20 €	
	2 ex	3,10 €	
	de 3 à 5 ex	3,90 €	
	de 6 à 10 ex	5 €	
	de 11 à 20 ex	8 €	
Abonnement Tabga	1 an	34 €	
	Total à régler		

Tabga hors série
N° 1, 13€
N° 2 avec DVD, 18€
N° 3 avec DVD, 25€
Abonnement
Tabga 1 an 34 €

Chèque bancaire à l'ordre de UADF-Tabga
à envoyer à **Tabga**,
Sncc, 58 avenue de Breteuil, 75007 Paris
Contact: Clara Belloc : 01 72 36 69 83
Pour l'étranger, nous contacter

CONTRIBUTIONS

Le rassemblement des “familles spirituelles” à Lourdes

Bernadette Delizy
sœur de Sainte-Clotilde,
théologienne

« Vous serez mes témoins...
Vous prendrez mes chemins...
Porteurs d'un feu tout rayonnant de ma rencontre,
Chercheurs de Dieu depuis le temps de vos baptêmes,
Familles nées de mes disciples au long des âges...¹ »

Le premier rassemblement national des « Familles spirituelles » a eu lieu en octobre dernier à Lourdes. Mille cinq cents personnes se sont retrouvées : des religieux et religieuses (environ un tiers), des laïcs et quelques prêtres ou diacres (deux tiers), sans oublier les évêques accompagnateurs. Leur point commun : être séduits par l'intuition évangélique d'un fondateur ou d'une fondatrice, choisir de boire à la même source qu'eux, en vivre et, dans ce but, constituer des relations entre baptisés et instituts. Avec les membres des instituts, il y avait donc des hommes et des femmes appartenant à des groupes aux noms et aux projets divers : oblats, membres de Fraternités, Groupements de vie évangélique (GVE), coopérateurs, amis, membres de réseaux de tutelle d'établissements d'éducation ou de santé, volontaires, affiliés, associés... Tous, délégués de leur groupe d'appartenance, venaient pour partager leur expérience, approfondir les enjeux de ces relations mutuelles et rendre grâces.

Le nouveau paysage ecclésial révélé par l'enquête préliminaire à la rencontre de Lourdes va d'abord être présenté ici. Après un bref

aperçu sur des éléments porteurs de ce renouveau, suivront quelques réflexions sur les changements de perspective entraînés par la situation nouvelle.

Un nouveau paysage ecclésial

L'enquête réalisée par la CSM (Conférence des supérieures majeures) et la CSMF (Conférence des supérieurs majeurs de France) révèle que la plupart des instituts de vie consacrée et des sociétés de vie apostolique sont concernés par des relations nouvelles ou renouvelées avec d'autres baptisés (90 % des répondants).

Un second élément apparaît tout aussi nettement : la naissance de groupes de plus ou moins grande taille s'inscrivant tout à fait dans la ligne des Groupements de vie évangélique (GVE)². La plupart d'entre eux n'en sont pas au stade de l'autonomie ou d'une définition comme mouvement de laïcs. Les membres de ces groupes veulent vivre l'engagement de leur baptême dans la ligne d'un institut ou d'une famille spirituelle, avec le soutien d'un milieu fraternel. Les chiffres sont éloquents : d'un côté, 12 GVE³ pour un total de 13 000 membres, et de l'autre 111 groupes pour 7 500 membres.

Mais la multiplication des groupes de type GVE ne dit pas tout de la réalité, loin de là. En effet, bien d'autres groupes existent avec d'autres projets et marqués spécifiquement par la ligne évangélique des fondateurs. Parmi les critères de définition des groupes : l'engagement pour un service humanitaire, la profession, le fait d'être jeune ou en couple, la mission dans un milieu particulier, le célibat consacré, l'appartenance à un groupe de prière marqué par la source fondatrice, ou d'autres éléments encore. Ceux-là représentent plus de dix mille personnes. Il y a aussi quelques groupes constitués en vue d'un soutien logistique pour un institut ou un monastère et qui s'abreuvent explicitement aux sources fondatrices. La liste s'allonge encore avec ceux qui ont pour mission de faire vivre une institution et que l'enquête n'a pas permis de dénombrer (réseaux de tutelle scolaire, médico-sociale ou autre). Mais la description du paysage ne s'arrête pas là encore. Il faut ajouter aussi ceux qui partagent régulièrement avec une communauté locale et tous les groupes plus ou

moins informels qui se retrouvent en temps forts pour boire aux sources fondatrices. Dans cette sorte d'irisation de la ligne évangélique des fondateurs, notons que ceux qui empruntent le chemin d'une vie partagée au jour le jour entre religieux et laïcs, sont une exception.

Le quatrième élément notable révélé par l'enquête est l'expansion progressive de ces groupes. Dix ans après la fin du Concile, en 1976, seuls 18 % de ces groupes existaient dont certains depuis des siècles. Mais pour les trente années suivantes, c'est une vraie explosion⁴ : 14 % ont commencé entre 1976 et 1985, 36 % lors des dix années suivantes et la moitié depuis 1996. Une telle expansion en nombre et une telle croissance au fil du temps risquent-elles de conduire à un éclatement pur et simple ? C'est possible ! Cependant, pour le moment, le mouvement qui se produit est inverse, et c'est un autre enseignement de cette enquête. En effet, on assiste d'une part à la constitution de groupes ayant chacun leurs projets, et d'autre part à la constitution de familles nouvelles et à la redynamisation des plus anciennes. Autrement dit, les groupes s'inspirant des fondateurs d'un institut font alliance avec l'institut et, s'il y a d'autres groupes, ils font également alliance avec eux. Tous décident donc de s'épauler pour mieux puiser ensemble aux sources fondatrices et pour mieux en vivre différemment. La moitié des instituts qui ont répondu à l'enquête constituent une famille avec un groupe qui leur est associé, et l'autre moitié, avec deux, trois, quatre groupes ou plus. Comment le font-ils ? Pas à pas ! Formations communes, temps forts vécus ensemble, constitution de groupes d'approfondissement de la ligne évangélique fondatrice, participation à des assemblées de congrégation ou des chapitres provinciaux ou généraux, etc. Lors de la table ronde, Sœur Marie-Hélène Martin, supérieure générale des Ursulines de Jésus disait : « *En 2005, lors de notre chapitre général, à la fin d'une semaine ouverte à des laïcs, nous avons célébré officiellement la naissance de la "Famille de l'Incarnation" qui regroupe les Fils de Marie Immaculée (Père de Chavagnes) qui ont le même fondateur que nous, Ursulines de Jésus, les sœurs de l'Immaculée de Niort qui sont en fédération avec nous et dont le fondateur est un Père de Chavagnes et tous les groupes de laïcs de nos congrégations respectives⁵.* » Encore s'agit-il ici d'un cas de famille large puisque plusieurs instituts en sont membres. Quelle que soit leur taille, quel que soit leur nom

(Famille, Ordre, Maison, Famille spirituelle, Famille du fondateur, Famille évangélique, Réseau, Société...), très peu de familles ont une structure de fonctionnement. L'essentiel réside d'abord dans une volonté commune de solidarité et d'interpellation.

Un dernier élément vient camper le paysage : l'horizon de la mission ! En effet, interrogés sur les questions qu'ils se posent, les membres de ces groupes disent et redisent avec force leur souci de la mission. Les témoignages présentés le premier soir à Lourdes le manifestaient tout aussi nettement que les résultats de l'enquête. Ainsi, Françoise Gilger disait à propos des relations entre les Fraternités laïques dominicaines (GVE) et l'Ordre des prêcheurs : « *J'aimerais qu'il y ait une synergie entre nous davantage, pour réaliser la mission de l'Ordre dominicain, car c'est vrai, dans ce monde, il y en a beaucoup qui ne connaissent pas Dieu.* » Une synergie pour la mission ! Être ensemble pour s'abreuver aux sources fondatrices, certes, mais plus encore, être ensemble car les champs à ensemencer et moissonner sont immenses. Vivre la dimension de famille pour donner chair dans la société à la figure évangélique dont le fondateur fait appel, voilà ce qui fonde les familles. Marie Rivier, fondatrice des sœurs de la Présentation de Marie, voulait « *mille vies pour porter le feu* ». À sa manière, on pourrait dire, « *mille communautés chrétiennes pour porter le feu* ». Telles sont les familles à deux composantes ou plus – mais pas encore mille ! – et quelle que soit leur taille.

D es éléments porteurs d'un renouveau

Dans le contexte de la société française, la soif spirituelle est sans doute un élément à prendre en compte pour tenter de comprendre ce qui a pu et peut encore conduire à la constitution de groupes. En fait, la soif d'une vie qui ait du sens, la soif de Dieu, le désir de vivre le baptême, s'expriment par l'attente de témoins qui indiquent un passage possible pour vivre pleinement – attente de témoins, et non pas indication de bonnes balises qu'il faut suivre pour ne pas se perdre⁶. L'un des laïcs interrogés le premier soir, laissait entrevoir comment Jean-Baptiste de la Salle était une sorte de compagnon de

route de sa vie d'éducateur : « *Lui aussi, il a été de petits pas en petits pas...* », « *Il voulait éduquer les enfants pauvres... Et moi suis-je à ma place, là, avec des enfants de milieux aisés ? Mais ils ont leur pauvreté...* » Un autre disait comment le Père d'Alzon, fondateur des Assomptionnistes était une lumière pour son travail de journaliste et tout autant pour sa vie familiale. Vivre à sa manière, vivre à leur manière, voilà qui donne sens, voilà qui donne saveur pour suivre le Christ, dans la vie en toutes ses dimensions.

Un autre élément explicatif du renouveau est sans aucun doute le désir de communautés fraternelles. L'adjectif « fraternelles » ne désigne pas d'abord le caractère chaleureux, bien qu'il compte. Il s'agit davantage de lieux où il est possible d'être accueilli tel que l'on est, écouté, entendu, interpellé... pour vivre la suite du Christ. Pouvoir l'être, y compris avec ses tâtonnements. Dans ce sens l'expérience vécue dans les ateliers à Lourdes est très significative. Tous, sauf les ateliers où intervenaient des canonistes, reposaient sur un pari : celui du partage des expériences. Dis-moi comment tu vis ces relations, je te dirai comment je les vis, et nous pourrons poursuivre chacun notre route de manière plus assurée. Comment avez-vous commencé ? Comment cheminez-vous avec des « chrétiens du seuil », ou avec des chrétiens d'autres confessions ? Qu'en est-il des engagements pour vous ? Comment former les laïcs qui seront responsables quand le temps du relais de responsabilité sera venu ? Un chef d'établissement scolaire aurait-il quelque chose à dire ou à entendre d'un oblat de monastère ? Un membre de GVE de longue tradition à dimension internationale aurait-il quelque chose à dire ou à entendre d'un homme ou d'une femme, membre de la seule équipe associée à un institut d'une cinquantaine de membres ? Lourdes a été l'occasion de vivre cette dimension de l'Église : chercher ensemble à discerner notre propre chemin, appuyés sur le chemin des autres.

Toutefois, la soif spirituelle et le désir de communautés fraternelles ne rendent pas compte de l'internationalité de nombreuses familles. Peut-on donner ces mêmes éléments explicatifs pour le Burkina-Faso, le Guatemala ou l'Inde ? Assurément, non ! Reconnaissions donc aussi tout simplement et avec émerveillement le travail et le don de l'Esprit pour notre temps !

C

Changements de perspective

L'enquête préalable au rassemblement et l'expérience vécue à Lourdes invitent à plusieurs changements de perspective. Le premier, et non des moindres, consiste à dépasser la clef d'interprétation du rapport entre religieux et laïcs. La diversité des groupes au sein d'une même famille ne permet plus de tenir une séparation entre les groupes fondée sur les deux binômes « laïcs / religieux » et « monde / pas du monde ». Il n'est plus question de prolonger dans le monde l'esprit des religieux, ni même de « promouvoir le laïcat ». Il y a à vivre différemment l'intuition évangélique des fondateurs, à lui donner chair diversement dans la société. Les uns le feront sous le mode de la vie religieuse, les autres par leur vie de laïcs, d'autres lui donneront chair à travers une institution, d'autres encore, dans leur engagement humanitaire temporaire, ou leur vie de couple comme telle, etc. On n'est plus seulement dans un rapport de vocations, mais dans une complémentarité de projets. Cela conduit les instituts à se considérer comme communautés, communautés porteuses d'un projet parmi d'autres communautés.

Loin d'être banalisés, les instituts sont conduits à être davantage encore une communauté qui a pour vocation d'être « mémoire évangélique » de l'Église, comme le disait déjà le Père Jean-Claude Guy, sj, il y a une vingtaine d'années. Regardons les groupes naissants dans les familles en balbutiement aujourd'hui. Pour ces groupes, les religieux et religieuses ont été des « passeurs ». À Lourdes, certains témoignages du premier soir manifestaient cela nettement : passage de l'amitié avec tel ou tel religieux ou religieuse, à un appel perçu à travers leur vie personnelle ou leur communauté à « vivre à leur manière ». Puis, au-delà encore, découverte des fondateurs et appel plus fondamental à suivre Jésus-Christ à la manière des fondateurs. La vie religieuse a, là, quelque chose à voir avec la mission de Jean-Baptiste. Étonnante fécondité de la vie religieuse aujourd'hui ! Souvent, nous la regardons comme faible. Elle donne envie de vivre l'Évangile à d'autres ! Et elle reçoit d'eux ce même appel à vivre. Lors d'une rencontre qui a suivi de peu le rassemblement de Lourdes, une femme disait : « *Nous avons beaucoup reçu des religieux et religieuses. Ils*

nous ont fait grandir. Ils nous interpellent sur notre vie de chrétiens. À nous aussi de les interpeller maintenant pour qu'ils vivent toutes les exigences de leur vocation. » Interpellation mutuelle entre personnes et groupes, au sein d'une même famille, mais vocation de stèle pour la vie religieuse, comme on plantait des stèles au temps d'Abraham. Ce qui se donne à voir dans les familles naissantes, renvoie tout autant les instituts des familles anciennes à leur vocation propre : non une primauté basée sur le temps (instituts fondés en premier) ou sur la hiérarchie (institut de prêtres, ou échelle hiérarchique des vocations), mais la vocation et la mission d'être « un corps mémoire ».

Être une communauté chrétienne parmi d'autres, au sein d'une famille, conduit à vivre des relations de type « fraternel » : pas de communauté au-dessus des autres, mais des communautés attelées solidairement à accueillir une figure évangélique particulière et lui donner chair diversement dans la société. Il reste que ce positionnement fraternel se conjugue parfois avec le fait que des groupes sont « sous la haute direction » de l'institut (reconnaissance du groupe par l'institut)⁷. L'institut est alors garant devant l'Église du projet de cette communauté chrétienne qui se réfère au même fondateur ou à la même fondatrice. Il doit inventer une manière de vivre l'autorité comme mise au service du projet de la communauté chrétienne qui dépend de lui. Les familles anciennes ont connu un réajustement des positionnements au moment de la naissance des GVE (1965), puis dans toute l'évolution plus récente des accompagnateurs laïcs des équipes succédant à des accompagnateurs religieux. Les familles en constitution aujourd'hui ont, elles, à soigner le passage du temps de l'accompagnement de l'enfantement des groupes à celui de l'autonomie. Il importe de veiller particulièrement aux moments charnières : passage des formateurs religieux aux formateurs laïcs, passage des responsables religieux ou responsables laïcs, moment de la rédaction des statuts du groupe comme groupe, s'il y a. Tous ces moments demandent de pouvoir s'arrêter de temps à autre pour faire le point⁸.

Mais considérer les instituts comme communautés chrétiennes et les familles comme une communion de communautés, c'est, *de facto*, être renvoyé au rapport avec toutes les autres communautés chrétiennes, dont les paroisses. Fuent-ils les paroisses ces baptisés mem-

bres des familles ? Non ! Les questions qu'ils ont posées en vue du rassemblement de Lourdes montrent qu'au contraire, ils y sont acteurs. Il reste que les acteurs se ressourcent ailleurs. Quelle interpellation pour les paroisses ! Le cardinal Ricard l'évoquait aussi à Lourdes lors de la table ronde. Mais là ne s'arrêtent pas les questions des membres des groupes dans l'enquête préliminaire. Notons simplement deux parmi toutes celles qui ont été reprises dans le travail en atelier. La présence importante d'un groupe ou des membres d'une famille donne-t-elle une couleur à l'Église locale ? Pour l'urgence de la mission, ne faut-il pas faire des alliances entre familles ou entre groupes de familles différentes ?

Dans *Vita consecrata* Jean-Paul II écrivait : « *Un nouveau chapitre riche d'espérance s'ouvre dans l'histoire des relations entre les personnes consacrées et le laïcat* » (§ 54). Il ajoutait : « *Ces nouvelles expériences de communion et de collaboration méritent d'être encouragées pour divers motifs* » (§ 55). Le rassemblement de Lourdes en a été la confirmation. Sur le chemin nouveau où l'Esprit nous propulse pour la mission, « *Soyons attentifs autant qu'audacieux* » ! ■

Du même auteur, sur ce sujet

- « *Chemin d'Alliance, sur les pas des fondateurs* », *Cap 94*. Diocèse de Créteil, n° 404, 15 avril 2008, p. 10-11.
- « *Vivre la mission ensemble sur les pas des fondateurs* », *Jeunes et Vocations* n° 126, août 2007, p. 143-147.
- *Vers des « Familles évangéliques ». Le renouveau des relations entre chrétiens et congrégations*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2004 et Montréal, Éditions Bayard-Novalis, 2005. [Texte intégral de la thèse de doctorat de théologie soutenue en mai 2002 au Centre Sèvres, Facultés jésuites de Paris].
- « *Pistes pour dire et vivre les relations entre chrétiens, chrétiennes et instituts* », in *Laïques et personnes consacrées, quel arrimage ?* Actes du colloque 2004, Cahiers de spiritualité

- ignatienne, Sainte-Foy (Québec) Canada, n° 113 (2005), p. 59-70.
- « Les relations entre chrétiens et instituts, un surgissement nouveau, une interpellation », *Les congrégations religieuses et la société française d'un siècle à l'autre*, Paris, Éditions Don Bosco, 2004, p. 277-282. [Actes du colloque organisé par la Conférence des supérieurs majeurs de France en octobre 2003].
 - « L'engagement des chrétiens en lien avec des instituts », Revue *REPSA* (Religieuses dans les professions de santé), Paris, n° 381, mars 2003, p. 34-37.

NOTES

1 - Chant du rassemblement : paroles Claude Bernard, musique Laurent Grzybowski.

2 - Cf. *Notes spécifiques communes aux GVE*, définies le 1^{er} mars 1965 : « Une vocation personnelle par laquelle un laïc se découvre appelé à vivre dans son état de laïc, le charisme évangélique d'une famille spirituelle / Un engagement de tout l'être dans une fidélité évangélique toujours plus grande, engagement qui s'exprime sous différentes formes approuvées par l'Église : consécration, profession, oblation... / Un milieu fraternel qui éclaire et soutient cet engagement / Une règle de vie, exprimant la grâce de cette famille spirituelle. »

3 - Étaient membres des GVE au moment du rassemblement de Lourdes : Communauté vie chrétienne, Fraternité carmélitaine, Fraternité Saint-Jean-de-Dieu, Fraternité séculière Charles de Foucauld, Fraternité spiritaine « Esprit et mission », Fraternités évangéliques de Jérusalem, Fraternités franciscaines, Fraternités laïques dominicaines, Fraternités Latoste, Fraternités marianistes, Fraternités maristes, Oblature bénédictine. Depuis, un treizième groupe est devenu membre des GVE, la Fraternité Sainte-Angèle-Mérici.

4 - En 1986, lors d'une rencontre des supérieurs majeurs de France, le Père Michel Dortel-Claudot constatait déjà d'une « sorte de frémissement ».

5 - M.-H. MARTIN, « Enjeux théologiques et ecclésiaux de l'association avec des laïcs », *Rassemble-*

ment religieux-laïcs, les familles spirituelles : un nouveau visage d'Église ? Vous serez mes témoins, Lourdes, 19-21 octobre 2007, p. 69. Le compte rendu, publié par la Conférence française des supérieurs majeurs et la Conférence des supérieurs majeurs de France est actuellement disponible auprès des deux conférences.

6 - Cf. aussi M.-J. THIEL, « Voici, je me tiens à la porte et je frappe », *Rassemblement religieux-laïcs, les familles spirituelles : un nouveau visage d'Église ? Vous serez mes témoins*, particulièrement p. 20-25.

7 - Cf. *Code de droit canonique* § 725. S'ils ne sont pas sous la haute direction de l'institut, c'est qu'ils n'ont pas encore de statut ou bien qu'ils sont un statut d'association de fidèles (reconnaissance par l'évêque ou le Pape).

8 - Sur ces sujets, voir aussi l'interpellation de Nicolas Joanne, membre de la Communauté vie chrétienne, à propos du partenariat, « Réflexions d'un laïc », *Rassemblement religieux-laïcs, les familles spirituelles : un nouveau visage d'Église ? Vous serez mes témoins*, p. 65-68, particulièrement p. 68, et voir également les repères de discernement donnés par Marie-Jo Thiel, théologienne : « accueillir et accompagner, former et vérifier, construire ensemble », *id.*, p. 28-33.

9 - Cf. M.-J. THIEL, *id.* p. 34.

Un évêque devant le développement des “familles spirituelles”

Jean-Pierre Ricard
archevêque de Bordeaux

Chers Pères, chères Sœurs, chers amis,

Je vous remercie de m'avoir invité à participer ce soir à cette table ronde. Je m'y situerai comme évêque, réfléchissant sur tous ces changements qui marquent, sur le terrain, notre vie ecclésiale.

Ce désir de laïcs de se rattacher à des ordres, des congrégations religieuses ou à des sociétés de vie apostolique est ancien. Il traverse toute l'histoire de l'Église et ce fait lui-même donne à penser. Mais je vois apparaître, depuis près d'une vingtaine d'années, des formes nouvelles de demande d'association. [...]

Les mises en œuvre de cette association sont – vous le savez – très diverses : certains sont davantage preneurs de la spiritualité d'une famille religieuse, d'autres de sa mission. D'autres encore se trouvent en situation de collaborateurs, engagés dans les œuvres d'une congrégation et chargés de mener un projet au nom de celle-ci. Les différentes composantes de cette association des laïcs (découverte du charisme propre, participation à la spiritualité, vie fraternelle et mission) vont être honorées mais avec des accents différents. D'où la multiplicité de formes que prennent aujourd'hui ces associations de laïcs. Je ne vais pas me risquer à en faire l'énumération ni la typologie. Je souhaite simplement voir avec vous ce qui s'exprime dans ces initiatives actuelles de la vie de notre Église et relever quelques questions.

Les besoins révélés par l'appartenance à une "famille spirituelle"

En regardant les laïcs que je connais, qui ont voulu faire partie d'une « famille spirituelle », je constate les motivations suivantes.

Un désir de ressourcement et de spiritualité

Beaucoup ont pris conscience qu'ils avaient à vivre leur vie baptismale, leur vie de disciples et de témoins du Christ, au cœur d'une société qui ne porte pas à ça, qui ne donne pas beaucoup de place à la transcendance et dont les valeurs qui l'animent sont loin d'être les valeurs évangéliques. Ils éprouvent le besoin de se ressourcer, de se retrouver face à Dieu, face à eux-mêmes, pour être davantage disponibles aux autres. Dans un environnement qui ne conduit ni à la confiance, ni à l'espérance, ils souhaitent s'enraciner encore davantage dans ces valeurs évangéliques qu'ils découvrent comme fondamentales, en particulier, dans un contact avec une famille spirituelle.

Un désir de répondre concrètement à un appel universel à la sainteté

Ces laïcs ont entendu cet appel universel à la sainteté dans l'Église qu'est venu souligner le concile Vatican II dans sa constitution sur l'Église *Lumen Gentium* : « *Il est donc bien évident pour tous que l'appel à la plénitude de la vie chrétienne et à la perfection de la charité s'adresse à tous ceux qui croient au Christ, quels que soient leur état ou leur rang.* » Il faut noter d'ailleurs que dans la lecture des textes du Concile, après qu'on se soit beaucoup arrêté sur le chapitre 2 (le peuple de Dieu) on est aujourd'hui plus attentif à d'autres chapitres, dont ce chapitre 5.

Mais cet appel va résonner de manière plus concrète dans la découverte de la vie d'un saint, d'un fondateur, de son charisme et de la façon dont une famille spirituelle le met en œuvre très concrètement. Il y a une manière originale d'incarner l'Évangile chez un saint

et un bienheureux, une manière qui touche les coeurs et les esprits, et beaucoup de laïcs sont sensibles à ce témoignage (cf. béatification de Sr Marie-Céline de la Présentation) Nous sommes à une époque qui a plus besoin de témoins que de maîtres (cf. Paul VI).

On sent également chez certains le désir de vivre dans leur vie et leurs engagements quelque chose du radicalisme évangélique.

Un désir d'accompagnement spirituel et de formation

Un certain nombre de laïcs que je connais ont trouvé dans la « famille spirituelle » un lieu d'initiation à la prière, à la vie spirituelle, une règle de vie, un lieu de partage, d'expression personnelle de sa foi et de formation. C'est l'occasion pour certains de demander à des religieux, à des religieuses, à des personnes consacrées un accompagnement spirituel personnel, un lieu d'écoute qui existe rarement aujourd'hui dans notre société.

Un désir de communauté fraternelle

Ces laïcs apprécient de trouver dans une « famille spirituelle » une expérience communautaire de prière, de partage et de réflexions fraternelles, un lieu de soutien spirituel, de compagnonnage dans la foi, de réelle fraternité. Le fait de se retrouver dans certaines familles spirituelles entre états de vie différents est vu comme une véritable richesse. Les différences de ministères ou d'états de vie ne sont pas niées mais c'est l'expérience du « nous » ecclésial, du « nous » baptismal, qui est avant tout recherchée et appréciée.

Un désir de catholicité et d'ouverture sur l'universel

Dans un compagnonnage avec des congrégations religieuses ou des sociétés de vie apostolique missionnaires, des laïcs, souvent déjà sensibilisés à cette ouverture à l'universel, apprécient de pouvoir partager avec ces « familles spirituelles » des relations avec des communautés ecclésiales d'autres continents. Il y a là un apprentissage à la vérité.

table catholique de l'Église. Je pense aussi à l'expérience qui est celle de coopérants ou de volontaires qui sont partis servir en dehors de France et qui se sont trouvés très en lien sur le terrain de la mission avec une congrégation religieuse ou une société de vie apostolique.

Un désir d'être soutenu dans sa mission

Pour la plupart des « laïcs associés », le ressourcement recherché est en lien direct avec la mission qui est la leur d'être témoins du Christ, de témoigner de l'Évangile dans leur vie quotidienne. Pour certains, il y a un appel à s'investir dans le champ de mission plus particulier d'une famille religieuse, dans le champ caritatif, éducatif, sanitaire, auprès des plus pauvres. Le charisme d'un fondateur ou d'une congrégation est une source importante d'inspiration qui colore la mission dans laquelle on sent un appel à s'engager. Je pense là tout particulièrement à tous ceux et celles qui sont en situation de collaboration avec des congrégations, par exemple les chefs d'établissement, certains membres du corps enseignant ou du personnel éducatif d'établissements sous tutelle congréganiste. Il y a des cas où la tutelle reste formelle, surtout de type administratif. Mais il y a en d'autres où la tutelle est active, organise des rencontres, des moments de formation mais surtout porte le souci de faire vivre aujourd'hui le charisme initial, la dynamique originale de la famille spirituelle, la spécificité de sa mission. Il arrive à certains laïcs de se trouver aussi en situation de responsabilité de tutelle congréganiste.

Questions pour la vie ecclésiale

Je voudrais souligner plusieurs points.

L'importance des communautés associatives dans l'Église à côté des communautés hiérarchiques

Je renvoie ici à la distinction que proposent plusieurs canonistes dans le *Précis Dalloz sur le droit canonique*, en particulier p. 662 :

« *Les personnes morales canoniques ainsi que certaines personnes juridiques canoniques telles que le diocèse, la paroisse et l'aumônerie sont ecclésiologiquement et canoniquement de nature hiérarchique. D'autres personnes juridiques sont ecclésiologiquement et canoniquement de nature associative, telles que l'institut de vie consacrée (institut religieux, institut séculier), la société de vie apostolique, mais aussi par définition même des associations canoniques publiques ou privées de fidèles.* » Je trouve que ces communautés associatives que sont les « familles spirituelles » sont véritablement une richesse et un don de Dieu pour l'Église aujourd'hui. Elles me paraissent aussi une bonne réponse aux aspirations des hommes et des femmes de notre temps : recherche spirituelle, liberté de choix, groupe fraternel choisi où on peut parler et échanger, accompagnement spirituel, proposition d'un chemin concret de sainteté. Il y a là une prise en compte de ce qui s'exprime comme désirs dans notre société marquée par l'individualisme et la recherche de l'épanouissement personnel. Mais en même temps, il y a conversion de ces désirs dans ce qu'ils peuvent avoir de trop narcissique ou de trop égocentré. Le chemin qui est proposé au sein de ces familles spirituelles, c'est celui du Christ, celui d'une vie donnée, livrée, avec tout ce que cela demande comme décentrement par rapport à soi.

L'apport aux communautés religieuses elles-mêmes

Il y a dans l'expérience de ces « familles spirituelles » un véritable apport mutuel. Les congrégations religieuses, les sociétés de vie apostolique ou les instituts séculiers partagent avec des laïcs le souffle spirituel qui les fait vivre, le charisme dont ils sont porteurs. Mais les laïcs apportent à leur tour leur propre façon de se saisir de ce charisme et de ce souffle et d'en vivre, dans un tout autre contexte que celui de la communauté religieuse ou de l'institut. C'est parfois un étonnement pour ces communautés et un émerveillement, surtout à un moment où les vocations à la vie religieuse ou à la vie consacrée se font plus rares. Je sens qu'il y a dans cet échange mutuel, où chacun reçoit et donne, une source nouvelle de dynamisme spirituel et d'espérance.

Des questions posées aux paroisses

On trouve beaucoup de ces laïcs associés engagés dans la vie des paroisses ou la vie de leur diocèse. Ils ne voient pas d'antagonisme entre leur double appartenance. Et cela est bien. J'ai dit d'ailleurs un peu plus haut qu'il fallait distinguer entre communautés associatives et communautés hiérarchiques, c'est-à-dire communautés chargées de communiquer le salut du Christ aux hommes à travers la proclamation de la Parole, la célébration des sacrements, et la responsabilité du rassemblement ecclésial. Dans ces communautés hiérarchiques le ministère pastoral des évêques et des prêtres a tout particulièrement une valeur structurante.

Cette distinction posée, on peut cependant s'interroger sur la façon dont la vie paroissiale répond aujourd'hui aux attentes spirituelles de beaucoup de nos contemporains.

Ne risque-t-on pas d'être surtout soucieux du « faire », d'organiser la vie de la paroisse, d'être préoccupé d'abord par le souci de trouver des gens pour remplir les services nécessaires à cette vie ?

Prend-on suffisamment de temps pour permettre aux personnes de se nourrir spirituellement, de vivre leur baptême avec tout son dynamisme, de faire une relecture spirituelle de ce qu'elles ont vécu ? Faut-il que des personnes s'arrêtent dans leur engagement, pour « souffler » et se ressourcer, ayant l'impression de « s'être vidées spirituellement » ?

Ne faut-il pas développer des relations fraternelles dans des groupes plus petits que l'assemblée dominicale, pour vivre une réelle fraternité ? Certes, la relation hiérarchique est inhérente à la vie paroissiale. Le curé, par exemple, n'a pas tout à fait la même responsabilité qu'un paroissien. Mais la relation hiérarchique n'épuise pas le tout de la relation. Le prêtre (et le diacre) n'est-il pas lui aussi un baptisé qui doit vivre son baptême et alimenter sa foi comme tous les autres baptisés et avec eux ?

Tout cela est vrai. Mais il me faut ajouter que ce que je constate aussi, c'est la prise de conscience progressive de ces interrogations par de plus en plus de paroisses et leur désir d'y répondre.

Je pense que l'expérience des laïcs associés vient ainsi questionner notre Église et la remettre devant l'essentiel de ce qui doit être

sa vie : accueillir le don gratuit du salut par Dieu et y répondre gratuitement.

Je n'ai pas abordé volontairement dans ce rapide exposé la situation des communautés nouvelles ou celle des prêtres diocésains qui ont désiré appartenir à une des familles spirituelles dont nous venons de parler. Il y aurait bien des rapprochements à faire et quelques distinctions à opérer avec ce qui a été dit à propos des « laïcs associés ». Mais c'est peut-être l'enjeu d'une table ronde d'élargir le débat. ■

Texte paru dans les Actes du rassemblement religieux-laïcs : « Les familles spirituelles : un nouveau visage d'Église ? Vous serez mes témoins ». Publié avec l'aimable autorisation de la CSM et de la CSMF.

Les “donnés” en Chartreuse

Une forme de vie laïque au sein d'une tradition monastique¹

Rémy Lebrun
diplômé en droit canonique

En Chartreuse, la coexistence de plusieurs catégories de membres est traditionnelle et elle a certainement contribué à façonner la physionomie de l'ordre. Dès les origines, sans doute même depuis la fondation (en 1084), il y eut des clercs, appelés « moines », et des laïcs. Aujourd'hui encore, la communauté cartusienne comprend des « pères » et des « frères ». Les premiers (moines au sens strict, encore appelés « moines du cloître »), tous prêtres ou destinés à le devenir, vivent une solitude stricte et ne sortent pas de leur cellule en dehors des occasions qui sont de règle, ordinairement trois fois par jour (office à l'église, chapitre, repas au réfectoire) ; en particulier, ils y travaillent et leurs activités, qui ne peuvent donc pas nécessiter de moyens matériels importants, se limitent au sciage du bois pour le chauffage en hiver, à l'entretien de la cellule et de son jardin, et à d'autres occupations (reliure, ébénisterie, dactylographie...). Les seconds s'adonnent davantage au travail manuel et assurent ainsi, hors de la cellule, les divers services de la communauté, comme la cuisine, la menuiserie, la buanderie, l'exploitation forestière, etc.

En outre, le groupe des « frères » se compose de convers, religieux faisant des vœux exactement comme les « moines du cloître », et de donnés qui ne font pas de vœux – pour cette raison, les donnés ne sont pas des religieux bien qu'ils soient appelés « frères » et « moines » dans les constitutions² – mais, comme leur nom l'indique, se donnent à l'ordre des Chartreux par un engagement réciproque ayant la forme d'un contrat, appelé « donation ». Les donnés ont un

règlement propre qui diffère de celui des convers : leur assistance aux offices, notamment à l'office de la nuit, est plus libre, ils sont astreints à moins de prières vocales et à moins de jeûnes ; ils vivent sans avoir rien en propre, mais conservent la propriété et la disposition de leurs biens. Les moniales chartreuses³ connaissent également « moniales du cloître », converses et données.

Le présent article vise à faire ressortir les éléments caractéristiques de la vie des donnés qui se consacrent au service du Seigneur et s'appliquent à trouver Dieu dans le silence et la solitude. Plus que les moines, ils s'adonnent au travail manuel, et même encore davantage que les convers quand il leur arrive de s'acquitter de tâches plus difficilement compatibles avec les observances de ces derniers. Ceci constitue à la fois la cause et la conséquence des aménagements ou adoucissements que l'état de donné permet d'apporter aux austérités de la vie cartusienne.

Le lien des donnés, la profession des conseils évangéliques et la consécration

L'étude de la donation met en évidence différents éléments quant à la nature et à l'objet de cet acte juridique, et quant à la formation du lien qui en résulte. En les résumant, il est possible de la définir comme un contrat bilatéral par lequel :

- le donné s'engage à obéir à ses supérieurs et à observer les statuts en assumant les conseils évangéliques professés privément devant le supérieur compétent qui accepte cette donation au nom de l'ordre des Chartreux ;
- l'ordre des Chartreux s'engage à fournir au donné tout ce qui est nécessaire, selon les statuts, à sa vie matérielle et à sa vie spirituelle.

Depuis l'apparition de l'institution des donnés dans les textes législatifs cartusiens, la donation se distingue de la profession par l'absence d'émission de vœux ; ainsi, dans les *Nouveaux Statuts* de 1368, qui codifient le premier règlement détaillé relatif aux donnés. Néanmoins, comme pour la profession, il est d'abord question d'une promesse : dans la *Carte du chapitre général de 1341*⁴, dans les

Nouveaux Statuts de 1368, et encore dans la *Nouvelle Collection* de 1582. Mais, à l'époque moderne, une évolution voit le jour ; en 1572, une ordonnance du chapitre général définit différemment la nature des obligations ou conditions de réception du donné : non pas des vœux ou une profession régulière, mais une convention (« *pacta* ») et un contrat (« *contractus* ») de droit humain, et de simples obligations civiles. Cette précision est réitérée, dix ans plus tard, par la *Nouvelle Collection* qui, reprenant les dispositions des *Nouveaux Statuts*, prescrit en outre de matérialiser l'engagement des donnés par un acte (« *instrumentum* ») passé en présence d'un notaire civil, tandis que la référence à la promesse s'estompe peu à peu.

Dans les *Cartes du chapitre général* ultérieures, à propos de la séparation des donnés d'avec l'Ordre en cas de sortie (à l'amiable ou volontaire) ou de renvoi, il est clairement question de « contrat » (« *contractus* ») et de rupture du « contrat de donation » (« *donationis contractus* »). Mais les *Statuts de l'ordre cartusien* de 1924, qui accentuent le caractère spirituel de la donation, ne mentionnent plus explicitement de « contrat ». Dans les *Statuts rénovés de l'ordre cartusien*⁵ comme dans les *Statuts de l'ordre des Chartreux* actuellement en vigueur, il est question d'un « engagement » (« *obligatio* ») et de « prendre un engagement » (« *spondeo* »), terme assez général qui s'applique ailleurs à tout postulant, tant à l'état de « moine du cloître » qu'à l'état de « moine laïc ». Les « promesses » du donné apparaissent, cependant, comme accidentellement, au détour d'une formule des rites de la vie cartusienne (« [...] dum in promissis tuis fideliter maneas⁶ »). En revanche, il est fait référence au « contrat de donation » à propos de sa rupture éventuelle (« *Cum autem aliquis donationis contractus solvitur [...]* »)⁷.

Néanmoins, puisque la donation engage à servir Dieu fidèlement, dans l'obéissance et la chasteté, sans avoir rien en propre et afin de concourir à la croissance de l'Église, comme l'énoncent en termes semblables les *Statuts des moniales chartreuses* et les *Statuts de l'ordre des Chartreux*, faut-il admettre que la vie des donnés est une vie consacrée au sens du droit ?

Sans faire profession au sens du canon 654, les donnés assument⁸ ou, au sens des canons 573 §2, 574 §1 et 603 §2, professent⁹ les conseils évangéliques, mais d'une manière qui ne semble pas aller au-delà du simple propos. Cependant, le canon 573 §2

dissocie consécration et nature du lien¹⁰ en établissant que la première vient, non par les vœux, mais par l'assumption des conseils évangéliques, même si celle-ci se fait au moyen de vœux¹¹ : l'élément constitutif commun à toutes les formes de la vie consacrée est l'engagement par lequel les fidèles s'obligent à la pratique des conseils évangéliques. C'est ainsi que les structures associatives dans lesquelles les conseils évangéliques ne sont pas explicitement professés n'entrent pas dans la catégorie des instituts de vie consacrée. Il manque alors à la donation, pour être considérée comme une entrée dans la vie consacrée au sens du droit, les deux facteurs qui contribuent à en définir l'essence, savoir, la profession publique des conseils évangéliques au moyen de (vœux ou autres) liens sacrés¹². Par conséquent, la nature et les éléments caractéristiques de la donation, tels que les décrivent et les présentent les statuts, ne permettent pas de considérer que la vie des donnés est une vie consacrée au sens du droit.

Les éléments caractéristiques de la vie des donnés

Les donnés travaillent pour subvenir aux besoins matériels de la maison, qui leur sont (ainsi qu'aux convers) spécialement confiés.

Le travail manuel structure en profondeur la vie des laïcs chartreux. Il les occupe environ six heures et demie par jour en semaine¹³, contre deux heures par jour environ pour les « moines du cloître », comme le montre l'examen de leur emploi du temps à la Grande Chartreuse¹⁴.

Horaire d'une journée type d'un frère (en semaine)

0 h	en cellule	Lever
0 h 15	à l'église	Matines
1 h 45	en cellule	Brève oraison et coucher
6 h	en cellule	Prime, oraison, lecture
8 h	à l'église	Messe conventuelle
9 h 15	en cellule	Tierce
9 h 30		Travail
12 h	en cellule	Sexte, dîner, temps libre
13 h 30	en cellule	None
13 h 45		Travail
17 h 45	en cellule	Vêpres, souper ou collation, lecture, oraison
18 h 45	en cellule	Complies, coucher

Chez les moniales, l'écart quantitatif entre le temps de travail des converses et données et celui des « moniales du cloître » est moindre (environ cinq heures contre deux), comme le montre la comparaison de leurs horaires à la chartreuse Notre-Dame de Reillanne (Alpes de Haute-Provence)¹⁵.

Horaire d'une journée type (en semaine)

	Converse ou donnée	« Moniale du cloître »		
1 h 15	à l'église	Matines et Laudes		
3 h 45	en cellule	Brève oraison et coucher		
6 h 30	en cellule	Lever		
7 h	en cellule	Prime, oraison		
8 h 15	à l'église	Messe conventuelle		
9 h	en cellule	Tierce, lectio	9 h 30	en cellule
10 h		Travail	10 h 45	en cellule
11 h 45	en cellule	Sexte, dîner, temps libre		
13 h 45		None, travail	13 h 45	en cellule
16 h	en cellule	Vêpres	16 h	à l'église
16 h 30	en cellule	Travail	16 h 30	en cellule
		Lecture spirituelle, souper ou collation, oraison		
19 h	en cellule	Complies, coucher		

Mais la différence entre les « pères » et les « frères » est surtout qualitative, et porte aussi bien sur la nature des tâches que sur la finalité du travail : pour les premiers, le travail est un moyen de fuir l'oisiveté et une manière de participer à la condition humaine, en partageant le sort de ceux qui sont obligés de travailler, et de s'exercer ainsi à l'humilité ; au contraire, le travail manuel constitue pour les donnés, plus encore que pour les convers puisqu'il leur arrive de s'acquitter de tâches plus difficilement compatibles avec les observances de ces derniers¹⁶, un élément essentiel de leur consécration¹⁷.

Les donnés participent aux exercices de la vie cartusienne en suivant, tant pour l'office divin que pour les autres observances (abstinence, jeûne, etc.), les règlements qui leur sont propres mais qui peuvent néanmoins être adaptés aux besoins de chacun¹⁸.

D'une manière générale, la vie des donnés compte moins d'austérités que celle des convers qui, elle-même, en comporte moins que celle des moines ; interrompre son sommeil chaque nuit, ne faire qu'un seul vrai repas par jour plus de la moitié de l'année (pour les moines) ou un cinquième de l'année (pour les convers) et se contenter de pain et d'eau un jour par semaine peut être assez éprouvant.

Les aménagements ou adoucissements que l'état de donné permet d'apporter aux austérités de la vie cartusienne concernent les pratiques pénitentielles et la participation aux offices liturgiques :

- les donnés ne sont obligés qu'à l'abstinence de laitages pendant l'avent et le carême, tous les vendredis de l'année et la veille de certaines solennités ;
- il est permis aux donnés de manger de la viande à l'extérieur des maisons ;
- les donnés ne sont pas tenus au lever de nuit et leur assistance à l'office de nuit est facultative ;
- l'office dont doivent s'acquitter les donnés est réduit¹⁹ – en particulier, la récitation de l'office quotidien des donnés n'est pas doublée, comme celle des convers, de la récitation de *Pater noster* et *Ave Maria* correspondant à l'office de la sainte Vierge et, pour les défunts, les donnés récitent chaque semaine dix *Pater noster* et *Ave Maria*, alors que les convers qui récitent chaque jour trois *Pater noster* et *Ave Maria*.

En dehors des heures de travail, de la messe et des quelques offices en commun, en particulier, les dimanches, solennités et jours

de retraite, puisqu'ils ne travaillent pas, les donnés se tiennent dans leur cellule ; il convient de noter que la garde de la cellule se complète et se renforce de préceptes assez rigoureux touchant la clôture extérieure et le silence.

L'objet de la donation : les obligations réciproques

La donation est un engagement réciproque²⁰ et ceci exprime le retour, l'action de rendre ce qui est reçu. Les statuts précisent les obligations qui en résultent. Les donnés reçoivent :

- pour leurs besoins temporels, le vêtement, la nourriture et le logement comme les autres moines (plus spécialement, les convers, en ce qui concerne la nourriture et le logement) puisqu'ils vivent sans avoir rien en propre ;
- pour leurs besoins spirituels :
 - la disposition d'une cellule individuelle où ils s'appliquent à la lecture, à la méditation et à l'oraison ;
 - trois jours de retraite annuelle ;
 - une formation adaptée, initiale, sous la direction du maître des novices, avec chaque jour un certain temps consacré à une formation doctrinale qui a pour but de les introduire au contenu de l'Écriture sainte, de leur permettre d'assimiler de manière personnelle les mystères de la foi et, en même temps, de leur apprendre à réfléchir avec profit sur des livres consistants ; une formation continue, sous la direction du prieur, durant toute leur vie, avec une conférence hebdomadaire, de bon niveau, quoique demeurant à leur portée, et d'une durée suffisante.

De la part du donné, le contrat comporte l'engagement de vivre dans l'obéissance et la chasteté, sans avoir rien en propre.

La pauvreté

Le donné conserve la propriété et la disposition de ses biens, ainsi que la capacité d'acquérir ; cependant :

- il ne garde pas d'objets personnels avec lui ;

- le fruit de son travail revient à la maison où il a été réalisé ;
- ce qui pourrait lui advenir au titre d'une pension ou d'une assurance serait acquis à la maison où il réside, les contreparties dues comme, par exemple, des cotisations, étant à la charge de cette maison.

C'est pourquoi il semble que le donné ait besoin, dans la vie courante, des mêmes permissions que celles accordées aux profès par les supérieurs en raison de leur pouvoir « domestique »²¹ :

- pour échanger ou recevoir quoi que ce soit ;
- pour jouir de l'usage des livres ou autres objets, même de ceux acquis à l'Ordre grâce à lui ;
- pour aménager sa cellule ;
- pour disposer d'outils ou d'instruments, même seulement un peu coûteux.

L'obéissance

Indubitablement, les supérieurs ne peuvent, d'une manière générale, légitimement ordonner ni obliger en vertu de l'obéissance que ce qui est compris dans les statuts, puisque les donnés s'engagent selon la teneur des statuts (« *ad normam Statutorum* »)²².

En particulier, dans le cadre du travail, pour la marche des obédiences et tout ce qu'ils ont à leur disposition, les donnés doivent se conformer aux prescriptions du prieur ou à celles du procureur lorsqu'ils accomplissent des tâches qui leur sont confiées. En outre, les donnés ne doivent pas rechercher, ni accepter, les occasions de sortir de la maison, en dehors de celles qui sont de règle, mais se résigner à celles que suscite l'obéissance, souffrir d'être envoyés dans n'importe quelle maison de l'Ordre, en cas de nécessité ou pour un motif valable.

Le cadre du travail en solitude crée un contexte où le risque est grand de se constituer un espace d'indépendance. C'est pourquoi les statuts accordent à l'obéissance une place privilégiée, en reproduisant, à la fin du premier chapitre consacré aux « moines laïcs », le passage que la lettre de saint Bruno à ses fils chartreux destine aux premiers frères laïs²³. Bien qu'écrite dans un contexte social et culturel très différent de celui d'aujourd'hui, elle continue d'indiquer aux convers et aux donnés la voie à suivre.

La chasteté

Concernant la chasteté, les statuts ne donnent pas de norme d'application ni d'interprétation. Il convient toutefois de rappeler que s'engager par contrat, c'est-à-dire en justice, à faire une chose déjà obligatoire en raison d'une autre vertu est toujours possible. Puisque les conseils évangéliques sont à pratiquer conformément à la vocation de chacun, tout baptisé est appelé à la chasteté selon son état de vie particulier : les donnés, puisqu'ils sont célibataires, pratiquent la chasteté dans la continence.

Conclusion et perspective

Le cadre de vie des donnés, caractérisé par la variété des tâches matérielles accomplies en divers endroits de la maison pour la bonne marche de la chartreuse, est susceptible d'apporter un équilibre plus abordable que l'érémitisme tempéré des « moines du cloître ». La proportion actuelle des donnés dans l'ordre des Chartreux (1/10^e en moyenne sur les vingt dernières années) se situe néanmoins à un niveau inférieur à celui (1/8^e en moyenne), remarquablement stable, observé du milieu du XV^e siècle au milieu du XX^e siècle. Le recrutement des donnés ne traduit donc pas de regain d'intérêt pour une vie monastique laïque, équilibrée entre le travail manuel et les activités spirituelles (un jour de semaine, environ six heures et demie pour le travail et six heures pour la récitation de l'Office, l'oraison mentale, la lecture de l'Écriture sainte et les autres exercices spirituels), relativement moins austère (lever de nuit facultatif, pratiques pénitentielles adoucies, office quotidien allégé), plus aisément adaptable aux santés médiocres et donc, en théorie, davantage accessible au plus grand nombre.

La raison en est peut-être un manque de visibilité ou une présentation qui n'a pas su faire ressortir, du fait de la grande ressemblance avec les religieux (séparation du monde, célibat, etc.)²⁴, l'originalité de cette forme de vie. Celle-ci pourrait de surcroît passer pour anachronique : héritée du monachisme médiéval, elle paraît être un vestige de la féodalité ; resituée dans l'ensemble composite de la réalité associa-

tive existante, elle semble au contraire préfigurer des formes de vie apparues à la fin du xx^e siècle. En effet, alors que de nombreux instituts religieux et sociétés de vie apostolique²⁵ ont entrepris d'instaurer ou de développer des relations privilégiées avec des chrétiens²⁶ souvent improprement appelés (certains sont des clercs) « laïcs associés²⁷ », le contrat d'association correspond aujourd'hui à la réalité de plusieurs instituts religieux et sociétés de vie apostolique. ■

NOTES

1 - Cet article est adapté de Rémy LEBRUN, *Les données de l'ordre des Chartreux : statut canonique au regard du droit en vigueur*, thèse en vue de l'obtention du doctorat en droit canonique présentée et soutenue publiquement le 5 juillet 2007, Institut catholique de Paris, Faculté de droit canonique, 391 p.

2 - Les Chartreux n'ont pas de « Règle » mais des statuts composites, qui renferment à la fois le code fondamental de l'Ordre, c'est-à-dire ce qu'il est convenu d'appeler ses « constitutions », et son coutumier. De ce fait, différentes versions se sont accumulées ou succédées au cours des siècles. Sont actuellement en vigueur les *Statuts de l'ordre des Chartreux* dont la première rédaction a été

adoptée par le chapitre général en 1987, qui ont été confirmés par le chapitre général en 1989 et approuvés par le Siège apostolique en 1991.

3 - L'ordre des Chartreux comprend une branche féminine disposant de constitutions propres, les *Statuts des moniales chartreuses* (1991). Les *Statuts* des moniales suivent, en général, les *Statuts de l'ordre des Chartreux* ; en particulier, les articles qui concernent les données conservent la teneur de ceux qui leur correspondent dans les *Statuts* des moines et qu'ils reproduisent dans une large mesure.

4 - Les décisions du chapitre général sont résumées et rassemblées dans des protocoles appelés traditionnellement « cartes ».

5 - Les quatre premiers livres (chapitres 1 à 35) des *Statuts rénovés de l'ordre cartusien* forment les statuts proprement dits, approuvés par le chapitre général en 1971 et confirmés en 1973.

6 - *Statuts de l'ordre des Chartreux*, 5. 36. 16 : « [...] pourvu que vous restiez fidèle à ce que vous avez promis ». L'article correspondant des *Statuts des moniales chartreuses* (32. 16) emploie une formule légèrement différente qui ne rend pas l'idée de promesse.

7 - *Statuts de l'ordre des Chartreux*, 2. 19. 5 : « *Lorsqu'un contrat de donation est rompu...* ».

8 - Ce terme général est employé par le Code de droit canonique à propos des instituts religieux (canon 654), des instituts séculiers (canon 712) et des sociétés de vie apostolique (canon 731 §2).

9 - Le verbe « *profiteor* » signifie déclarer ouvertement, mais aussi proposer, s'engager à, promettre. Sur l'emploi de « *professio* » et « *profiteor* » dans le Code, voir Stefano-Maria PASINI, « *Vita consacrata e consigli evangelici (II)* : La distinzione tra "Consacrazione" e "Professione" », *Commentarium pro Religiosis et Missionariis LXXVII*, 1996, p. 353-356 ; la conclusion qui en est tirée, d'une incertitude dans la réflexion canonique dérivant d'un approfondissement insuffisant du rapport entre les dimensions juridiques et théologiques de la vie consacrée, est manifestement exagérée, puisque l'usage de « *professio* » est limité aux instituts religieux, tandis que l'emploi de « *profiteor* » est plus général.

10 - Germain LESAGE, « *Evolutio et momentum vinculi sacri in professione vitae consecratae* », *Periodica de re morali canonica liturgica LXVII*, 1978, p. 433-444.

11 - Gianfranco GHIRLANDA, « *Les formes de consécration à la lumière du nouveau Code* », *Documents Episcopat* n° 3, février 1990, p. 2-3 ; Stefano-Maria PASINI, « *Vita consacrata e consigli evangelici (II)* : La distinzione tra "Consacrazione" e "Professione" », *Commentarium pro Religiosis et Missionariis LXXVII*, 1996, p. 355.

12 - C'est ainsi que l'ermite n'est pas reconnu par le droit comme dédié à Dieu dans la vie consacrée s'il ne professe pas publiquement les conseils évangéliques, scellés par un vœu ou un autre lien sacré, entre les mains de l'évêque diocésain (canon 603 §2).

13 - Selon les *Statuts de l'ordre des Chartreux*, 3.26.6, la durée de leur travail ne doit pas, normalement, dépasser sept heures par jour.

14 - *L'Ordre des Chartreux*, La Grande Chartreuse, Association Auxiliaire de la vie cartusienne, 10^e édition, 1996, p. 56-57.

15 - Chartreuse Notre-Dame, *Moniale à la Chartreuse Notre-Dame*, Sainte-Maxime, Editions CIF, « *La tradition vivante* », 1989 , p. 8-9.

16 - *Statuts de l'ordre des Chartreux*, 2. 19.8.

17 - *Statuts de l'ordre des Chartreux*, 2. 11.1 ; 2. 19. 1 ; 2. 19. 8. Selon le texte spirituel contemporain, « *Le travail du frère* », in Jean-René BOUCHET (éd.), *Paroles de chartreux*, Paris, Cerf, « *Perspectives de vie religieuse* », 1987, p. 151-152 : « *Travailler est une œuvre contemplative. L'union à la volonté du Père en tous les travaux inspirés par l'obéissance est la nourriture inépuisable de celui qui a faim de Dieu. [...] L'occupation du corps et des mains devient aisément, à qui en a la grâce, comme une ancre qui permet au cœur de se fixer en Dieu, et de demeurer présent à l'amour qui l'appelle dans le silence de l'obéissance. [...] Enfin, la valeur rédemptrice et purificatrice des travaux les plus rudes ou les plus éprouvants nous donne la possibilité, au prix de l'union à la croix du Sauveur, de rayonner la lumière pascale en nos coeurs et sur le monde. Ainsi le travail est-il par lui-même une prière aux aspects variés, en laquelle Dieu trouve ses complaisances si nous l'accomplissons avec bonne volonté à la mesure de nos moyens. Il est également une préparation directe aux heures plus spécialement consacrées à la louange liturgique ou au silence intérieur dans le recueillement de la cellule. [...]* »

18 - *Statuts de l'ordre des Chartreux*, 2. 19.8.

19 - Cependant, les donnés peuvent, comme les convers, choisir d'utiliser les livres liturgiques en usage dans l'Ordre (*Statuts de l'ordre des Chartreux*, 3.21.11 ; 7.49.10) et, pour les offices où la communauté est réunie à l'église, de participer plus activement qu'en égrenant leur chapelet ; à la messe conventuelle, les donnés, comme les convers, peuvent se joindre au chant ou s'unir silencieusement à la prière.

20 - *Statuts de l'ordre des Chartreux*, 2. 19. 8 ; *Statuts des moniales chartreuses*, 13. 1.

21 - Ce pouvoir est assimilable à celui d'un chef de famille sur sa maison, d'où son nom. Voir Colette FRIEDLANDER, « Les pouvoirs de la supérieure dans le cloître et dans le monde du Concile de Trente à nos jours », in *Les religieuses dans le cloître et dans le monde des origines à nos jours. Actes du Deuxième Colloque International du CERCOR*, Publications de l'université de Saint-Étienne, 1994, p. 242. Il est exercé légitimement dans tout institut religieux (canon 596 §1) et se distingue du pouvoir ecclésiastique de gouvernement que possèdent les supérieurs et les chapitres dans les seuls instituts cléricaux de droit pontifical (canon 596 §2).

22 - *Statuts de l'ordre des Chartreux*, 2. 19. 3 ; Statuts des moniales chartreuses, 13. 3.

23 - *Statuts de l'ordre des Chartreux*, 2. 11. 9. La lettre se compose de trois parties d'égale longueur : la première s'adresse à tous, moines et laïcs, la troisième concerne le prieur et la deuxième est pour les seuls laïcs ; elle comprend, notamment, le passage suivant : « *Et puisque c'est un chemin très sûr pour aller à Dieu que de marcher sur les traces de nos Fondateurs, les frères prendront comme modèles les premiers convers de Chartreuse qui, ayant toute règle écrite, ont donné à leur genre de vie sa forme et son esprit. Pensant à eux, saint Bruno, le cœur plein d'allégresse, écrivit : De vous, mes bien-aimés frères laïcs, je dis : Mon âme exalte le Seigneur, car je considère la grandeur de sa miséricorde sur vous, d'après l'exposé de votre prieur et père très aimant, qui se glorifie et se réjouit beaucoup à votre sujet. Nous nous réjouissons aussi car, bien que vous soyez dépourvus de la science des lettres, le Dieu puissant écrit de son doigt dans vos cœurs, non seulement l'amour, mais aussi la connaissance de sa loi sainte. Vous montrez en effet par vos œuvres ce que vous aimez et que vous connaissez. Car vous pratiquez avec tout le soin et le zèle possibles la véritable obéissance – qui est l'accomplissement des voulours de Dieu, la clef et le sceau de toute connaissance spirituelle, qui n'existe jamais sans une grande humilité et une patience insigne, qu'accompagnent toujours un pur amour du Seigneur et une authentique charité – rendant par là évident que vous recueillez avec sagesse le fruit très savoureux et vivifiant de l'Écriture sainte. Demeurez donc, mes frères, là où vous êtes parve-*

nus. » Saint Bruno, « *Ad filios suos Cartusienses* » (§ 3), in *Lettres des premiers Chartreux*, introduction, texte critique, traduction et notes par un chartreux, Paris, Les Éditions du Cerf, coll. « Sources Chrétiennes » n° 88, 1962, p. 84-85.

24 - Ainsi, la règle qui attribue à la maison de résidence ce que le donné acquiert par son travail personnel reproduit une disposition du Code de droit canonique (canon 668 §3) concernant les religieux. En France, de surcroît, les donnés sont affiliés à la Caisse d'assurance vieillesse, invalidité et maladie des cultes (CAVIMAC).

25 - En France, selon les résultats d'une enquête menée par les deux Conférences des supérieurs majeurs en 2006, plus de 90 % des instituts ayant répondu « *cheminent avec d'autres chrétiens sur les pas de leurs fondateurs* » et 82 % de ces groupes sont nés après 1976. Voir Conférence française des supérieurs majeurs, Conférence des supérieurs majeurs de France, *Rassemblement religieux-laïcs. Les familles spirituelles : un nouveau visage d'Église ? Vous serez mes témoins*, Lourdes, 19-21 octobre 2007, p. 9-11.

26 - Bernadette DELIZY, *Vers des « Familles évangéliques »*. *Le renouveau des relations entre chrétiens et congrégations*, Paris, Les Éditions de l'Atelier / Les Éditions Ouvrières, 2004, *passim*.

27 - Par exemple : Laurent BOISVERT, *Laïcs associés à un institut religieux*, Montréal, Éditions Bellarmin, 2001 ; Jean BURTON, « *Laïcs associés : éléments de bibliographie* », *Vie consacrée* LXXIV, 2002, n° 1, p. 21-24 ; Michel DORTEL-CLAUDOT, « *Religieux et laïcs associés pour l'Évangile. Points de repère historico-canoniques* », *Vie consacrée* LIX, 1987, n° 4, p. 225-243 ; *Les Laïcs associés. Participation de laïcs au charisme d'un institut religieux*, Paris, Médiasèvres, 2001 ; Noëlle HAUSMAN, « *À propos des laïcs associés* », *Vie consacrée* LXXIV, 2002, n° 1, p. 9-20. Cette désignation renvoie à la conception tripartite de la société ecclésiale (clercs, religieux, laïcs) autant qu'à l'acception ordinaire du mot « laïc ». Il convient toutefois de noter que l'expression « *fidèles associés* » est équivoque : désigne-t-elle des fidèles associés à un institut ou une société, ou bien des fidèles associés entre eux ? La figure de l'association du fidèle à un institut de vie consacrée ou une société de vie apostolique est plus rare.

La vocation de Moïse

Patrick Gaudin

conseiller conjugal et familial au CLER Amour et Famille,
psychologue clinicien à Dole

L'origine de cette histoire est celle du désir : plénitude et manque, sens et chaos. Le début commence par la faim : un peuple se déplace (première conversion ?), quitte sa terre, parce qu'« *ils n'ont plus de pain* » (Jn 2, 3). Peuple en exil, un peuple campe en terre étrangère, un peuple se soumet, peuple en esclavage. Celui qui manque fait toujours l'expérience de la servitude vis-à-vis d'un autre « sensé avoir ». Moïse est de ce peuple-là. Moïse est de cette multitude engloutie dans le flot nostalgique de l'émotion, stérilisée dans la vase chaotique et plaintive du regret. « *Rien de nouveau sous le soleil !* » clame l'Ecclésiaste (Qo 1, 9)... C'est encore vrai à y regarder depuis notre aujourd'hui à nous. Voyez donc : Moïse était lui aussi d'une famille « atypique », monoparentale, l'enfant issu d'une union qui peut sembler plus que douteuse : « *un homme prend une fille... la femme conçoit et accouche d'un fils...* » (Ex 2, 1). L'homme, le masculin, disparaît ensuite du texte et Moïse, sans « père et sans parole¹ » est alors immergé, sans même être nommé, objet indifférencié, dans le monde du féminin : la mère, la sœur, la fille, les servantes..., livré à lui-même, balloté au fil de l'eau (Ex 2, 3). Mère porteuse, adoption, famille recomposée... Cette histoire, comme chacune de nos histoires humaines, si elle n'est pas sauvée (par la Parole), mène à la violence. Moïse, confronté à l'esclavage de ses frères, à la violence, entre à son tour dans le cycle infernal. Moïse, indifférencié, tue ! Moïse, dans l'illusion fusionnelle de la toute-puissance (il est le fils de la reine mère), tue ! Moïse, être non parlant,

entre dans l'agir violent : il tue pour que cesse l'insupportable différence. La violence est toujours l'impossibilité de parler, l'impossibilité de se parler comme différent, l'impossibilité de vivre la différence, d'admettre, de reconnaître, d'élaborer, de négocier la différence et donc le conflit.

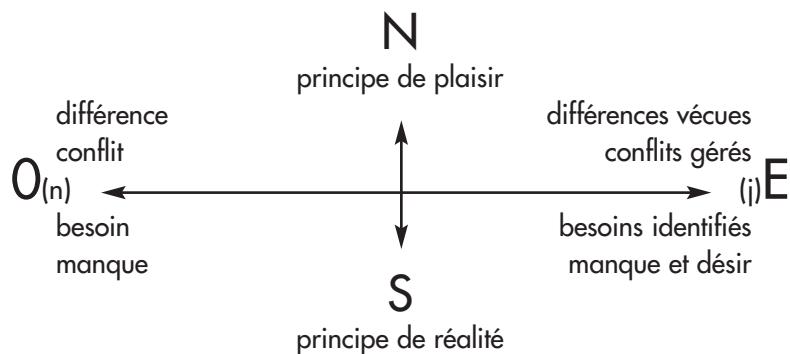
Ainsi notre vocation humaine, inscrite aux origines dans le désir et le manque d'une femme et d'un homme, sexués, donc différenciés, commence, elle, dans la fusion, la confusion, l'indifférenciation. Dès la conception, l'être est ainsi abandonné au fil de l'eau, sans parole, sans manque, sans désir, dans une illusion de plénitude (ça baigne !). Chacun de nous part ainsi de zéro : zéro différence (je suis quelques cellules au milieu de milliards de cellules) et donc zéro conflit, zéro besoin (l'enfant est nourri, oxygéné, en continu, toujours à température égale...) et donc zéro manque, zéro parole. Nous garderons à jamais la nostalgie du sentiment de plénitude vécu sur cette planète utérine comme Israël au désert évoque sans cesse la nostalgie de l'Égypte. Et pourtant, cette planète sans parole, sans manque, sans désir, sans conflit, est mortifère. Le droit de séjour n'y excède pas neuf mois au-delà desquels la mort intervient. Alors, à l'image des sauterelles, de la grêle, des moustiques, des furoncles, les contractions du ventre maternel annoncent l'expulsion proche. Malgré ce désir ambigu (pour l'un et pour l'autre) d'y rester, voici que les eaux se retirent. À la violence de l'expulsion va succéder la vie différenciée : il y a bien cette fois deux peuples distincts. Il y a bien cette fois deux corps visibles et distincts. « *Quitte... et va vers...* » : première séparation, première différenciation.

Comme la douleur des doigts gelés dans lesquels le sang recommence à circuler, la vie à ses débuts est si douloureuse pour le bébé (chaud, froid, faim, digestion, douleur...) qu'il va se réfugier dans une continuité d'être, cette fois-ci symbiotique : deux corps physiques distincts, une seule enveloppe psychique : « Moi, c'est maman, maman, c'est moi ! » La mère suffisamment bonne, nous dit Winnicott, va deviner à l'avance les besoins de l'enfant et y répondre sans qu'il y ait de demande de la part de l'*infant* (l'enfant sans parole) : c'est le propre de la relation symbiotique. Faites-en l'expérience avec votre conjoint ou un ami ou un collègue de travail : expri-

mez un simple inconfort (ex : « *J'ai froid !* ») sans autre parole. Si l'autre se lève aussitôt et va fermer la fenêtre, ou vous apporte une couverture sans que vous lui ayez formulé une demande précise, alors vous êtes dans le cadre d'une relation symbiotique. C'est maman qui devine à ma place ce qui est bon pour moi sans que je lui aie rien demandé. Cela engendre chez l'enfant (ou chez moi face à mon conjoint qui ferme la fenêtre...) l'illusion de la toute-puissance, l'illusion psychique que c'est moi qui suis aux commandes, l'illusion du pouvoir sur l'autre. Dans cette relation fusionnelle, l'autre n'existe pas pour lui-même, il n'a pas de vie propre à mes yeux, il n'est que mon prolongement. Dans une relation symbiotique vécue entre adultes, si l'un vient à manquer, alors la violence se déchaîne ! Au désert, le peuple hébreu récrimine contre Moïse et contre Dieu : « ...au désert, vos pères ont mangé la manne et ils sont morts ! » (Jn 6, 49). Pour le tout-petit, par contre, cette nouvelle étape symbiotique est bonne, nécessaire (reconstituante) mais, comme l'étape fusionnelle, elle ne doit pas durer au-delà d'un temps limité sous peine de mort psychique : l'enfant ne s'individualise pas comme sujet, il reste objet indifférencié de l'autre (la mère, la famille, le groupe, la bande...). C'est dans cette indifférenciation que peuvent prendre racines les pathologies de la dépendance (toxicomanies, dépendance aux jeux, à l'alcool...). L'indicateur de cette relation symbiotique, c'est aussi, dans nos relations quotidiennes, l'expression du « on » en lieu et place du « je » (« Dans notre famille, on est tous des bosseurs... Dans notre équipe, c'est bien, on est toujours d'accord ! etc. »). Chacun de nous devra quitter cet esclavage violent du « on » pour marcher progressivement vers la terre promise d'un « je » différencié, individualisé, libre, sauvé.

Cette longue marche est désertique, elle traverse une succession de séparations (différenciations) incontournables. À chaque fois, il sera vital de quitter (« *quitte tes sandales...* », Ex 3, 5) pour aller vers le buisson ardent de cet être unique que je suis : « *Je suis qui je suis !* » (Ex 3, 14). Cette marche vers soi n'est pas une ligne droite ! Elle évolue, alterne, en permanence, entre les hauteurs du principe de plaisir (« comme j'aimerais qu'il y ait une bonne entente entre mes enfants, dans ma paroisse... ») et la plaine aride du principe de réalité (« mes enfants, mes paroissiens, sont vraiment très différents

les uns des autres ! »). Si je reste en permanence au-dessus de la ligne de flottaison, je suis dans le rêve désincarné (voire le délire) de la toute puissance. Si je suis en permanence au-dessous de la ligne de flottaison, toujours « plaqué au sol », là, je suis cette fois dans la douleur de la mélancolie.



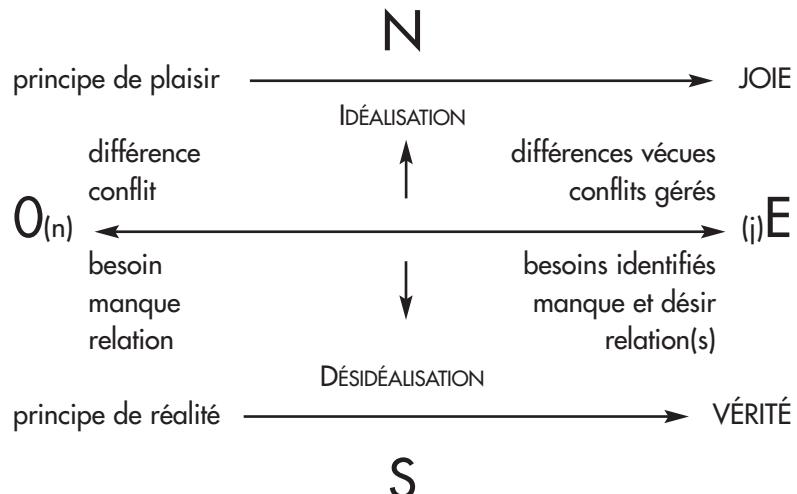
Mais revenons au début de notre histoire. Car si Moïse va pouvoir répondre à cette vocation du salut (salut du peuple Israël), c'est uniquement parce qu'il a déjà lui-même expérimenté d'être sauvé, d'être aimé. Donc Moïse est une première fois sauvé des eaux. Une mère entre toutes les mères décide que son enfant doit vivre au-delà d'elle-même, au-delà de son manque à elle. Cette mère se sépare alors de son passé, de son peuple, de l'avenir de son enfant, pour faire alliance avec une autre mère, la mauvaise, la mère ennemie, la mère persécutrice. Moïse n'est plus seulement la chair de sa mère en servitude, il devient fils adoptif d'une autre mère, toute puissante, qui entend et se laisse séduire par la voix de la fragilité qui braille au milieu des roseaux, une voix portée par un frêle esquif de résine et d'osier. Moïse est sauvé une première fois et en même temps condamné. Moïse, sujet à la double identité, est condamné à la double nationalité : je suis de ce peuple-ci et je suis de ce peuple-là, je suis de-ci, de-là, qui suis-je ? Moïse sujet sans papier, Moïse schizophrène, Moïse grandit partagé entre la voix plaisante, séduisante, de la plénitude et les gémissements de la servitude. Il erre de l'une à l'autre. Il entend et n'a pas la parole, témoin muet sans avoir choisi de l'être. Alors, le Moïse, privé de la parole, passe à l'acte : il

tue. Il tue peut-être pour se séparer de cette partie de lui qu'il croit mauvaise et qu'il projette à l'extérieur, sur sa victime. Il tue le bourreau croyant libérer l'esclave et devient aussitôt l'esclave de ce passage à l'acte, prisonnier de son agir, nommé, identifié par le geste, par la faute. Moïse, sans parole, agit pour se définir, se créer lui-même. Par le droit de mort sur autrui, il pensait devenir enfin maître de lui-même et maître de l'autre qu'il sauve... Et ça ne marche pas : « *Qui es-tu toi, pour nous donner des ordres ? Qui t'a établi chef et juge sur nous ?* » (Ex 2, 14). Oui, tiens au fait, qui suis-je ? Une question qui résonne elle aussi depuis les origines : « *Où es-tu ?* » demande la voix dans le jardin. « *J'ai vu que j'étais nu alors je me suis caché...* » (Gn 3, 9). Je ne peux pas entrer en relation si je ne sais pas d'abord qui je suis (mes sentiments, mes besoins, mes goûts...). Je ne peux pas répondre à un appel, à une vocation, si je suis trop incertain sur qui je suis. Moïse est à découvert, il est nu, il ne peut répondre, il se cache, il fuit au désert, ce lieu sans eau, sans pain, sans relief. Moïse n'a pas pour se dire, alors il agit le désert. Il met en scène le désert à l'extérieur pour exprimer son désert intérieur (si vous voulez savoir ce qui se passe dans la tête de votre adolescent, regardez l'état de sa chambre, comment il « met en scène » son espace intime...). Moïse devient le sans parole qui crie dans le désert. Et le désert devient son terrain de jeu, le lieu de son « je ». À la violence rigide de l'impuissance succède le jeu du « je ».

La suite ressemble elle aussi à toutes nos histoires humaines. Moïse, Monsieur tout le monde, sauve une femme et l'épouse, trouve un métier, devient berger et les années passent... Et pourtant, à l'intérieur de lui même, Moïse ressent comme une brûlure ; au fond de lui brûle un feu qu'il n'arrive pas à éteindre : un désir ardent. Les épines du manque brûlent sans consumer le désir : « *Notre cœur n'était-il pas tout brûlant ?* » (Lc 24, 32). Moïse reste au bord du désert avec son troupeau sans rien comprendre à sa vie. Certes, il n'habite plus le pays de la violence, et pourtant il reste seul, isolé de lui-même, sans voie pour rejoindre les siens, sans voix pour se dire à l'autre à l'épreuve de la différence. C'est le temps du temps pour l'écoute de soi, le temps des commandements, de l'obéi-sens, pas encore la liberté, pas encore la terre promise du « Soi ». Tout pourrait s'endormir dans l'oubli, dans un avenir sans mémoire. Mais,

comme la racine soulève le goudron du trottoir, la vie poursuit son œuvre et réveille Moïse en lui jouant un drôle de tour ! Moïse fait un dé-tour. Moïse donne naissance à son tour. Il doit alors parler un nom pour son fils. Le texte dit : « *Il crie son nom : Guershôm (émigré) car je suis étranger sur une terre étrangère* » (Ex 2, 22). Moïse, pour donner un nom, doit se définir, se nommer à son tour : « *JE SUIS...* ». Moïse établit un lien entre le passé et l'avenir : Moïse parle pour se définir : « *Je suis celui qui suis... étranger ! (étranger à moi-même ?)* » Alors, du buisson stérile, le feu du désir engendre, non plus un commandement, mais une promesse : « *Tu parleras ainsi aux fils : "Je suis" m'a envoyé vers vous !* » Et cette fois, ça marche ! La parole différenciée, d'un « *je suis* » à un autre « *je suis* », met en mouvement, porte du fruit, libère. À une condition toutefois : « *Retire tes sandales !* » Car ce lieu de la Parole ne peut être le lieu de la toute puissance, de la domination, mais le lieu du service. La Parole juste, la parole ajustée, ne domine pas, la Parole juste sert !... Moïse, sauvé, aimé, peut alors conduire servir son peuple, conduire son peuple sur le chemin du salut.

La connaissance de soi, la reconnaissance de soi, est le préalable incontournable à la rencontre de l'autre, à la reconnaissance de l'autre, au service de l'autre. Un deuxième courant alternatif va ensuite mettre en mouvement cette marche de soi vers l'autre, chemin du « *on* » indifférencié vers le « *je* » sauvé qui se re-lie à un autre « *JE* ». L'alternance verticale du principe de plaisir et principe de réalité va se mouvoir maintenant, « *entrainée* » par l'alternance horizontale : idéalisation-désidéalisation. L'enfant, le jeune, l'adulte, va se construire progressivement en allant de l'une à l'autre. Une situation, une vocation, un partenaire, va pouvoir être investi à la seule condition qu'il y ait bénéfice psychique : bénéfice narcissique (reconnaissance de soi : « *j'existe !* »), bénéfice existentiel (baisse de l'angoisse archaïque d'anéantissement). L'altruisme pur est une illusion, même dans la sainteté. Seules, l'idéalisation et ensuite la désidéalisation, puis de nouveau l'idéalisation et ainsi de suite, vont me déplacer vers plus de vérité sur moi-même et sur ma relation aux autres. C'est toute la symbolique de la terre promise.



L'idéalisierung, c'est la projection, à l'extérieur de soi, d'une valeur qui est en germe à l'intérieur de soi : « Ce que je vaud... dort ! » L'idole des jeunes, par exemple, c'est un personnage extérieur qui va représenter un aboutissement, une réussite, dans la vie adulte. La « conversion » va ensuite faire « tomber l'idole » et permettre au jeune d'intégrer, de reconnaître en lui cette valeur possible. Dans la relation amoureuse, dans le couple, se joue le même mécanisme. Je vais à l'autre parce que je reconnaiss en lui, j'idéalise, un aspect de sa personnalité (la fée) que je voudrais inconsciemment développer en moi. Même chose du côté de la haine : je haïs l'autre parce que je « projette » sur lui, je reconnaiss en lui, un aspect négatif de moi (la sorcière), que je me refuse à voir en moi. La haine de l'autre peut être un merveilleux chemin de conversion (la paille et la poutre...) car elle m'indique un aspect difficile de ma personnalité que j'ai d'abord à reconnaître, à accueillir, pour ensuite progresser et marcher vers plus de maturité, plus de liberté intérieure. Dans l'étape de la désidéralisation, il ne s'agit pas de me dire que je me suis trompé, de conjoint, de métier, de vocation, il s'agit de regarder au-delà. Je ne tiens pas mon conjoint, mon collègue, mon paroissien, pour responsable de mon bonheur ou de mon malheur, responsable de ma terre promise. Et je ne m'imagine pas non plus que je peux

sauver le monde, sauver les autres ! Regarder au-delà, c'est progresser vers plus de vérité sur soi, plus de liberté intérieure, plus de joie : « *La vérité fera de vous des hommes libres !* » (Jn 8, 32). ■

NOTES

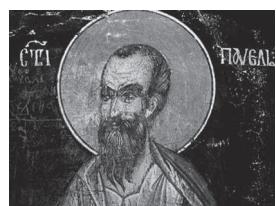
- 1 - Didier DUMAS, *Sans père et sans parole*, Paris, Hachette Littérature, 1999. D.Dumas est un auteur qui a beaucoup traité des souffrances liées au manque de parole en prenant appuis sur les textes bibliques.

Sélection de films CFRT / Le Jour du Seigneur

Voici pour l'été et pour préparer la rentrée, quelques films à regarder seul sur son ordinateur, en famille, en paroisse ou en communauté sur grand écran.

Actualité : saint Paul

En cette « Année saint Paul », *Le Jour du Seigneur* vous invite à découvrir l'apôtre à travers les films suivants :



Pour les jeunes et les adultes

Collection *Saint Paul* (2000) : 4 films de 26 min. Une enquête approfondie sur la vie et l'héritage de saint Paul.

- ***La révélation de Paul*** : au 1^{er} siècle, Paul né à Tarse, rencontre Jésus sur le chemin de Damas. Histoire d'une révélation.
- ***Le second voyage*** : en Grèce, Paul développe sa prédication autour de l'amour du prochain et d'un Dieu libérateur.

• **Le troisième voyage** : les lettres de Paul écrites à Éphèse témoignent de l'évolution de sa théologie au contact des communautés chrétiennes qu'il a fondées.

• **Le voyage de captivité** : Partant de Jérusalem, Paul achève son épopée missionnaire à Rome où il meurt décapité. Martyr, il incarne aux côtés de Pierre, la seconde colonne de l'Église.

Pour aller plus loin

Collection **Pierre et Paul**, 2 films de 26 min.

- À Rome
- De Néron à Constantin

Pour les enfants



Paul, un aventurier de la foi

Voyages, tempêtes, naufrages, prédications, arrestations. La vie de saint Paul est une grande aventure contée en papier découpé pour un jeune public d'après le texte des Actes des Apôtres et des épîtres.

Un grand film d'animation en 8 épisodes de 7 minutes coproduit avec l'Institut Imago de Prague.

Coups de cœur

Dominicaines, paroles de femmes (2007) 26 min.

Au service de l'annonce de la Parole de Dieu, elles ont choisi de suivre l'esprit de saint Dominique. Paroles de femmes de la Parole.





***Frère Luc, moine de Tibhirine* (2006)**

24 min.

Qui connaissait les sept moines trappistes de Tibhirine avant leur mort en 1996 ? Dix ans après, à travers le portrait de frère Luc, le film rend hommage à la profondeur et à l'exemplarité de leur vie monastique.

Des vies missionnaires

***Regard de sœur* (2007) 52 min.**

Le premier ordre missionnaire féminin a fêté son bicentenaire en 2007. Après le portrait de sa fondatrice Anne-Marie Javouhey, Jean-Claude Salou retrace l'épopée des religieuses de la congrégation du XIX^e siècle à nos jours.

***Sœur Cyclone* (2007) 26 min.**

En terre malgache, rencontre avec sœur Claire-François, une religieuse de 84 ans surnommée « Sœur Cyclone » en raison de son tempérament passionné qu'elle met au service de la population

***Une frontière dans le désert* (2007) 26 min.**

À la frontière des États-Unis et du Mexique, le combat d'une sœur libanaise pour la dignité humaine et les droits de l'homme. Un film de Béatrice Limare.

***Sœur Sara, sur les pas de sœur Emmanuelle* (2007) 26 min.**

Sœur Sara est une religieuse copte orthodoxe engagée. À la suite de sœur Emmanuelle, elle partage le quotidien des chiffonniers et les aide à se développer par l'éducation et le travail.

Vos contacts

- Pour organiser une projection et s'informer sur les droits de projection : Marine de Vanssay

m.devanssay@lejouduseigneurn.com

Tél. 01 44 08 98 12

[http://www.lejouduseigneurn.com/espace_interactif/
a_votre_service/projeter_un_film](http://www.lejouduseigneurn.com/espace_interactif/a_votre_service/projeter_un_film)

- Pour toutes questions techniques de connexions internet :

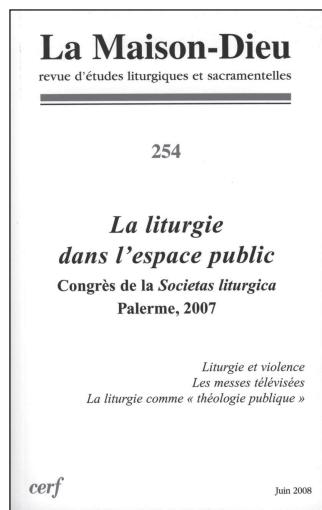
Laurence Segbo l.segbo@lejouduseigneurn.com

Les films produits par *Le Jour du Seigneur* sont mis à disposition gratuitement en ligne sur www.lejouduseigneurn.com (cliquer sur visionner, puis aller dans le moteur de recherche pour trouver le film qui répondra le mieux à ses attentes...)

Pour les projeter, il suffit d'acquérir le DVD de la collection auprès de sa librairie religieuse ou de la Procure. Il est possible d'y accéder aussi via le site du Jour du Seigneur.

Lorsque votre projection dépasse le contexte familial, prendre contact avec Marine de Vanssay pour être juridiquement couvert en signant un contrat de droit d'exploitation. Une cotisation de 3,20 € par DVD vous sera facturée, somme entièrement reversée aux auteurs des films. ■

La Maison-Dieu



La Maison-Dieu, fondée aux éditions du Cerf par le Centre de pastorale liturgique en 1945 est une revue trimestrielle (4 numéros par an) rédigée sous la responsabilité du Service national de pastorale liturgique et sacramentelle. Elle était, à ses débuts, l'organe des promoteurs du Mouvement liturgique français. Après le concile Vatican II, elle a consacré ses efforts à expliciter la réforme décidée par l'Église catholique, à en faire connaître les décisions et leur mise en œuvre dans les nouveaux livres liturgiques.

Aujourd'hui, elle constitue un instrument de formation permanente pour approfondir le sens de la liturgie et des sacrements et pour se tenir informé des

recherches et des questions actuelles. L'approche pluridisciplinaire fait appel à la collaboration de spécialistes dans les domaines de l'histoire, de la théologie, des sciences humaines et de l'art, pour aider à bien situer les questions que posent les pratiques actuelles, faire apparaître les enjeux et contribuer à la réalisation de célébrations signifiantes.

Parmi les numéros récents :

- Salut, célébration, guérison (245)
- Gestes et attitudes dans la liturgie (247)
- La liturgie des Heures, prière des baptisés (248)
- Le ministère du diacre dans la liturgie (249)
- Le pardon, douceur de Dieu et solidarités humaines (250)
- Chant, répertoire, mémoire (251)
- Le culte de toute la vie (253)
- La liturgie dans l'espace public (254)

Prochainement :

- En esprit et en vérité (255)
- Le missel romain de 2002 (256)

Visitez le portail de la liturgie catholique : www.liturgiecatholique.fr
Vous y trouverez le plan et l'édition du dernier numéro paru (254), ainsi que le formulaire d'abonnement.

Calendriers



Le calendrier 2008/2009 vient de paraître !

Il décline, au fil des pages, le thème qui sera celui de la journée mondiale de prière pour les vocations 2009, « Confiance, lève-toi, il t'appelle ! » (Mc 10, 49). En 2009, le thème de la journée mondiale de prière pour les vocations donné par le Saint Père, « Confiance en l'initiative divine et réponse humaine », met l'accent sur la dynamique vocationnelle : la confiance – ou la foi – de l'homme en l'initiative de Dieu. Vient ensuite la réponse humaine comme signe de la foi de la créature envers son Créateur car Dieu ne cesse d'être en même temps l'initiateur et Celui qui attend.

Nous avons tenu compte d'un souhait exprimé par de nombreux acheteurs du calendrier : avoir plus de place pour écrire. Nous sommes donc passés de deux mois par page à une page par mois (et donc de 20 à 36 pages). Pour renforcer le caractère priant de ce calendrier, nous avons illustré chaque photo par une citation biblique ou un extrait de texte.

Contact :

Service national des Vocations - 58 avenue de Breteuil - 75007 Paris
01 72 36 69 70- snv@cef.fr

Kakémonos

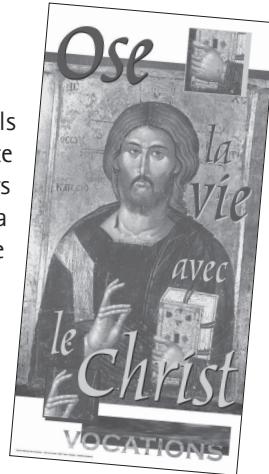


Faciles d'emploi, ils permettent une visibilité forte du message vocationnel lors de rassemblements ou de la Journée Mondiale de prière pour les Vocations.

Ils sont réalisés sur bâche plastifiée, avec deux systèmes d'accrochage au choix (fourreau ou œilletts).

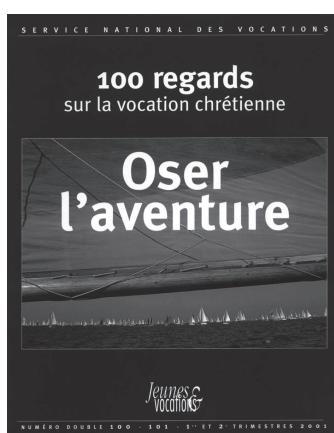
Deux visuels sont disponibles, en trois tailles chacun :

- "Mission servir"
- "Ose la vie avec le Christ"



Formats disponibles (sur commande) :

- | | |
|----------------|-------|
| • 80 x 160 cm | 65 € |
| • 120 x 240 cm | 100 € |
| • 160 x 320 cm | 170 € |



Oser l'aventure

Un numéro spécial avec cent regards différents et complémentaires sur la vocation, dans la littérature biblique et patristique, dans la tradition spirituelle de l'Église et jusqu'aux témoins de ce temps, dans la peinture, la sculpture, la photographie...

Un album à offrir à l'occasion
des baptêmes et confirmations
de jeunes adultes,
ordinations, mariages, jubilés...

Contact :

Service national des Vocations - 58 avenue de Breteuil - 75007 Paris
01 72 36 69 70- snv@cef.fr

ABONNEMENTS

Abonnements à *Église et Vocations*

Tarifs 2008

France : 37 €

Europe : 39 €

Autre pays : 45 €

Pour les abonnés hors de France, le règlement se fait par chèque en euros, payable dans une banque française ou par virement bancaire (nous contacter avant).

Les numéros d'*Église et Vocations* sont à 12 € l'unité. Les anciens numéros de *Jeunes et Vocations* sont disponibles au prix de 10 € l'exemplaire pour la France et 12 € pour l'étranger, frais de port compris.

Nom

Prénom

Adresse

Code Ville

Courriel

Règlement joint à l'ordre de **UADF / Église et Vocations**
par chèque bancaire ou postal adressé à :

Service National des Vocations

58 avenue de Breteuil - 75007 Paris

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>





La vie consacrée ! Thème magnifique et si difficile à circonscrire. Dès que l'on tente de s'en approcher, il échappe. Nous nous sommes attachés à faire le point sur les dernières avancées de ce dossier aux multiples aspects. Les nombreuses contributions, les personnalités variées qui s'expriment ici manifestent la diversité des accents vocationnels en Église. Nous vivons un temps où, tandis que le renouveau charismatique est en mesure de livrer un premier bilan après une quarantaine d'années d'expérience, les formes traditionnelles apostoliques et contemplatives sont à la fois source d'inspiration et d'interrogation. Vatican II a ouvert de nouvelles pistes. Sous la motion de l'Esprit, l'appel à la vie consacrée ne cesse de retentir, des chantiers sont toujours ouverts et des modalités nouvelles de vie en Christ se dessinent.

*Bernadette Delizy ■ Patrick Gaudin ■ Jean-Daniel Hubert
Christiane Hourticq ■ Rémy Lebrun ■ Jean-Pierre Longeat
Isabelle Parmentier ■ Timothy Radcliffe ■ Jean-Pierre Ricard
Michel Rondet ■ Marie-Jo Thiel ■ Olivier Turbat ■ Nadège Védie*

